

D'un malin plaisir pris à  
**Hurler avec les loups !**

*Remarques sur l'origine de la haine de la pensée  
 et sur quelques-unes de ses modalités*

À propos de l'*antienne à trois voix* suscitée naguère par le *Magazine Littéraire* de la part de « trois universitaires » manifestement consentants, et immortalisée sous la forme d'un mémorable *Triptyque* — œuvre mineure, mais instructive à son insu —, dans la bruyante campagne médiatique orchestrée naguère autour d'Emmanuel Faye, et visant à *mettre à l'Index* l'œuvre et la pensée de Martin Heidegger



Francis Bacon, *Head I*, 1949  
 Oil and tempera on board  
 Collection of Richard S. Zeisler, New York

**G é r a r d   G u e s t**

### Note liminaire

Il n'y a aucune raison pour que des « professeurs de Philosophie », prétendant écrire à ce titre, et se laissant aller à publier par voie de presse, à destination d'un « grand public » qu'ils supposent (du reste à bon droit) incapable de s'apercevoir de la *supercherie* : des *erreurs*, voire des *sottises* et des *inepties*, éventuellement des *calomnies* à portée très gravement *diffamatoire* qu'ils dispensent à l'égard d'une grande pensée — notamment, comme c'est le cas en ce moment, à propos de la pensée de Heidegger —, il n'y a, estimons nous, aucune raison, sous prétexte qu'ils se laissent ainsi aller à « hurler avec les loups », pour que de tels « professeurs de Philosophie » ne se voient pas *réfuter* publiquement, *pris en flagrant délit* de manquements inexcusables tant aux exigences mêmes *de vérité*, sans lesquelles il n'est pas de « philosophie » qui tienne, qu'aux exigences minimales de la simple *déontologie* de l'enseignement philosophique. — Ceux qui ne manqueront pas de se plaindre de la *juste critique* ainsi exercée à leur endroit, et de la mise au jour des *malversations intellectuelles* auxquelles ils se sont prêtés de leur plein gré — en y compromettant leur(s) plume(s) —, ceux à qui il faudra bien tout de même ici se reconnaître dans l'exécution de leurs basses œuvres, *au vu et au su* (désormais) d'une part au moins de leurs lecteurs —, ceux-là n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Peut-être cela leur sera-t-il enfin (mais un peu tard) l'occasion inespérée de commencer à s'interroger sur le genre de pulsions irrépressibles auxquelles il se sont ainsi laissé aller... Mais gageons que cela leur sera encore l'occasion de s'ériger en innocentes victimes, et de crier à l'« injustice » supposée qui leur serait ainsi faite par une poignée d'« irréductibles »... Tant il semble désormais trop tard pour qu'ils tirent de leur mésaventure le moindre enseignement — *ni la moindre leçon* de rigueur et d'honnêteté intellectuelle. Mais cela ne doit pas nous empêcher de faire nous-mêmes notre devoir en nous efforçant de la leur donner. — Ce que de droit.

Gérard Guest.

## S O M M A I R E

**Introduction**

*Le contexte : La « dette impensée » de l' « intelligentsia » française*  
(pages 4 à 8)

**I**

**Le « dispositif » : Un « procès » inique**  
(pages 9 à 16)

**II**

**Un édifiant « Triptyque » : Trois modalités de la haine de la pensée**  
(pages 17 à 82)

**1.**

**Michèle Cohen-Halimi**

ou

**La « creusée des langages » et « la lettre volée »**  
*(Much Ado about Nothing)*  
(pages 17 à 30)

**2.**

**Philippe Lacoue-Labarthe**

ou

**De « *La fiction du politique* » à son inconséquente « palinodie »**  
(pages 31 à 56)

**Intermède :**

**Les leçons d'un « déni de lecture »**  
**Sur un autre exemple caractérisé**  
**du « négationnisme philologique » de M. Emmanuel Faye**  
(pages 56 à 74)

**3.**

**Le dernier volet du « Triptyque »**

**Jean-Michel Salanskis**

ou

**Comment *ne pas* être à la hauteur de « la chose même » :**  
**De l'art de faire les « distinctions » qui *ne sont pas* les bonnes**  
(pages 74 à 82)

**Question ouverte :**

**Où la haine de la pensée peut-elle bien prendre sa source ?**  
(pages 82 à 84)

**Tombeau de Heidegger**

(pages 84 & 85)

« Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'Ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,  
Déclarèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange. »

Par quel étrange « retour des choses », en forme de *revirement* — ou même de *palinodie* ? — le *Magazine Littéraire*, après avoir donné dans son numéro de juin 2005, au plus fort du coup médiatique orchestré autour de la parution de l'ouvrage auquel restera attaché le nom d'Emmanuel Faye, l'une des plus serviles et des plus sommairement tendancieuses dénonciations de la pensée de Heidegger —, comment le *Magazine Littéraire* en est-il donc venu, peu après, à conclure qu'une tardive (et presque diamétrale) correction de trajectoire s'imposait peut-être tout de même après tout ? Il y a là, sans doute, une sorte de mystère inélucidé — auquel nous devons la parution d'un « numéro hors-série »<sup>1</sup> consacré à Heidegger, et qui, visiblement, s'est donné pour tâche de renouer avec la légende, et de restaurer, autant que possible, l'irrésistible « aura » qui continue, manifestement, d'entourer le penseur de la « question de l'Être » dans une certaine partie (non négligeable) de son « lectorat » : celle qui continue à lire Heidegger — envers et contre tout.

De par le choix de ses articles et de ses principaux contributeurs, de par la qualité de son iconographie (puisée aux meilleures sources) ce numéro « hors-série » s'est manifestement donné pour tâche de « redorer le blason » de Heidegger — ou du moins de renouer avec une tradition éditoriale à laquelle nous devons reconnaître que le *Magazine Littéraire* a dû, dans le passé, quelques-unes de ses meilleures livraisons — consacrées à Heidegger et à sa « légende ». L'on n'aura pas manqué de relever, çà et là, les inévitables attaques — notamment sous la plume de David Rabouin (dont cela semble être devenu la spécialité) — à l'égard de Heidegger. Toujours les mêmes anecdotes de seconde main, immanquablement ressassées, destinées à noircir le penseur honni : *ad nauseam*. Mais, malgré ces inévitables coups d'épingles, qui font aujourd'hui manifestement partie du « rituel » (caricatural) sans lequel il n'est plus désormais possible d'entendre parler de Heidegger en France —, l'effet d'ensemble de ce « numéro spécial », au grand étonnement d'une partie du grand public, a été d'apparaître comme manifestement « favorable à Heidegger » ! — Tout arrive ! Dans l'« Avant-propos » de ce numéro, qui part de la question un tantinet démagogique : « À quoi sert Heidegger ? » (une pointe de démagogie journalistique ne saurait nuire) —, Jean-Louis Hue répond aussitôt : « D'abord à échauffer périodiquement les esprits »... Et il poursuit : « Depuis plus d'un demi-siècle, de violentes polémiques se succèdent à propos de son engagement politique sous l'hitlérisme. Au fil du temps, ces affaires n'ont rien perdu de leur virulence ni de leur gravité. Au-delà du souci de la vérité historique, elles infléchissent la lecture de cette œuvre, selon qu'on la considère ou non comme liée, fût-ce momentanément, à un programme politique, voire à une idéologie ». — Il y aurait certes encore beaucoup à dire sur les présuppositions « négatives » propres à une telle entrée en matière... Mais Jean-Louis Hue n'en reconnaît pas moins tout aussitôt que « cette suspicion a passablement brouillé la réception de Heidegger en France » (c'est bien le moins que l'on puisse dire...), alors que, selon lui : « Au-delà des polémiques, Heidegger s'impose comme un penseur essentiel à la compréhension de notre temps »<sup>2</sup> — Et c'est là ce qu'entend montrer la publication de ce numéro « hors-série » du *Magazine Littéraire*. — À la bonne heure !

<sup>1</sup> Voir *Le Magazine Littéraire*, n° 9 (mars-avril 2006), intitulé « Martin Heidegger / Les chemins d'une pensée ».

<sup>2</sup> *Le Magazine Littéraire*, Hors-série n° 9, « Avant-propos » de Jean-Louis Hue, *op. cit.*, p. 3.

Cela suffira-t-il à laver l'ineffaçable tache que constitue la tendancieuse publication du « dossier » intitulé « *Heidegger : La question du nazisme* », et à effacer la prise de parti sommaire (et sans contrepartie) du n°443 de juin 2005 — au plus fort, donc, de la campagne anti-heideggerienne sans précédent du printemps de cette année-là —, prise de parti sommaire et unilatérale en faveur des assertions scandaleusement erronées et calomnieuses de M. Emmanuel Faye et de ses amis ? Il nous semble que non. D'autant que la sorte de « réhabilitation » à laquelle s'est livré le récent numéro « hors-série » du *Magazine Littéraire* semble avoir surtout eu à cœur de renouer avec une « image », avec une « légende ancienne », avec une certaine « lumière » dans laquelle baigne Heidegger, et qui, même si elle a pour elle sa « vérité » — éclatante —, n'est nullement à même de donner accès à ce qui constitue la véritable dimension de la pensée de Heidegger, la salutaire portée qu'elle a pour notre temps — et sa véritable grandeur. Le document proprement accablant que constitue le « dossier » du n°443 du *Magazine Littéraire*, la licence qui y a été donnée à « trois universitaires » choisis à cet effet, de proprement *hurler leur haine de Heidegger*, de la « *hurler avec les loups* » sans la moindre vergogne et à contresens délibéré de toute lecture honnête de l'œuvre même dont ils se faisaient passer pour « spécialistes » —, ce « document », jusque dans ce qu'il a de caricatural, mérite d'être étudié de plus près. Ce qu'il recèle d'infamie ne doit pas tomber dans l'oubli : ce qu'il révèle sur les turpitudes propres au jeu des « instances dogmatiques » de l'époque mérite d'être soigneusement mis au jour, et exhibé pour ce qu'il est. Il importe donc d'y revenir, à la faveur de la distance temporelle qui pourrait tendre à en faire tomber dans l'oubli — en une mansuétude imméritée à l'égard des quelques « universitaires » (de premier ou de troisième plan) qui s'y sont laissé entraîner avec une jouissance non dissimulée — l'opportunisme, la lâcheté et le ressentiment —, afin d'y montrer à l'œuvre ce qu'il faut bien appeler « la haine de la pensée ».

**Le contexte :  
La « dette impensée » de l'« intelligentsia » française ?**

À la fin du printemps de l'année 2005, le *Magazine Littéraire* manquait encore à l'appel (apparemment irrésistible) : à l'appel à « hurler avec les loups » —, « appel » auquel les principaux « médias » à prétention « culturelle » de ce qui constitue l'« exception culturelle française » (et en fait sans doute « le charme discret ») s'étaient empressés de répondre à qui mieux mieux — à l'unisson —, à l'occasion de la parution de l'immortel ouvrage d'Emmanuel Faye visant à imposer la « mise à l'Index » de l'œuvre et de la pensée de Heidegger. Le numéro de juin 2005 de ce magazine (n°443, pp.24-26) lui permit enfin d'être parfaitement « en phase » avec l'événement médiatique, et même à l'unisson idéologique de l'« Époque », et de prendre sa juste part des « bénéfiques » immanquablement attachés à la très noble activité du « lynchage médiatique », dès qu'il s'agit — en France — de condamner par voie de presse, sans s'être donné la peine de le lire ni d'en comprendre un traître mot (cela va sans dire), l'œuvre et la pensée de Heidegger.

Le « dossier » consacré par le *Magazine Littéraire* à « *La question du nazisme* », question mise d'entrée de jeu — ostensiblement — sous l'égide de « Heidegger » (comme s'il s'agissait toujours d'associer toujours étroitement dans l'esprit du public les mots « nazisme » et « Heidegger », car telle est ici la fonction évidente de l'intitulé : « *Heidegger, la question du nazisme* »), prenait prétexte de la « publication simultanée » d'un ouvrage d'Yves-Charles Zarka sur Carl-Schmitt et de celui d'Emmanuel Faye (dont la parution n'aura échappé à personne)<sup>3</sup> —

<sup>3</sup> Cf. respectivement : Yves-Charles Zarka, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt*, Presses Universitaires de France, Paris 2005, et Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, Paris

où il s'agissait d'asséner la « thèse » (proprement délirante) selon laquelle l'œuvre de Heidegger serait entièrement consacrée à « *l'introduction du nazisme dans la philosophie* » ! Mais l'ouverture de ce pseudo-« débat » (sous la plume complaisante de David Rabouin) soulignait, assez étrangement, que cette double parution « *donn[ait] à ce soixantième anniversaire de la défaite du III<sup>e</sup> Reich un goût philosophique amer* ». Comme s'il s'agissait d'*avouer* ici (sur le mode de l'aveu involontaire) que, sous le prétexte d'un « débat » présenté comme de nature « philosophique », il s'agissait au fond de vider *une tout autre querelle* : une querelle... « franco-allemande », que la « défaite du III<sup>e</sup> Reich » — soixante années après les faits — n'aurait décidément pas suffi à vider ! Quoi qu'il en soit de la véritable « question » qui est censée ici devoir être posée —, à la faveur d'un *amalgame* très contestable entre Carl Schmitt et Heidegger (amalgame qui, du reste, ne sera même pas discuté, ni encore moins mis en question) —, il s'agissait en tout cas d'emboîter le pas à « *la solution que propose Faye* », à savoir « *la plus radicale* » (même si elle est peut-être aussi « *la plus discutable* », admet tout de même D. Rabouin, apparemment du bout des lèvres...). Cette « *solution* », quoi qu'il en soit, est expressément formulée, sinon ouvertement préconisée (prudence oblige...) : « *il faut exclure ces auteurs < sc. Schmitt & Heidegger réunis... > des rayons "philosophie" de nos bibliothèques, où ils n'ont rien à faire* ». Gageons que c'est donc là l'immédiate et impérissable « leçon » (ou si l'on préfère, le « message ») que les lecteurs du *Magazine* se seront, sans aucun doute, empressés de retenir... L'application de cette mesure (présentée comme de salubrité publique) au seul Heidegger (car les défenseurs de Carl Schmitt auront eu, quant à eux, leur « droit de réponse », dans le journal *Le Monde*, quelques jours à peine après l'attaque éhontée de Roger-Pol Droit) —, l'application, donc, au seul Heidegger de cette mesure énergique d'éviction « des rayons "philosophie" de nos bibliothèques » par la « Nouvelle Inquisition » sera, on l'aura compris, privilégiée. (Il y aurait donc bien d'entrée de jeu en cette affaire « deux poids et deux mesures »...). La « question » sur laquelle il fallait en effet parvenir à tout prix à « concentrer le débat » (même si, d'entrée, « l'affaire » était présentée comme entendue, la « démonstration » n'étant, paraît-il, plus à faire d'« un engagement connu de tous »...) —, cette « question » qui est censée devoir passionner le « débat intellectuel » en France n'est autre que celle — ici expressément posée — de ce qu'il faut bien appeler le « nettoyage » et la « purification idéologique » de « nos bibliothèques » : « Faut-il exclure Heidegger des bibliothèques de philosophie ? » — Un « *autodafé* » — façon « post-moderne » (c'est-à-dire sans feu ni flammes : la *dénonciation médiatique* y suffit avantageusement, sans laisser de sang ni de cendres...) — serait-il au fond à l'ordre du jour ? — On croit rêver : ce qu'il est convenu d'appeler le « grand public » et les « intellectuels » français en seraient-ils arrivés là ?

Avec un certain temps de retard — qui n'était dû, bien évidemment, qu'aux nécessités de sa périodicité mensuelle —, voilà donc que le « *Magazine Littéraire* » était une fois encore *au diapason* de ce qu'il faudra bien un jour se décider à sonder, à interpréter (et peut-être même à « psychanalyser ») comme « *l'idéologie française* », eu égard à l'étrange et inexpiable *rancœur* (et à l'interminable « *vendetta* ») qui n'en finit pas d'être la sienne à l'endroit de la littérature et de la pensée *allemandes* (et sans doute aussi de la « langue allemande » elle-même). À cette sorte de « *ressentiment* » (illustrée de manière constamment « décroissante », quant à la qualité de la motivation, depuis Vladimir Jankélévitch et Emmanuel Levinas jusqu'à J.-P. Faye et à Georges-Arthur Goldschmitt, et de Victor Farias à Emmanuel Faye...), il faudra bien un jour consacrer l'« analyse » (et la « psychanalyse ») qu'elle mérite. Il faudra, pour ce faire, affronter une sorte de « *tabou* », singulièrement « franco-français », devant lequel ce qui demeure de « la grande

---

2005. — La parution simultanée de ces deux ouvrages, désormais associés comme le rémora à la morue, avait été annoncée — à sons de trompes — dans « *Le Monde des Livres* » du 25 mars 2005, comme l'événement philosophique majeur de l'année (...), notamment sous la forme d'un article servilement et sommairement fallacieux de Roger-Pol Droit, intitulé « *Les crimes d'idées de Schmitt et de Heidegger* », titre dont l'expéditif amalgame valait déjà à lui seul son pesant d'obscurantisme.

Nation » a jusqu'à présent prudemment *reculé* — et les « intellectuels français » tous les premiers, dont le « courage » n'est pas (n'a pas souvent été) la principale vertu... Il faudra bien un jour se demander quelle est la sorte de « dette inexpiable » que ne cessent de s'imaginer devoir acquitter (non sans raisons, peut-être, et jusqu'à la ènième génération...) les « intellectuels » d'un pays qui, au moment même du danger, n'a pas spécialement brillé par ses capacités de « résistance », tant physique et militaire que morale et intellectuelle, à l'occupant nazi... À la *résistance* — *héroïque*, quant à elle — de quelques véritables Résistants, dont le nombre n'excéda probablement jamais les 20.000 ou 25.000 personnes, honneur imprescriptible de la Résistance française face à la barbarie nazie —, à cette Résistance-là fait pendant, il faut bien le dire, la triste figure de la résignation ou de l'accommodement de la plupart, voire la massive compromission de la « collaboration », active ou passive. Cette « mémoire »-là (oublieuse et de triste mémoire) n'est pas particulièrement « glorieuse ». Elle n'a que trop tendance à se confondre dans un « oubli » plus ou moins entretenu, à la faveur d'une « légende héroïque » par trop complaisante — et largement fantasmatique — qui lui sert de cache-misère. La « mauvaise conscience » latente, la sorte de « culpabilité indirecte » inhérente à ce genre de « mémoire traumatique », et récemment réactivée à l'occasion de la commémoration (spectaculièrement érigée en événement médiatique) de la « libération des camps » —, cet « héritage » (devenu « culturel » et « cérémoniel ») de « culpabilité » profonde, hantant l'« inconscient culturel et historique » d'une « nation », semble avoir une sorte d'« inertie symbolique » capable de se perpétuer de manière *litannique* (« dans les siècles des siècles ») à travers plusieurs générations. Toutes les ambiguïtés d'un « travail de mémoire » tardivement entrepris, effectué *à contrecœur* et de manière fort peu scrupuleuse, étiré (délayé) sur plusieurs générations, finit par accumuler les arriérés d'une « dette héritée », qui exige d'être payée, fût-ce par de tardifs rejets, et sous des espèces assez viles. D'où — peut-être — la *compulsion périodique* de certains milieux politiques, culturels, intellectuels et journalistiques dudit pays à se livrer, en une « feuilletonnesque » série d'« après-coups » que le temps devrait rendre, il est vrai, de plus en plus lassants et indécents (mais dont le « grand public » semble ne devoir jamais se lasser), à des crises aiguës de « résistance » *votive* et *a posteriori*, de signification ostentatoirement « compensatoire ». L'énorme avantage de ces épisodiques accès de « résistance spirituelle » *à retardement*, c'est que l'« héroïsme » y est acquis littéralement « sans coup férir » aux nouveaux « héros de l'esprit » ; et que la jouissance d'un « confort moral » supposé « de bon aloi » (celui-là même de « l'aloï moral », garanti par les hautes instances médiatiques, officielles et officieuses, de l'époque) y est assurée au meilleur compte (avec des « prises de bénéfice » non négligeables). Le « devoir de mémoire » — officiellement encouragé, médiatiquement entretenu —, semble avoir la vertu magique, ou plutôt la fonction « lustrale » de faire de ceux qui le pratiquent ostensiblement et s'en instituent les « grands prêtres » autant de « justes » d'après-coup : comme le remarquait ironiquement Céline (très bien placé, à sa manière, pour savoir de quoi il parlait, s'agissant des abysses de la nature humaine), « nous sommes tous des salsifis sans fibres »... L'inconvénient est celui du caractère — hélas ! — entièrement *fantasmatique* de ce genre de « résistance après-coup », et pour ainsi dire « par procuration ». Ce qui ne saurait manquer de lui conférer le « caractère d'aveu » qui est le sien. Avec tout ce que cela implique de « formations délirantes » et de « constructions de défense » à caractère « phobique », avec désignation à la vindicte publique de « victimes expiatoires » et de « boucs-émissaires » tout désignés, c'est-à-dire de « cibles de substitution » à caractère hautement « symbolique », destinées à fixer — fantasmatiquement — l'« origine du mal » supposée.

C'est à cette fonction d'« exutoire » et de « victime expiatoire » toute trouvée, que semble avoir été vouée, dans une certaine « *Intelligentsia* » (?) française, la figure — l'œuvre (et la pensée) y comprise — de Martin Heidegger. « Victime expiatoire », encore faut-il le préciser, « à haute valeur ajoutée », car la seule mention du nom de « Heidegger » semble devoir aujourd'hui conférer au moindre plumitif qui entreprend de s'attaquer à lui le prestige d'un véritable « héros de

l'esprit » et d'un « parangon de vertu » ! — Quelle obscure « dette impensée » cherche-t-elle ici à « se compenser » de manière « votive » et « par substitution » (sans y parvenir, et pour cause, du fait de la lourdeur des « arriérés ») ? —, c'est ce qu'il faudra bien un jour se décider à oser tout de même entreprendre d'élucider. La « psychanalyse » de ce trait de structure latent de l'« idéologie française », de ce trait de structure présent en elle « à l'insu » *prétendu* de tous (telle l'étrange et sinistre anamorphose des *Ambassadeurs français* de Holbein...) —, la « psychanalyse », donc, et l'« analyse lustrale » de ce « blanc », informe et menaçant, de la (mauvaise) conscience collective reste à faire. En attendant, les « intellectuels français » demeurent « en dette », au détriment des exigences sérieuses de la pensée — voués qu'ils semblent s'être résignés à être au *ressassement* de la tâche, lassante et stérile, obsessionnelle, qui est en passe de devenir *leur* « spécialité » (à prétention mondiale) : *faire la morale aux autres* — à défaut de toute « œuvre » véritable qui vaille — dût-il même ne rien en ressortir, si ce n'est le culte du « rien ». D'où une interminable « culture de la mauvaise conscience » — « ressentiment » et « ressassement » — qui ne cesse de donner le ton, depuis plusieurs décennies, à la forme très singulière de « nihilisme » qui est celle de « l'idéologie française » et de ce qui lui tient lieu (à quelques exceptions près) d'« éthique » — et même de « littérature ».

## I

## Le « dispositif » : un « procès » inique

De cet état de choses extrêmement préoccupant, témoigne — à son insu ? — et jusqu'à la caricature, pour ne pas dire : jusqu'à la nausée ! — le pseudo-« débat » consacré, dans la livraison de juin dernier du « *Magazine Littéraire* », à... un « Heidegger », d'entrée de jeu *réduit* à ce qui est désormais censé devoir être sa plus simple expression, médiatiquement assénée — c'est-à-dire à... « *la question du nazisme* » ! Car l'essentiel est naturellement ici que le « lectorat-cible » (lequel, à force d'être ainsi pris pour cible, devrait un jour finir par se sentir « visé ») demeure convaincu d'entrée (comme on suppose bien qu'il l'est d'ores et déjà, à la suite d'années de matraquage médiatique aussi tendancieux que sommairement unilatéral) —, convaincu, donc, que le cas « Heidegger » est censé devoir *se réduire* à cette seule « question », complaisamment ressassée. À une « question », d'ailleurs, à laquelle la « réponse » va, séance tenante, être *administrée* comme il convient par « *trois universitaires* », soigneusement recrutés à cet effet, et qui semblent avoir assez complaisamment accepté d'y répondre comme on l'attend d'eux. Les trois « réponses » seront naturellement — comme il se doit en un « débat » qui est plutôt l'un de ces « procès » d'ameutement, où « la cause est entendue d'avance », et dont la « sentence » est déjà fixée *a priori* — trois *condamnations* — *sommaires* — de Heidegger : « *sommaires* » (comme des exécutions peuvent l'être). Et les trois « universitaires » ont ici ostensiblement accepté (au prix d'une étonnante confusion des genres, qui n'est pas sans poser quelques délicates questions de déontologie) de se faire les « juges » d'une « cour de justice » improvisée, en un « tribunal » (étrangement constitué, « coopté » et « autoproclamé ») concernant une « cause » qu'ils n'ont pas sérieusement « instruite » (ils font aveuglément confiance au « juge d'instruction » qui, tout en tenant aussi le rôle du « procureur » en cette affaire, n'est autre que l'« auteur » de l'ouvrage dont ils assurent la promotion contre les intérêts des « accusés ») — ; et d'un « tribunal » (qui plus est) dans l'« enceinte » duquel ce qu'il est convenu d'appeler « le respect des droits sacrés de la défense » n'a manifestement plus cours ! Comment ne pas voir qu'un tel « tribunal » présente tous les traits d'un « tribunal d'exception » ? Le « *Magazine Littéraire* », quant à lui, semble avoir été tout de même soucieux de « se dédouaner » quelque peu, de manière d'ailleurs purement formelle (ce signe est cependant à lui seul déjà assez intéressant...), en affectant de mentionner, en marge, sous la rubrique « *À lire aussi* », entre deux ouvrages assez systématiquement, voire grossièrement hostiles à Heidegger, un excellent ouvrage qui lui est favorable (mais dont il ne sera rien dit) <sup>4</sup> —,

<sup>4</sup> Cf. Hadrien France-Lanord, *Paul Celan et Martin Heidegger. Le sens d'un dialogue*, Fayard, Paris 2004. — Les deux autres ouvrages mentionnés n'étaient autres que : *Heidegger et la question de l'humanisme*, sous la direction de Bruno Pinchard, Presses Universitaires de France, Paris 2005 — où se trouvent réunies diverses études, de qualités très différentes, dont plusieurs fort estimables, mais agrémentées (pour ne pas dire entrelardés) de pas moins de *deux* articles, très tendancieux, ...d'Emmanuel Faye (!) —, et d'autre part la traduction française d'un petit texte de Martin Heidegger : *Die Armut / La pauvreté*, malheureusement précédé d'une longue « Introduction » de Philippe Lacoue-Labarthe, surtout soucieuse d'en assurer le dénigrement systématique, et qui se permet même, çà et là, de juger de haut (de quel droit ?) de...l'intelligence de Heidegger ! (Il est regrettable que ce très beau texte de Heidegger ne soit ainsi rendu « accessible » au public français que systématiquement *défiguré* par qui s'est ainsi « auto-proclamé » son « éditeur », en s'interposant avec une insistance et une vulgarité sans faille (!) entre le texte et le lecteur. Mais telle semble bien être la pente de l'actuelle « réception de Heidegger » en France. Notre pays (sans préjudice d'autres

ainsi qu'en indiquant en note, et soigneusement écarté en « hors-texte », l'adresse d'un site *Internet* — < <http://parolesdesjours.free.fr/> > — (...) à ne consulter (cela va sans dire) que pour qui souhaiterait (par acquit de conscience, mais de façon évasivement facultative) avoir « un aperçu de la polémique du point de vue des défenseurs de Heidegger » ! Ce qui est par ailleurs une manière — très symptomatique — de souligner que ceux-ci (du reste purement et simplement *ignorés*, quand ils ne sont pas *invectivés* par les « universitaires » de référence) n'ont pas été *admis* au prétendu « débat » : donc aussi une façon de les *désigner* comme notoirement « hérétiques » ! Les « défenseurs de Heidegger », qu'on se le dise, — ceux qu'une pétition émanant d'un certain nombre d'intellectuels » ne tardera pas à traiter de « heideggeriens radicaux »<sup>5</sup> ! —, ne sauraient jamais être que les « avocats du diable »..., et, à ce titre, exclus de l'enceinte sacrée du prétoire ! Philippe Lacoue-Labarthe, non sans imprudence, se permet d'ailleurs de les « (dis)qualifier », sans autre argument (et pour cause), de manière ouvertement *diffamatoire* ; ils ne seraient jamais que les disciples crédules de ceux qu'il se permet de nommer, je cite : « les “passeurs” *autoproclamés de Heidegger en France au lendemain de la guerre — eux-mêmes au demeurant négationnistes et fascisants* » (*sic* !).<sup>6</sup> Allégation, du reste, passible, si certains pouvaient ici se sentir réellement visés (de façon qui puisse apparaître ne fût-ce que plausible) par cette odieuse *calomnie*, de dépôt de plaintes pénales qualifiées « en diffamation » devant les instances juridiques compétentes. Dans des conditions aussi injustes, il ne sera donc consenti aux « défenseurs de Heidegger », on l'aura compris, aucun « droit de réponse » — ni d'ailleurs aucune autre forme d'*accès à la parole* que ce soit — dans les « instances dogmatiques », c'est-à-dire ici dans les « enceintes médiatiques » seules dûment autorisées. Lesquelles ne sauraient être réservées qu'à des « universitaires » de référence — « de différentes générations », nous est-il joliment précisé, mais dont l'*hostilité notoire* (phobique et viscérale) à l'endroit de Heidegger (faute d'« ouvrages » attestant une véritable compétence à l'égard de *l'œuvre elle-même* dont ils prétendent pourtant parler ès qualités...) constitue manifestement, à ce jour, le principal titre d'« expertise » à pouvoir dispenser — *urbi et orbi* — sans le moindre argument présentable, ce qui devra, dorénavant et jusqu'à nouvel ordre, *être tenu pour* « la vérité » à son sujet !

La seule *mise en page* de la présentation tendancieuse du « dossier » devrait déjà, à elle seule, retenir toute l'attention de l'observateur critique. Le titre, imprimé en gros caractères gras : « **Heidegger, la question du nazisme** » (car le mot d'ordre semble bien être désormais d'associer étroitement, dans la cire molle et malléable des esprits, à toute mention du mot « Heidegger » celle du mot « nazisme »), cet intitulé, donc, est en effet suivi d'un bandeau qui précise d'entrée (s'il en était besoin) la « question » en question en la reformulant, de manière très efficacement *recentrée* sur ce qu'on entend bien présenter comme « l'essentiel ». Le texte de ce bandeau est le suivant :

« Les sympathies nazies, profondes ou passagères, de Heidegger, invalident-elles l'ensemble de son œuvre philosophique ? C'est la question à laquelle trois universitaires tentent de répondre, suite à la parution de l'essai d'Emmanuel Faye. »<sup>7</sup>

---

formes de xénophobies) pratique ainsi l'« hospitalité » à la manière — rogue et fruste à l'égard de tout « ce qui est allemand » — qui semble être devenue la sienne.

<sup>5</sup> Cette intéressante appellation apparaît dans la « pétition en faveur du “Heidegger” d'Emmanuel Faye » dont il est fait état dans « *Le Monde des Livres* » du 17 juin 2005, feuillet II. — Voir notre texte (écrit en réponse à l'annonce de cette « pétition » au statut assez énigmatique, mais révélateur de la profonde « démoralisation » des « intellectuels français ») : *La censure à son comble !, ou De l'art de hurler avec les loups, porté à son plus haut niveau*, mis en ligne le 4 juillet 2005 sur le site « *Paroles des Jours* », à l'invitation de Stéphane Zagdanski.

<sup>6</sup> Ph. Lacoue-Labarthe, in : *Le Magazine Littéraire*, n° 443, p.25.

<sup>7</sup> *Le Magazine Littéraire*, n° 443, p.24.

Dans la manière même dont se trouve ici posée la « question » sur laquelle il s'agit de focaliser la lecture, de par la seule magie de l'expression : « *les sympathies nazies* » (où l'essentiel, au fond, est *supposé déjà acquis*, sans même avoir besoin d'être plus amplement attesté...) — est déjà contenue la « réponse », encore implicite, mais qui n'a plus dès lors qu'à être explicitée, avec toutes les *apparences factuelles* de l'« objectivité ». S'agissant de Heidegger et des « sympathies nazies » qui lui sont ainsi d'emblée octroyées, et dont il s'agissait d'abord seulement, en apparence, de se demander si elles auraient été « profondes ou passagères » —, voilà qu'il ne s'agit plus désormais que de décider — souverainement — si « *l'ensemble de son œuvre philosophique* » (et rien de moins !) en a été « *invalidé* » ! L'on est donc d'ores et déjà *passé* (en moins de temps qu'il ne faut pour le dire...) de l'évaluation du degré de gravité de l'engagement de Heidegger dans la période du regrettable « Rectorat » de 1933-1934 — à *la question de l'« invalidation de l'ensemble de l'œuvre »* ! — *Et là était le saut qu'il s'agissait bien d'accomplir en l'imposant comme déjà accompli*. Car c'est manifestement là de quoi il s'agit : de l'« *invalidation* » de l'œuvre et de la pensée de Heidegger, au moyen de son éhontée *défiguration*. Tel est d'ailleurs tout le sens des « grandes manœuvres » entreprises autour de l'opération actuellement engagée par Emmanuel Faye et ses amis. Le *Magazine Littéraire* s'en fait donc ici — très complaisamment — l'obligé relais médiatique.

Mais là ne s'arrête naturellement pas l'artifice captieux du « dispositif » mis en œuvre dans la présentation du « dossier ». Le titre, suivi du bandeau dont nous venons d'explicitier les attendus, est déjà lui-même surmonté d'un « triple message » préalable, imprimé en trois colonnes, chacun des messages y étant ponctué d'une sorte de plot ●, pointant *trois points* à retenir absolument (sorte de triple ponctuation destinée à marquer la lecture de manière *quasi* subliminale, en en fixant l'empreinte indélébile dans la cire molle des cervelles). Ces trois points ● constituent déjà en eux-mêmes une *triple imposture* (que le lecteur moyen sera bien entendu dans l'incapacité de démasquer). Il convient donc d'en démasquer l'artifice extrêmement pervers. Ils ne sont autres que les suivants :

Premier point : « ● Emmanuel Faye exhume des textes de Heidegger, antérieurs à 1933, éclairant d'un nouveau jour l'œuvre du philosophe. » (*sic !*) — Cela est *tout simplement faux*. Et même *doublement faux*. — Car 1°/ l'ouvrage d'Emmanuel Faye n'« exhume » aucun texte de Heidegger qui ne soit déjà connu et déjà publié en allemand<sup>8</sup>, notamment pour ce qui concerne la période antérieure à 1933 : l'ignorance (très réelle, voire : plausiblement supposée) des lecteurs français (voire celle d'Emmanuel Faye lui-même, qu'elle soit réelle et volontaire, ou feinte !) n'est tout de même pas l'« aune » à laquelle il conviendrait de juger qu'un texte de Heidegger eût été récemment « exhumé » (ou bien alors, eu égard à l'ignorance ambiante, c'est la plus grande partie de l'œuvre qui resterait alors à « exhumer » pour la faire paraître aux yeux du lecteur français) ! Et c'est encore faux : 2°/ parce que l'ouvrage en question d'Emmanuel Faye, malgré tout le « tapage » fait autour de lui dans les milieux médiatiques qui s'en sont faits les zélés promoteurs,

<sup>8</sup> À la minime exception près de quelques lambeaux de textes extraits des notes de compte-rendu prises par des auditeurs d'un « séminaire pour étudiants avancés », tenu par Heidegger en 1933/1934 : « *Über das Wesen und Begriff von Natur, Geschichte und Staat* » — notes dûment déposées au *Schiller-Archiv* de Marbach am Neckar, et dont Heidegger fait lui-même mention *pour sa défense*, en 1945, dans « *Das Rektorat 1933/34. Tatsachen und Gedanken* », in : *Die Selbstbehauptung der deutschen Universität*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1983, p.22) —, lambeaux de textes complaisamment présentés sous un jour accablant par Emmanuel Faye, mais dont il n'est pas du tout certain qu'ils puissent être attribués tels quels à Heidegger sans déformations. Encore le contexte véritable n'en est-il jamais donné. Et le moins que l'on puisse en dire est que les extraits généreusement cités (dans une traduction pourtant très tendancieuse) par E. Faye ne parviennent nullement à convaincre de l'« hitlérisme » supposé que M. Faye prétend leur attribuer de force. — Voilà toutes les prétendues « découvertes » dues aux « recherches » de M. E. Faye..., auxquelles l'affairement des journalistes a prétendu devoir assurer à grand bruit un considérable retentissement médiatique, sans être seulement en état d'en « vérifier » l'information (et pour cause) !

n'« éclaire » *nullement* — et certainement pas « d'un nouveau jour » — l'« œuvre du philosophe » ! Et cela pour la bonne raison (si l'on ose dire) que l'« œuvre de pensée » de Heidegger y fait tout simplement l'objet d'une ignorance crasse, voire : d'une *volonté de l'ignorer* —, et cela au point même d'y *briller par son absence* —, et n'y est pas même prise en considération, encore moins étudiée et comprise en quoi que ce puisse être. Il n'en est pas compris un traître mot dans tout l'ouvrage d'Emmanuel Faye. Mais ce qui tient lieu de « critique » (y compris « universitaire ») n'a jusqu'à présent pas fait mine de s'en émouvoir le moins du monde (du moins publiquement).

Deuxième point : « ● Dans une lettre de 1929, il évoque « l'enjuivement croissant » qui menace la vie spirituelle allemande. » (*sic !*) — Ici, l'effet (évidemment désastreux !) est obtenu par soustraction de tout le contexte d'une lettre à Victor Schworer d'octobre 1929, et surtout par la surtraduction tendancieuse du mot allemand « *Verjudung* », qui n'a *nullement* dans ce qui est encore l'usage de la langue allemande, en 1929, la signification *brutalement antisémite* du mot « *enjuivement* » en français. Même si cela éclaire d'un jour extrêmement *fâcheux* tout un ancien état d'esprit latent (imprégné d'« anti-judaïsme »), lui-même reflété par l'état lexical de la langue allemande classique, et depuis une époque ancienne, le mot « *Verjudung* » y est entièrement *lexicalisé*, avec la signification qui pourrait être celle de notre mot « *abâtardissement* » (où aucune trace de haine à l'égard des « bâtards » ni des enfants adultérins ne saurait plus être ressentie). Il n'en reste pas moins qu'il nous est permis d'être aujourd'hui extrêmement sévères à l'égard de l'emploi du mot « *Verjudung* » dans cette lettre de Heidegger (de la part de qui nous aurions pu, certes, attendre, qu'il en châtie son vocabulaire, au lieu d'y recourir imprudemment, fût-ce en cette unique occasion, à titre privé et non pas public, mais où il est bel et bien question de l'institution universitaire). Fût-ce pour parler de ce qu'il estimait être « l'abâtardissement croissant » de l'Université, Heidegger aurait dû exclure de son vocabulaire le mot de « *Verjudung* ». Traduire le mot par « *enjuivement* », en français, et sans autre commentaire, c'est toutefois lui conférer *quasi* instantanément le ton et la teneur irréversiblement attachés à l'usage de ce terme dans les paroles et les écrits des « ligues antisémites » de sinistre mémoire. L'effet recherché (et obtenu) de la manœuvre journalistique est d'imposer, par cette seule phrase (et par l'effet de citation qu'elle produit), l'idée ou plutôt le cliché (absurdes, en tout cas, et dénués de tout fondement) d'un « antisémitisme » (au moins latent) de Heidegger. Ce que toute la biographie, la convergence des témoignages — et, entre autres détails, s'il en était besoin : toute l'œuvre de Heidegger ! — s'accordent à démentir et à réfuter. Ajoutons d'ailleurs que, lorsqu'il eut à choisir son assistant, quelques temps après cette lettre, ce fut finalement un assistant juif, Werner Brock, que Heidegger choisit de faire nommer à ce poste. Mais de tout cela, le lecteur du *Magazine Littéraire* ne saura naturellement jamais rien...

Troisième point, enfin : « ● Lorsque l'avion conduit le Führer de Munich à Venise jusqu'à Mussolini, alors advient l'histoire (1934). » (*sic !*) — L'effet recherché de cette « citation » erratique se fonde sur l'isolement du contexte précis de ce passage d'un *Cours* de Heidegger, mentionné par Emmanuel Faye : « *Wenn das Flugzeug freilich den Führer von München zu Mussolini nach Venedig bringt, dann geschieht Geschichte* »<sup>9</sup>, ainsi que sur une surtraduction absurde et tendancieuse : l'expression de la fin de la phrase — « *... dann geschieht Geschichte* »<sup>10</sup> — ne devrait pas être traduite par : « ... alors advient l'histoire », mais plutôt par : « ... alors, ce

<sup>9</sup> Cf. Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, *op. cit.*, p.169.

<sup>10</sup> Cf. Martin Heidegger, *Logica — Lecciones de M. Heidegger* (Semestre verano 1934) en el legado de Helene Weiss, Introd. y trad. de V. Farias, Anthropos, Editorial del Hombre, Ministerio de Educacion y Ciencia, Madrid 1991, p.40 : « *Allerdings wenn dieses Flugzeug den Führer zu Mussolini bringt, dann geschieht Geschichte* ». (NB. Cette édition, établie par Victor Farias, dont les partis-pris sont notoires, ne présente évidemment pas toutes les garanties éditoriales d'usage académique.)

qui arrive, c'est *de l'histoire* ». Ce passage, dans sa lettre et dans l'esprit de son contexte (strictement pédagogique), ne vient donc nullement « légitimer » la politique hitlérienne de l'« Axe » qui lie et relie très étroitement le « nazisme » au « fascisme ». Il s'agit seulement ici de saisir, à l'aide d'un exemple emprunté à l'« actualité immédiate » de l'époque, ce qui fait que l'on a affaire à quelque chose qui est de l'ordre de l'« événement historique » (sans qu'il soit le moins du monde préjugé de ce que vaut un tel « événement » en lui-même), par opposition au simple déplacement d'un avion dans les airs (qui n'a rien en lui-même d'« historique »). Il n'est même pas exclu qu'une réserve *ironique*, de la part de Heidegger, puisse ici se donner à entendre, par-delà l'écoute de la censure totalitaire omniprésente. Et la signification majeure de ce voyage du *Führer* n'est d'ailleurs nullement acquise au moment même où il a lieu et où le rapportent les « actualités ». — Mais l'« effet » journalistique obtenu par cette citation, ainsi brandie « hors contexte », est évidemment désastreux. Ce qui est — bien évidemment — le seul but de l'opération.

Voilà sous quels *fâcheux auspices* — philologiquement *malhonnêtes*, et destinés à agir comme autant de lourds *signaux subliminaux* —, la lecture du « dossier » se trouve d'entrée de jeu placée — de par l'artifice grossièrement *caricatural* (mais terriblement *efficace* auprès d'un « grand public » qui, curieusement, « en redemande »...) de nos nouveaux « *spin doctors* » du matraquage idéologique, artifice complaisamment mis au service de ce qu'il faut tout de même bien appeler l'« anti-heideggerianisme mondain ».

Après une ouverture de « débat » caricaturale, due à Daniel Rabouin, et d'avance entièrement acquise, sans la moindre nuance ni la moindre distance (tout juste, ici ou là, le prudent recours à un conditionnel de pure forme), aux « thèses » (pour le moins aventurées) de l'ouvrage dont il s'agit de faire la *promotion* —, trois énoncés, imprimés en grands caractères gras, suffisent à livrer l'essentiel du « message », destiné à faire « événement » : « *Une trahison de la philosophie dès Être et temps* », décrète la première « universitaire » (Michèle Cohen-Halimi) appelée à se prononcer, laquelle ne donnera naturellement *aucun argument* (et pour cause) à l'appui de cette gaillarde (mais assassine) assertion ; « *Nazi par conviction profonde* », assène Philippe Lacoue-Labarthe sans autres formes de procès (sans doute exprime-t-il ainsi ce qui n'est jamais que *sa propre* « conviction profonde ») ; « *Garder la capacité de faire des distinctions* », propose toutefois prudemment J.-M. Salanskis, dont le peu qu'il dit des « distinctions » en question suffit à montrer l'étendue de la *méconnaissance* qu'il a des enjeux mêmes de la pensée de Heidegger, confondus avec ceux qu'il s'imagine devoir être et demeurer *ne varietur* ceux de la métaphysique classique, ici, malheureusement réduite à quelques-unes de ses distinctions scolaires les plus tristement avachies...

Mais peu importe la *mauvaise qualité*, philosophiquement *manifeste*, de ces trois déclarations, à tous égards « *tendancieuses* », « *sentencieuses* » et « *sans appel* » : l'essentiel (sans aucun égard à la signification philosophique véritable de l'œuvre et de la pensée de Heidegger) y est d'ordre sommairement, expéditivement, brutalement « *dogmatique* ». Il ne s'y agit nullement de *la vérité*, mais de ce qui *devra* désormais, qu'on se le dise, être « *tenu pour vrai* »... Nul argument sérieux, mais seulement des *jugements de valeurs*, des assertions aussi tranchantes qu'entachées de *ressentiment* subjectif. Le temps n'est visiblement pas aux « arguments philosophiques », lesquels seraient d'emblée *suspects* d'être favorables au « monstre » (*sic !*), sous couvert d'en défendre le (sinistre et improbable) « génie »... *Il ne s'agit pas de « lire Heidegger »* : il s'agit justement au fond de *ne pas lire*, et d'*engager à ne pas lire Heidegger*... Il s'agit seulement de répandre la *rumeur*, d'enfoncer le clou, d'*imposer* à toute force le « message » *massif* selon lequel, « Heidegger était nazi » — qu'on se le dise ! — et sa pensée : « nazie » — qu'on se le redise ! Nos « trois universitaires » acceptent donc ici, manifestement, de mettre en

suspens les impératifs de la « probité philologique » la plus élémentaire et les exigences propres à la discipline intellectuelle du « libre examen académique », afin de sacrifier — sans états d'âme — aux « impératifs » — médiatiques — de la « propagande » et de la « guerre idéologique » (ici réduite aux espèces viles de la simple « guéguerre idéologique », voire de la simple « lutte d'influence » entre factions universitaires). Il s'agit donc ici pour eux d'« en imposer » à un public supposé ne jamais pouvoir être en état de les contredire : de *se camper* en peu de mots (ainsi d'ailleurs qu'à peu de frais...) dans l'attitude de « *sujets supposés savoir* ». Il ne s'agit ici au fond jamais que de philosopher « à crédit » (en tout cas : au dessus de ses moyens), et — « à l'estomac » ! Quant à ceux (qualifiés de « heideggeriens dogmatiques », de « heideggeriens radicaux », voire de « heideggeriens » (*sic !*) — cela s'est vu <sup>11</sup> !) qui seraient éventuellement en mesure d'élever des « objections » sérieuses —, qu'à cela ne tienne : ils n'auront tout simplement pas accès à la parole ! Seuls ont accès à la parole « autorisée » les « sujets supposés savoir » ! Les autres sont censés « se taire » : le *droit à la « critique »* (et qui plus est : sur « *Internet* » !) devra leur être formellement contesté, par une « pétition » émanant d'« un certain nombre d'intellectuels » s'exprimant « en faveur du “Heidegger” d'Emmanuel Faye » <sup>12</sup> ! On aura tout vu ! — Ceux qui, nombreux parmi les « universitaires », cultivent encore certaines exigences « académiques » et « philologiques » de bon aloi, seront à même de juger à quoi pourraient conduire (à quoi ont déjà conduit) de telles dérives, et même de telles entorses manifestes à la « déontologie » et aux « bonnes mœurs universitaires », de la part de ceux qui pourraient encore prétendre être reconnus comme leurs « pairs »... Mais passons...

Dans l'émouvant concert de ces « convergences universitaires » de grand style (de celles, assurément, où « les grands esprits » se rencontrent...), il n'est cependant pas sans intérêt de remarquer certaines différences d'*inflexions tactiques* — peut-être même au fond quelques *nuances* instructives : à l'observateur attentif, la *médiocrité* même de propos grossièrement tendancieux *en dit long* sur les « motivations » de la polémique ; par conséquent aussi — de manière *oblique* — sur quelques-uns de ses « enjeux » majeurs. Faute de « pensées » à mettre au jour, la révélation des « *arrière-pensées* » (avec ce qu'elles trahissent d'intentions venimeuses et de *ressentiment* maladroitement dissimulé) constitue déjà *un enseignement* (dût-il demeurer indirect), dont il nous faut bien ici, faute de mieux, nous contenter. — Attardons-nous y un instant, — avant de retourner, pour ce qui nous concerne, à l'essentiel : à l'*étude* attentive de ce que cherche à nous *apprendre* — en nous en *instruisant* patiemment — l'œuvre même de Martin Heidegger, — à ce que sa *méditation*, bel et bien, nous « *enseigne* », et dont l'actuelle polémique voudrait nous inciter — sans succès — à nous détourner.

« *Une trahison de la philosophie* », donc, et cela « dès *Être et temps* » —, voilà tout ce qu'il conviendrait de retenir de l'œuvre et de la pensée de Heidegger !... « *Nazi par conviction profonde* » —, voilà tout ce qu'il conviendrait de retenir de Heidegger lui-même, et ce qui devrait suffire à en éclairer la pensée !... Tout en prétendant demeurer soucieux — tout de même ! — de « *garder la capacité de faire des distinctions* » : précaution savoureuse s'il en est, de la part de qui n'est manifestement pas en état de « distinguer » quoi que ce soit des véritables enjeux dont il s'agit dans la pensée de Heidegger... Examinons précisément ce qui prétend se dire sous ces trois

<sup>11</sup> Cette inquiétante « orthographe » du mot s'est rencontrée (de manière semble-t-il « spontanée ») dans les échanges de vues du site « *Internet* » du journal « *Le Monde* »... Ce qui ne saurait être tout à fait indifférent, du point de vue des enjeux « symboliques ». L'emploi de cette graphie émanait, il est vrai, de « claviers » hostiles à Heidegger... Mais on ne voit pas qu'il soit interdit à certains « défenseurs » de la pensée de Heidegger d'en revendiquer éventuellement la bannière, s'ils s'y trouvaient contraints — en quelque sorte : « en francs-tireurs » de la pensée.

<sup>12</sup> Voir « *Le Monde des Livres* » en date du 17 juin 2005, feuillet II : « *Une pétition en faveur du “Heidegger” d'Emmanuel Faye* » — et le texte que nous avons consacré à cet « événement » médiatique — et à ses enjeux dogmatiques : « *La censure à son comble !* », mis en ligne le 4 juillet 2005 sur le site « *Paroles des Jours* ».

chefs — et ce qui se donne plutôt à connaître (de la part de « trois universitaires ») comme une (mauvaise) caricature de « soutenance de thèse » — où le « jury », ici manifestement *incompétent*, se donnerait le ridicule de *tancer le penseur*, qui en sait infiniment plus long que lui, et *sans avoir compris un traître mot de l'œuvre* de l'« impétrant » (supposé d'entrée « hérétique ») — ; d'une « soutenance », qui plus est, prenant soudain figure de *règlement de compte*, de décret de « mise à l'Index » et d'exécution sommaire (calomnie et diffamation).

Ce qui frappe avant tout le lecteur averti du « travail » faussement minutieux ourdi par Emmanuel Faye pour *défigurer* la pensée et l'œuvre de Heidegger, c'est précisément l'aspect « minutieusement ourdi » du « piège » : c'est la tendance, le plus souvent grossièrement caricaturale, à l'*unilatéralité* la plus tendancieuse dans la *sélection* et l'*accumulation* de « détails » *extraits* de leur véritable contexte et *présentés* comme de nature à devoir être toujours interprétés à *la charge de l'accusé*. Ce qui a pour contrepartie l'*omission* ou la *disqualification* subreptice de toutes pièces pouvant être interprétées à *la décharge* de l'« accusé ». C'est cette « méthode » évidemment *inique* et *tendancieuse* — et profondément *étrangère à toutes les règles de la simple probité philologique* — que d'aucuns, parmi les « intellectuels » qui prennent le plus complaisamment le parti d'Emmanuel Faye (et au nombre desquels il faut naturellement aussi compter Jean-Pierre Faye), vantent pourtant à qui mieux mieux comme une « *méthode sérieuse et objective* », comme « *une démarche, sans conteste honnête et probe* » (*sic !*), « à laquelle », s'il fallait en croire Ph. Lacoue-Labarthe, « *on ne peut que souscrire* » (*sic !*), voire comme une « *enquête historique, minutieuse* » (...), dans laquelle il faudrait saluer, à en croire Michèle Cohen-Halimi (qui, manifestement, s'en émerveille), un véritable « *commencement constituant à lui seul un événement de pensée* » (*sic !*). — L'éloge (très appuyé) de cette merveilleuse « méthode Faye », qui fait visiblement l'admiration d'« intellectuels » sans doute assez peu au fait des exigences minimales afférentes aux règles de la véritable rigueur philologique, peut aller jusqu'au *dithyrambe* (il est vrai, quelque peu « amphigourique »), par exemple ici sous la plume de Michèle Cohen-Halimi :

« Ce qui est livré ici de méthode, de vigilance et d'exercice critique, la creusée des langages produite par ce travail commencent d'introduire enfin de la dicibilité dans tout ce que le déni continuera de soustraire à l'articulation et de césurer : l'homme et l'œuvre, le penseur et l'idéologue, le génie et le monstre ». <sup>13</sup> (*sic !*)

L'on aimerait, assurément, que ne fût-ce qu'une très faible part de cette admirable et prodigieuse ingéniosité « méthodique » (cet étonnant modèle « de méthode, de vigilance et d'exercice critique », employé à... « *la creusée des langages* »...) eût été consacrée à *comprendre la pensée de Heidegger*, plutôt qu'à l'*ignorer* systématiquement ou même à la *défigurer* à plaisir, au prix d'un véritable « déni » (de lecture autant que de pensée, et sans doute aussi d'un « déni de justice » autant que « de réalité ») — « déni » qui, pour le coup, c'est le cas de le dire, s'emploie — très laborieusement —, et même plutôt *s'évertue*... à « se soustraire à l'articulation »... Car le moins que l'on puisse dire est que cette « *creusée des langages* » (*sic !*) n'est pas très regardante sur l'explicitation (ni sur l'honnêteté) de ses procédures... Et quant à l'art de « *césurer* » (verbe

<sup>13</sup> Michèle Cohen-Halimi, *Le Magazine Littéraire*, n°443, p.25. — Ces éloges appuyés de la « méthode » d'E. Faye nous contraignent à remarquer que, comme le savait bien Aristote (en son *Éthique à Nicomaque*), la nature de l'« éloge » est malheureusement ainsi faite que celui-ci ne vaut guère plus que ce que valent eux-mêmes ceux qui le décernent. Il n'est pas interdit non plus de remarquer que, de manière merveilleusement réciproque, la valeur de ceux qui décernent l'éloge à un ouvrage s'estime à l'aune de ce que vaut l'ouvrage auquel l'éloge est décerné. Et cela même est à porter au crédit de l'étrange sorte de « justice immanente » qui semble bien devoir ressortir à ce que Heidegger donne à penser comme une véritable « loi de l'Être », afférente à ce qui en est la « loyauté d'aître ». Eu égard à ce que vaut l'aune de l'ouvrage d'E. Faye, inutile de dire que le bilan général de cette estimation réciproque paraît devoir être assez peu édifiant.

qu'un rien sépare du verbe « censurer »), M. Emmanuel Faye semble ne devoir y craindre personne, tant il est passé maître dans l'art de *tronquer* les citations ou de les *arracher* à leur véritable contexte... Mais, à certains esprits, les longues « citations » en langue allemande (s'il vous plaît !) placées en notes de bas de pages (mais dont la traduction est le plus souvent *très* tendancieuse et *malignement* orientée, voire tout simplement *fautive*), les « citations » *tronquées*, les traductions *truquées*, interprétées en dépit du bon sens, voire délibérément à *contre-sens*, et littéralement « tranchées » dans le corps du texte (d'où elles ont été « retranchées ») —, suffisent manifestement à *en imposer* — *en raison directe* des « certitudes » (supposées acquises) des « sujets supposés savoir » (et sans doute d'ailleurs *en raison inverse* de la véritable capacité, de l'auteur comme aussi des lecteurs, à lire effectivement le texte *original* allemand)... Mais si évidemment malveillante et malintentionnée que soit la magistrale « introduction de la “*méthode Faye*” dans la philosophie », il n'en faut pas plus à certains esprits pour prétendre y discerner finement un véritable « événement philosophique » : « *Ce commencement* » — conclut doctement l'« auteure » dont nous venons de citer l'éloge, singulièrement appuyé, de ladite « méthode » —, « *ce commencement est à lui seul un événement de pensée* » (*sic !*). — Où il appert, s'il en était encore besoin, qu'il en faut bien peu, décidément, dans le petit monde de l'« exception culturelle française » et de ce qui passe pour en être l'« *Intelligentsia* », pour constituer — qu'on se le dise ! — « un événement de pensée » ! Ce genre d'« événements »-là (si minces et si sordides soient-ils) ne sauraient pourtant passer inaperçus : « les journaux » — ces « ultimes instances dogmatiques » de notre temps —, « les journaux », donc, (n'en doutons pas !) en seront informés les premiers... Et ces derniers, à sons de trompes, ne laisseront rien ignorer à leurs lecteurs de « ce qu'il conviendra d'en penser »...

Quant aux véritables « grands événements » de l'histoire de la pensée, autant dire qu'ils se font plutôt rares... L'« événement » véritable de la pensée de notre temps — celui de *la pensée et de l'œuvre de Heidegger* : celui qui véritablement entreprend de penser « notre temps » —, cet « événement »-là se produit désormais au grand large de la « pensée française ». Quant à « *l'Événement même* » dont il s'agit en toute pensée — et que Heidegger s'est précisément attaché, comme nul autre penseur en notre temps, à entreprendre de penser, envers et contre tout, et dès au cœur des années les plus sombres de l'histoire de l'Europe, sous le nom d'« *Ereignis* » —, c'est indéniablement *cet* « *Événement* »-là, dans toute sa « singularité », qu'il s'agit au fond de masquer à tout prix, de faire oublier par tous les moyens, pour tous ceux qui entendent bien contribuer à l'« ameusement » haineux auquel nous assistons aujourd'hui. Et de cet « *Événement* »-là — de l'« unicité » sans pareille de cet « *Événement* »-là —, de ce qui constitue « *l'Événement même* » dont « il s'agit » au cœur de notre temps, et de ce dont il « s'y agit » de manière « singulièrement critique » —, ainsi que du « Danger » (« Danger en l'Être ») qui y gît, et dont l'œuvre entier de Heidegger entreprend de nous avertir —, il ne saurait même seulement être question dans les menées obscures de M. Faye et de ses amis. C'est même probablement CELA — cet « *Événement* »-là : l'« *Ereignis* » — l'« *Événement même* » dans lequel les humains sont immémorialement impliqués —, qu'il s'agit pour eux de *ne pas voir*, de ne pas même commencer d'entrevoir, et de nous *empêcher* de prendre en vue —, voire : de nous *interdire*, purement et simplement, d'entreprendre de l'« envisager » et de « le regarder en face », au prix de quelque « *autre commencement de penser* ». —

## II

## Un édifiant « Triptyque » : Trois modalités de la haine de la pensée

Mais passons... Revenons-en plutôt, en l'occurrence, à l'*analyse comparée* des voies contournées et des « styles » de l'étrange « antienne à trois voix » dont le *Magazine Littéraire* nous procure ici le document involontairement *révélateur*, c'est-à-dire au fond : le pesant *symptôme*. L'on ne manquera pas d'y voir à l'œuvre trois stratégies, ou trois tactiques, d'ailleurs hâtives et sommaires (mais cela même doit être d'autant plus révélateur), de la *volonté de censure* et de *diffamation* d'une grande pensée à partir d'un faux-semblant de pensée, voire : d'une même commune — chronique et endémique — *absence de pensée*. À la révélation — par Heidegger — de l'« *impensé* » de toute notre « métaphysique occidentale » (ressaisie en sa phase proprement résiduelle et « terminale ») —, certains se sont manifestement juré de parvenir à substituer, par tous les moyens, l'*absence de pensée* (élément à tous égards plus propice à leurs entreprises).

*La palme de la malignité* — si tant est que l'on puisse ici distinguer pour la décerner entre les trois intervenants (qui rivalisent de sous-entendus, de malentendus et de bien-entendus, au service de leurs perfides insinuations) —, cette « palme » revient au fond tour à tour à *chacun d'eux*, chacun « y faisant » — y accomplissant ses menées — dans le « style » qui lui est propre. — Il n'est pas dénué d'intérêt de les comparer, ne fût-ce qu'à titre de symptômes : l'*étude comparative* devrait avoir à y gagner, de diverses *variantes* (sous une forme ici extrêmement concentrée) de ce que Nietzsche nommait, en bon allemand (mais *en français* dans le texte), « *das ressentiment par excellence* » !

## 1.

&lt; Michèle Cohen-Halimi &gt;

ou

La « creusée des langages » et « la lettre volée »

( *Much Ado about Nothing* !)

Michèle Cohen-Halimi a manifestement choisi, quant à elle, une *logique de la surenchère singulièrement contournée*, afin de mettre en évidence (?) et en tout cas de *dénoncer* dans « la réception française » de Heidegger une sorte de « *double déni* » et de « *retour du refoulé* »... Le style du propos tend à donner à croire (et même accroire) qu'il faudrait, pour y voir clair dans toute cette affaire de « déni » et de « double déni », mettre en œuvre tous les moyens d'une sorte de « psychanalyse » prétendue, toute une « hyper-psychanalyse » d'inspiration pseudo-lacanienne (l'allusion, ici toute ornementale, à la découverte de « la lettre volée » n'y manquera pas), ou, pour le moins, ceux (les moyens) d'une sorte de « phénoménologie de l'esprit », ou de « lecture symptomale » d'un nouveau genre.<sup>14</sup> Voici pourtant à quoi se réduirait en fin de compte toute l'affaire : Alors que l'on croyait « tout savoir » (...) sur « la compromission heideggerienne », et

<sup>14</sup> Où il convient peut-être de se demander si les « lectures symptomales » en question ne sont pas avant tout révélatrices des « symptômes » de ceux-là mêmes qui entreprennent de les pratiquer, plutôt que du sens et des motivations des œuvres sur lesquelles elles prétendaient devoir porter.

même sur « *la collaboration de Heidegger avec l'État nazi* » (*sic !*) — (« Depuis les livres de Victor Farias et de Hugo Ott, nous savions que... »<sup>15</sup>) —, ce qui aurait, selon l'auteure<sup>16</sup>, « libéré la lecture du tracas » et eu pour effet pervers de « *faire tomber les péripéties sublunaires d'un nazi hors de l'essentialité d'une œuvre* » (*sic !*) — illusion fatale dans laquelle il conviendrait de voir « le signe renouvelé du désir de n'en rien savoir » —, voilà que se seraient fait jour, peu à peu, parmi nous, « l'inquiétude, < et > le soupçon irréductibles que ce “tout savoir” était encore ignorance au regard de ce qu'il y aurait un jour à apprendre quand la totalité de l'œuvre deviendrait accessible » — *sic !* —. Cette « inquiétude » et ce « soupçon » prétendus (où l'on sent bien plutôt à l'œuvre les « appétits » malsains, naturellement friands de nouvelles « découvertes » supposées devoir être des plus « compromettantes » !...) —, voilà ce que « le livre d'Emmanuel Faye » — salué comme un véritable « événement » ! — viendrait enfin magistralement « confirmer » ! (C'est du moins ce que *croient*, ou ce qu'entreprennent de *faire accroire* auprès de qui ne connaît pas les textes de Heidegger, ceux qui prennent ainsi leurs désirs pour des réalités.)

D'où la production dont est créditée l'entreprise d'Emmanuel Faye (ici saluée comme elle le mérite, c'est-à-dire aussi *par qui* elle le mérite, car l'éloge, ici, autant que sur l'ouvrage et sur l'ouvrier, en dit long sur qui le décerne) —, d'où la production, donc, de deux séries d'« effets » (c'est surtout d'« effets », en effet, qu'il s'agit presque exclusivement, depuis quelques décennies, dans une certaine manière, bien française, et qui a laissé quelques traces, de pratiquer de préférence « la philosophie en effet(s) »). — Les « premiers effets » (réputés « salubres ») de l'« événement » en question consisteraient dans « *la mise au jour d'un refoulement* », ou encore d'un « *double déni* » (décidément !) dans la « réception française » de Heidegger. Mais l'essentiel serait encore « ailleurs » et (décidément !) « au-delà » : il se situerait, selon l'auteure, dans le *renouvellement* profond du « *traitement du nazisme de Heidegger* » (*sic !*) qui devrait désormais s'ensuivre.<sup>17</sup> Et cela, affirme l'auteure (que l'on sent très soucieuse d'articuler ostensiblement son propos « en raison ») : « *pour deux raisons* ». —

La première de ces deux « raisons » annoncerait « *à la nature de l'enquête* », à la grande originalité de « *la recherche* », de l'« *investigation* » — décrétée « *historique* » et « *minutieuse* » — et comme effectuée « *documents à l'appui* » (selon l'estimation de David Rabouin...) —, bref : à la nouveauté de la « *méthode* » d'Emmanuel Faye, laquelle suffirait (et l'on sent bien que c'est là son principal « mérite ») à *discrediter définitivement l'ensemble de l'œuvre de Heidegger* et même à en rendre *suspecte* jusqu'à l'*Édition intégrale* (qu'il s'agit au fond de frapper elle aussi d'interdit). — Mais quant à « la nature de l'enquête » en question, quant au prétendu « sérieux » de la prétendue « méthode », il y aurait, comme nous le verrons, décidément beaucoup à redire...

<sup>15</sup> C'est en effet cette étrange « modalité épistémique » des énoncés (celle du « nous savions que... ») qui tend à se généraliser dans les polémiques régulièrement entretenues autour du « cas Heidegger ». Elle présente l'immense avantage de dispenser de produire effectivement les « raisons » que nous aurions de « savoir » ou de pouvoir *prétendre* « savoir » : tout « *semble se passer comme si* » des « preuves » avaient été — jadis — produites et administrées —, *alors même qu'il n'en est rien !* Il s'agit là de la manière la plus expédiente de produire l'illusion d'un « *sujet supposé savoir* ».

<sup>16</sup> Cette graphie, qui met le mot « auteur » au féminin, — et quoique contraire à l'esprit de la langue française —, est, paraît-il, aujourd'hui correcte, et même vivement recommandée : disons « politiquement correcte ». Sans être vraiment persuadé que cette étrange graphie soit heureuse, nous y recourons ici, à l'essai —, avouons-le, *cum grano salis*.

<sup>17</sup> À quand la création d'une chaire (pourquoi pas au Collège de France ?) de « *Traitement du nazisme de Heidegger* » ? Voire : la création d'un « *Observatoire du nazisme de Heidegger* » ? — Gageons que, dans l'état actuel des choses, et puissances médiatiques aidant, MM. Jean-Pierre et Emmanuel Faye et leurs amis auraient quelques titres à y postuler... Peut-être même y aurait-il là une « explication » assez simple de toute l'actuelle agitation ?

La « seconde raison », quant à elle, serait celle « qui donne au livre la dimension d'un événement » (*sic !*) : elle tiendrait « au plan langagier sur lequel se situe[ra]nt les analyses » d'Emmanuel Faye (en cela digne fils de son père, s'il nous est permis de le faire ici remarquer). Car ces « analyses » suffiraient, à en croire l'auteure, à disqualifier la « langue » même de Heidegger, ici arbitrairement *identifiée* à « la langue nazie » (*sic !*), et *stigmatisée* comme n'étant autre que la « langue du III<sup>e</sup> Reich », la « *Lingua tertii Imperii* », la « *L.T.I.* », patiemment décrite par Victor Klemperer. Lequel se voit ici (c'est un comble !) indûment *enrôlé* — à titre posthume — dans la nouvelle croisade anti-heideggerienne : « Emmanuel Faye », ose écrire Michèle Cohen-Halimi, « *fait de la langue nazie, la LTI de Victor Klemperer, un observatoire privilégié du nazisme de Heidegger* » (*sic !*). — Ne confondons pas tout : « la langue nazie », en elle-même, ne saurait être « un observatoire privilégié » de quoi que ce soit, et notamment pas « du nazisme » ; elle en est tout au plus le « symptôme », voire l'« élément » même : celui au moyen duquel elle exerce partout son « empire » idéologique comme « *Lingua Tertii Imperii* ». Ce qui est un « observatoire » de cette véritable « langue d'empire » totalitaire, c'est « la *L.T.I.* » *une fois décrite* par le *philologue exemplairement critique* qu'est Victor Klemperer ! Que « la *LTI* de Victor Klemperer » (entendons : la « *LTI* », telle que la décrit admirablement, en philologue exemplaire et au péril de sa vie, Victor Klemperer dans son œuvre ainsi intitulée : « *LTI. Notizbuch eines Philologen* »<sup>18</sup>) soit bien, effectivement, « un observatoire privilégié du nazisme » —, cela est en effet incontestable. Le *coup de force* de la remarque — *assassine* (mais absolument *injustifiée*) — de l'auteure tient dans l'adjonction infondée des deux mots : « ... de Heidegger », dans la chute de la phrase : la mention qui suffit à faire de « la *LTI* de Victor Klemperer », apparemment « sans y toucher », et par un ignoble tout de passe-passe, « un observatoire privilégié *du nazisme de Heidegger* » (*sic !*) relève de la *manipulation* pure et simple. Elle ne *dénature* pas seulement l'œuvre, la pensée et la langue *de Heidegger* (ce qui n'est que trop manifestement le but de l'opération...) ; elle *dévoie*, ce faisant, purement et simplement, *le sens et la portée de l'œuvre même de Victor Klemperer* (ici grossièrement *instrumentalisée* pour servir à alimenter la haine à l'égard de Heidegger), en donnant à croire que ce qui en constitue la *cible* (à savoir, bel et bien, « la *Lingua Tertii Imperii* » : « la langue du Troisième Reich » !) serait (!) la langue... *de Heidegger* : celle que... Heidegger ferait sienne ! Alors que Heidegger, dans son œuvre et dans son enseignement, *prend justement pour cible cette même « langue du Troisième Reich »*, à maintes reprises, et la poursuit jusque dans ses principaux slogans ! C'est ainsi, par exemple, que Heidegger prend pour cible le sinistre slogan : « *der Mensch ist "das wichtigste Rohstoff"* », selon lequel « l'être humain est "la matière première la plus importante" » (et même, littéralement, « "le matériau brut le plus important" »).<sup>19</sup> C'est ainsi, encore, que dans les *Beiträge zur Philosophie*, n'en déplaise à M. Faye, Heidegger s'en prend à l'adjectif « *völkisch* », ainsi qu'à d'autres expressions de la langue de propagande de l'époque.<sup>20</sup> *Etc.* — Si la « *L.T.I.* » de Victor Klemperer, donc, constitue bien, à notre sens, l'*étalon de mesure* adéquat pour juger sensément de la gravité de l'atteinte portée à « la langue » (et non pas, d'ailleurs, à la seule « langue allemande ») par la pire forme de barbarie totalitaire qui ait jamais été —, comment ne pas se rendre compte, pour peu

<sup>18</sup> Cf. Victor Klemperer, *L.T.I. — Notizbuch eines Philologen*, Max Niemeyer, Halle 1957 (3<sup>e</sup> éd.) / *L.T.I., La langue du III<sup>e</sup> Reich*, traduction E. Guillot, Albin Michel, Paris 1996.

<sup>19</sup> Voir, par exemple : Martin Heidegger, « *Überwindung der Metaphysik* », § XXVI, in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther neske, Pfullingen 1954, pp.91-92 / « *Dépassement de la métaphysique* », § XXVI, in : *Essais et conférences*, Gallimard, Paris 1958, pp.106 sq.

<sup>20</sup> Cf. Martin Heidegger, *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, Gesamtausgabe (GA.), Bd.65, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1989, par exemple : pp.155-156. — Voir aussi, chez le même éditeur : *Besinnung* (1938-1939), GA. Bd.66 (1997) ; *Metaphysik und Nihilismus* (1938-1939), GA. Bd.67 (1998) ; *Die Geschichte des Seyns* (1938-1940), GA. Bd.69 (1998) ; « *Überwindung der Metaphysik* », dans *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1954, pp.67-95 ; etc. ; ainsi que l'ensemble des *Écrits* et des *Cours* de cette époque (notamment sur Nietzsche, sur Hölderlin, ainsi que sur Héraclite et Parménide).

que l'on ait vraiment lu ne fût-ce que le paragraphe 27 d'*Être et temps*, auquel vient d'ailleurs s'ajouter le paragraphe 35 du même ouvrage de Heidegger, constitue justement un puissant et précoce *avertissement* (1927), et une *analyse* corrosive, dirigés très précisément *contre* le genre de « langage » (à vocation « totalitaire ») et le genre d'« idéologie de masses » irresponsabilisante, et donc aussi *contre* le genre de « tyrannie médiatique » (la célèbre, mais encore insuffisamment méditée « dictature du "On" »), dont la sinistre « L.T.I. », la « langue du Troisième Reich », consacrera, pour longtemps (peut-être bien jusqu'à nos jours...), l'avènement insinuant et aujourd'hui *quasi* universellement répandu sur la planète (le règne universel de la « dictature » des soi-disant « médias ») ! — Que Michèle Cohen-Halimi le veuille ou non, Heidegger et Victor Klemperer — quelle que puisse être l'énorme différence des « situations d'observation » de l'un et de l'autre sur ce qui fut alors « la langue du Troisième Reich » (et nous nous gardons bien de méconnaître l'acuité de cette différence) — ont bien ici *la même cible* : la « langue d'Empire » du « Troisième Reich » — la si bien nommée « *Lingua Tertii Imperii* ».

Il y aurait déjà, décidément, beaucoup à (re)dire à propos du *prétendu* « sérieux » de l'« enquête historique » telle que la pratique Emmanuel Faye... Soutenir, comme le fait Michèle Cohen-Halimi, que cette « enquête » (ce qu'Emmanuel Faye, quant à lui, préfère appeler ses « recherches ») serait un modèle du genre : qu'« elle exhume des textes inédits (longuement cités), des lettres, des témoignages, aggravant l'ampleur de l'engagement nazi de Heidegger, qui excède donc la seule année du rectorat » —, c'est déjà prendre ses désirs pour des réalités. Car, s'il est bien vrai qu'Emmanuel Faye s'est acharné à « aggraver l'ampleur de l'engagement nazi de Heidegger » (c'est bien le moins que l'on puisse dire...), et qu'il n'a reculé devant aucun moyen ni artifice (y compris la calomnie et la diffamation caractérisées) pour s'efforcer d'y parvenir —, il n'y parvient jamais qu'aux yeux de qui ne connaît pas les textes, ni la pensée, de Heidegger. Aux yeux de qui connaît les textes, au contraire, Emmanuel Faye est constamment pris en flagrant délit de falsification et de défiguration : citations tronquées, traductions tendancieuses, fragments de phrases déplacés de leur contexte, grossières aberrations chronologiques, lectures obstinément faites à contre-sens, procès d'intention oiseux, rapprochements incongrus prêtant à confusion, escamotage de documents ou de pièces à décharges, omissions massives, impasses presque totales (nous en verrons ici plus des exemples massifs) faites sur des pans entiers de l'œuvre (parce qu'ils rendraient évidemment absurdes les accusations), etc. De tous ces artifices grossiers et de ces falsifications éhontées, de tous ces manquements aux règles élémentaires de la probité philologique (et donc aussi philosophique), Michèle Cohen-Halimi se garde bien de souffler mot... Faut-il donc croire qu'elle les approuve cyniquement, ou bien qu'elle s'y laisse prendre sans trop y regarder, parce qu'elle ne connaît pas (ou ne veut pas connaître) les textes et la pensée de Heidegger ? S'agirait-il ici (c'est le cas de le dire...) d'un « désir de n'en rien savoir » ? Éventuellement même : d'un « double déni » ? Ce n'est assurément pas très bon signe, pour ce qui concerne la prétention néanmoins affichée à une certaine connaissance des textes et de la pensée de Heidegger (prétention sans laquelle il serait impossible de prétendre en parler de manière aussi catégoriquement condamnable). D'autant que le ton du propos laisse entendre que l'auteure prétend même au fond tout connaître, de première main et dans le texte original, de textes de Heidegger présentés comme clairement accessibles à « tout germanophone »... Ce dont il est au moins possible de douter. Si nous écartons l'hypothèse (très improbable...) d'une maligne et néanmoins gratuite envie de nuire (ce qu'à Dieu ne plaise !), tout laisse plutôt ici soupçonner une « connaissance » très superficielle, lacunaire et « de seconde main ». Car Michèle Cohen-Halimi ne semble pas s'être aperçue de ce que l'immense majorité des « textes inédits » que prétend « exhumer » Emmanuel Faye ont été bel et bien édités, parfois depuis très longtemps, conformément à la volonté de Heidegger lui-même, et qu'ils n'ont par conséquent rien d'« inédit » — sauf aux yeux d'un grand public francophone, ignorant ou peu averti..., ou qui, sans être par principe hostile à Heidegger, n'est pas en mesure, pour une raison ou pour une autre, de lire

Heidegger dans le texte. Rien de plus facile que de tromper un tel public, qui, on y compte bien, n'aura pas accès au texte... On peut même se payer le luxe de citer en notes de bas de pages le texte original allemand des passages mentionnés : personne, espère-t-on, ne sera en état d'y regarder de plus près ! Et si jamais c'était le cas, cet « excès de zèle » philologique serait un signe accablant de sectarisme, et même de « dogmatisme » heideggerien ! Présenter quelques bribes de phrases, soigneusement arrachées à leur contexte, comme tirées de « *textes inédits* », a naturellement l'avantage, pour qui s'acharne à *défigurer* une pensée, de les présenter sous un jour « suspect » — et d'*interdire*, qui plus est, au lecteur « désarmé » toute possibilité ou même toute velléité de chercher à en vérifier le contexte authentique (et de découvrir la supercherie...).<sup>21</sup>

Michèle Cohen-Halimi *ne dit naturellement rien* de ces procédés tendancieusement malhonnêtes, qui ressortissent à une véritable « *logique d'Inquisition* » —, et qui, presque à chaque ligne, sautent pourtant aux yeux de qui connaît vraiment les textes de Heidegger, aux yeux de qui les lit dans le texte original et *surprend* ainsi Emmanuel Faye *en flagrant délit de falsification*. Michèle Cohen-Halimi *ne semble avoir rien décelé* des citations *tronquées*, des contextes *dissimulés* ou *falsifiés*, des traductions *faussées*, des *omissions* majeures et des *contresens* manifestes (parfois énormes et de nature *diffamatoire*) qui pourtant ne sauraient manquer de sauter aux yeux de lecteurs véritablement compétents de Heidegger. Elle avalise ainsi — aveuglément — des procédés et procédures *philologiquement malhonnêtes*, et qui, de la part de l'auteur de l'ouvrage qu'elle encense, ne peuvent tabler, pour *passer inaperçus*, que sur l'*ignorance supposée* (et d'ailleurs le plus souvent *réelle* et entretenue) du « grand public », des « journalistes » et des seuls « critiques » (?) autorisés (!) par les « médias ». Certes, *faire fond sur ce fonds d'ignorance* peut être, rhétoriquement parlant, assez efficace : « c'est le fonds qui manque le moins » ! C'est cependant *courir le risque* d'être pris (d'y être prise elle-même) *en flagrant délit d'ignorance* ou de *méconnaissance* des textes, *au cas où* ce qu'écrit Emmanuel Faye (au cas où ce que l'auteure dit et écrit elle-même après lui) *viendrait à tomber sous les yeux d'un lecteur compétent*. Comment un(e) « universitaire » digne de ce nom peut-il (elle) se prêter sans rougir à courir un pareil risque ? —, nous avouons nous perdre en conjectures à ce sujet. À moins qu'il ne s'agisse d'approuver *sciemment* — mais alors aussi *sans vergogne* — le recours à de tels *procédés*, présents à chaque page et presque à chaque ligne dans l'ouvrage *tendancieux* — aussi confus et

<sup>21</sup> La seule relative exception à cette prétention infondée d'être parvenu à « exhumer » des pans entiers de « textes inédits » de Heidegger semble devoir se résumer, comme nous l'avons signalé, à la minime exception près de quelques lambeaux de textes extraits des notes de compte-rendu prises par des auditeurs d'un « séminaire pour étudiants avancés », tenu par Heidegger en 1933/1934 : « *Über das Wesen und Begriff von Natur, Geschichte und Staat* » — notes dûment déposées au *Schiller-Archiv* de Marbach am Neckar, et dont Heidegger fait lui-même mention *pour sa défense*, en 1945, dans « *Das Rektorat 1933/34. Tatsachen und Gedanken* », in : *Die Selbstbehauptung der deutschen Universität*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1983, p.22). Mais ces fragments de textes, complaisamment présentés sous un jour accablant par Emmanuel Faye, sans qu'il soit pour autant certain qu'ils puissent être attribués tels quels à Heidegger sans déformations, ont été soigneusement isolés de leur véritable contexte philosophique. Et le moins que l'on puisse en dire est que les extraits ainsi généreusement cités (dans une traduction pourtant très tendancieuse) par E. Faye ne parviennent nullement à convaincre de l'« hitlérisme » supposé que M. Faye prétend leur attribuer de force. — Voilà toutes les prétendues « découvertes » dues aux « recherches » de M. E. Faye ! Et le semblant d'« interprétation » que celui-ci en donne est très largement arbitraire. — M. Faye se plaint à l'occasion, dans son ouvrage, que tous les « Séminaires » de Heidegger ne soient pas prévus à la publication dans la *Gesamtausgabe*, à la différence de l'ensemble des *Cours* dispensés de 1924 à 1944. En vertu de quoi il refuse à l'*Édition intégrale* le statut d'« œuvres complètes »... Il ne fait nullement remarquer que le genre même des « Séminaires » de Heidegger ne faisait nullement obligation au penseur d'en rédiger préalablement le texte : et les « protocoles » rédigés par les participants ne permettent pas souvent d'en assurer la publication dans des conditions suffisantes de rigueur philologique. — Le penseur ne peut-il être dispensé sans autre suspicion de l'obligation (*quasi policière* !) que lui font MM. Faye et leurs alliés de publier intégralement tous les séminaires dont il a conduit le déroulement dans sa carrière ? Les « pouvoirs de police » dont se prétendent investis les « chercheurs » en question n'ont d'égalé, décidément, que la *propension à la censure* qui est la leur.

composite que *fanatiquement péremptoire* — d'Emmanuel Faye ? Mais on mesure alors ce qu'il y aurait de *mépris*, à l'égard d'un « public » supposé ignorant au point qu'on puisse lui faire accroire absolument n'importe quoi, et aussi d'*impudence*, à l'égard des quelques véritables lecteurs, capables de discerner au premier coup d'œil l'ampleur de la supercherie, mais dont on espère bien (toute honte bue à leur seul égard) qu'ils ne pourront jamais en prendre à témoin ledit « public », parce qu'on le leur interdira... Et l'on mesure alors — qui plus est —, par-delà le défaut apparent de tout sens de l'« honneur professionnel », par-delà l'apparent défaut de tout « respect humain » (lequel n'est plus, peut-être, de nos jours qu'une vertu réputée « obsolète » ?) —, tout ce qu'une telle attitude impliquerait, tout simplement, de *mépris* — voire, tout simplement, de *crainte* — à l'égard de la vérité ! Quelque chose en nous se refuse à croire qu'il puisse être fait fi, avec autant d'irresponsable *légèreté*, de *cet irrésistible « mouvement de dévoilement » des choses*, que Heidegger aura, après Platon, Hegel et quelques autres — plus qu'aucun autre penseur en notre temps —, puissamment contribué à nous donner à (re)connaître dans le mouvement même — d'« *éclosion* » et de « *déhiscence* » — de la vérité : l'« *alètheia* ». Car cet irrésistible mouvement de dévoilement des choses et de « sortie hors du retrait » —, il ne sera pas toujours possible à ceux qui s'ingénient à l'empêcher de se faire jour de lui faire obstacle indéfiniment...

Qui donc, ici, « trahit la philosophie » ? Qui, ici, trahit « la cause de la pensée » ? Et pire encore : qui donc ici trahit « la vérité » même, l'« *a-lètheia* » : le « dévoilement même des choses » ressaisi dans toute la subtilité de ses modalités — dont il n'est pas du tout certain, pour qui a vraiment lu et médité Heidegger, que « la philosophie occidentale » lui ait vraiment encore rendu « justice » (elle en a même peut-être produit la plus monstrueuse défiguration) — ? — Car comme Platon en fait faire à Socrate la remarque, en elle-même, il est vrai, assez énigmatique : « S'il y a vraiment quelque chose à propos de quoi il faut oser dire le vrai, c'est bien à propos d'*alètheia*. »<sup>22</sup> Mais cette perplexité même — que la pensée de Heidegger n'aura cessé de nous donner à méditer au fil de toute son œuvre (comment, décidément, manquer cela, dans Heidegger ?) —, cette perplexité même, dans tout ce qu'elle pourrait encore avoir pour nous d'éventuellement salutaire, aura, manifestement, échappé à nos modernes *Inquisiteurs*, occupés à de tout autres affûts et guet-apens.

Quoi qu'il en soit, Michèle Cohen-Halimi ne semble pas ici avoir remarqué le moins du monde le caractère *philosophiquement déficient* — et même indigne — de l'obscur « travail de limier » (de « limier » tâillon, tendancieux et malintentionné, s'entend..., et donc *aveugle* par là même) auquel s'est obstinément, voire *obsessionnellement* livré Emmanuel Faye. Bien loin d'en remarquer l'obstination *partiale* et d'y déceler l'acharnement proprement *inquisitorial* d'une caricature de « procès », « instruit » (si l'on ose dire...) exclusivement « à charge » —, elle l'encense, au contraire, en lui faisant *aveuglément crédit* de tout ce qu'il avance. L'éloge tendancieux et inconditionnel de ce que nous serions tenté d'appeler « l'introduction de la "méthode Faye" en philosophie », cet éloge appuyé passe en tout cas les bornes de la simple décence, lorsque Michèle Cohen-Halimi se permet d'en vanter l'efficace en ces termes :

« Historique, minutieuse, l'investigation exhume des textes inédits (longuement cités), des lettres, des témoignages, aggravant l'ampleur de l'engagement nazi de Heidegger, qui excède donc la seule année du rectorat (1933-1934). Mais cette recherche ne poursuit pas seulement la compromission heideggerienne dans ses discours restés secrets, elle en produit pour ainsi dire la « lettre volée » en donnant à lire ce que tout germanophone peut déjà découvrir, et découvrira un jour, dans les *Œuvres complètes* du philosophe ».<sup>23</sup> — *Sic !* —.

<sup>22</sup> Platon, *Phèdre*, 247 c.

<sup>23</sup> Michèle Cohen-Halimi, in : *Le Magazine Littéraire*, n° 443, p.25.

C'est là proprement, pour les *censeurs* de Heidegger, prendre leurs désirs pour des réalités ! Car ce que « tout germanophone » peut effectivement « découvrir », en lisant les textes dûments publiés dans le cadre de la *Gesamtausgabe*, ce n'est nullement ce que donnent à croire Emmanuel Faye et ceux qui le soutiennent. Nulle « lettre volée », supposée « dérobée » au regard de par son « évidence » même (selon le paradigme de la célèbre nouvelle d'Edgar Poe magistralement réactivé naguère par Jacques Lacan<sup>24</sup>) —, nulle « lettre volée » — qu'on laisse supposer particulièrement *scabreuse* ou *compromettante*, voire « *monstrueuse* » —, ne saurait être « exhibée » au cœur de l'œuvre de Heidegger, pour peu que celle-ci soit intégralement lue dans son esprit et dans sa littéralité originale. Rien de ce genre n'est « exhibé », malgré tous les efforts acharnés d'Emmanuel Faye à faire croire qu'il serait lui-même le génial « inventeur » de quelque gisement « innommable » au cœur de l'œuvre honnie ! (À quoi nous répondrions volontiers : « Honni soit qui mal y pense !... »). *Nul gisement d'« innommable », en effet, au cœur de l'œuvre ni de la pensée de Heidegger !* On y lirait bien au contraire — et « tout germanophone » peut effectivement y lire dans l'*Édition intégrale (Gesamtausgabe)* — bien des pages et des documents, et même actuellement des volumes entiers, qu'il faudrait bien verser à la *décharge* de Heidegger, si l'on se souciait seulement de les lire et de les méditer (naturellement aussi de les citer sans falsification préalable), et... de les verser au dossier ! Ce dont Emmanuel Faye, naturellement, se garde bien... sans que ses amis semblent même s'en être aperçus : à croire qu'ils ne sont pas assez « germanophones » pour cela, et qu'ils n'ont peut-être *pas même lu* (et en tout cas *pas médité*) ces textes !... Cela n'empêche nullement d'*affecter de les avoir lus*, à la différence supposée du public francophone, ce qui semble pouvoir autoriser à *affecter de pouvoir en parler en connaisseurs* (sans risque d'être confondu)... C'est encore là une *supercherie* de plus, afférente à la « méthode Faye », et dans laquelle celle-ci se meut comme dans son élément natif.

Toutefois — *si « lettre volée » il devait y avoir* —, la seule « lettre volée » qui puisse éventuellement être « révélée », présente à même l'œuvre de Heidegger, à qui le lit effectivement — quoique « *dissimulée* », de par son « évidence » même, à ceux qui cherchent le secret de l'œuvre là où il ne gît précisément pas —, la seule véritable « lettre volée » (ou plutôt « dérobée », plus subtilement que ne peuvent l'être une porte ou un escalier), c'est précisément *le sens même de cette œuvre majeure de la pensée* : un sens — à l'œuvre à même tout le « travail de l'œuvre » — et qui, selon nous, devrait constituer *le plus puissant et le plus poignant avertissement contre les dangers redoutables d'un « nihilisme » à l'œuvre parmi nous, et qui n'a manifestement pas fini d'y sévir !* Un « sens » dont Emmanuel Faye et ses amis — faute de vouloir lire effectivement l'*intégralité* du texte de Heidegger — semblent n'avoir pu (à force de « suspicion ») ne fût-ce que *souçonner* ce qu'en pourrait être la *teneur* véritable. Car la « *Lettre volée* » dont il s'agirait alors (celle où serait recelé la sens de l'œuvre de Heidegger !) semble bien devoir demeurer « dérobée », « insue », « inapparente », obstinément « inaperçue » jusqu'en son « évidence » même —, « inaccessible » qu'elle demeure aux investigations, aussi *aveugles* que méticuleusement tâtilloannes, du « Préfet de police » parisien de la nouvelle d'Edgar Poe — auxquelles nous font invinciblement songer les obscures manœuvres et clandestines opérations qui font tout l'artifice de l'ouvrage d'Emmanuel Faye.

Cette obtuse et massive *cécité au sens même et à la teneur de l'œuvre entier de Heidegger* n'empêche pas Michèle Cohen-Halimi de créditer Emmanuel Faye de l'immense mérite supposé d'une « *double logique* » (la « simple logique », à elle seule, n'y suffit manifestement pas...) : d'une part, celle d'une lecture de textes de Heidegger qu'elle suppose (à tort) ressortir à « ses

<sup>24</sup> Cf. Jacques Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" » [d'Edgar Poe], in : *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris 1966, pp.11-61.

*discours restés secrets* » (mais lesquels ?) —, et d'autre part, celle qui est censée « produire la “ lettre volée “ » (?) d'« Œuvres complètes » d'emblée présentées sous un jour suspect. Le mérite apparent de cette « double logique » pourrait donc être (s'il fallait en croire notre auteure) d'adjoindre aux vertus d'une « enquête historique » prétendument rigoureuse sur des textes « secrets » qui eussent été « découverts », ce génial *supplément de sagacité* à l'œuvre dans une « lecture » qui se fit outrageusement passer pour « symptômale », censée « produire » enfin au grand jour « la “ lettre volée “ » (supposée jusqu'alors « dérobée » à tous de par son « évidence » même) : l'inavouable « secret » du texte de Heidegger — ladite « lettre volée », en l'occurrence, étant censée n'y être jamais autre que... « le nazisme de Heidegger » ! — Mais l'« enquête historique » d'Emmanuel Faye est menée au mépris des règles de la probité philologique, et elle ne ressortit jamais qu'à une tendancieuse « logique d'Inquisition ». Quant à la prétendue « lecture symptômale » et au « supplément de sagacité » qu'il y faudrait, seul capable de faire découvrir à M. Emmanuel Faye le « secret » de l'œuvre de Heidegger comme ce qui en est « la lettre volée »..., il n'y faut même pas songer ! Tout ce que M. Faye peut jamais « découvrir » au cœur de la pensée et de l'œuvre de Heidegger, c'est *ce qu'il s'évertue à y mettre — et à y « introduire » — de force* : « le nazisme » ! Toute la « logique » de l'entreprise de M. Faye, c'est « l'introduction du nazisme dans la pensée de Heidegger » ! Il n'est que « logique », en effet, qu'il n'y puisse jamais « trouver » autre chose que ce qu'il y a — obsessionnellement — « introduit ». « Dis-moi comment tu cherches » — disait subtilement Wittgenstein — « je te dirai *ce que* tu cherches ». La « méthode Faye », quant à elle, n'a nullement besoin qu'on le lui dise : elle « sait » toujours d'avance — *a priori* — ce qu'elle doit « trouver » ; et la manière dont elle le « cherche » fait qu'elle ne peut manquer de le « trouver » —, mais de manière assez scabreuse, puisqu'elle l'y « introduit » de force ! C'est là ce qui fait — d'une seule pièce, mais par une sorte de jeu à « double effet » — son succès (médiatique) et son châtement (immanent) : la « méthode Faye » ne saurait jamais trouver au cœur d'une œuvre que les turpitudes qu'elle s'est plu à lui inoculer...

Mais où diable y aurait-il donc là à l'œuvre une quelconque « double logique » ? Nous avouons ne voir jamais là qu'une seule « logique » à l'œuvre : celle de la calomnie, de la diffamation ou de la présentation tronquée et tendancieuse d'éléments traîtreusement arrachés à leur véritable contexte... Celle de la volonté — obstinée — de « ne pas lire Heidegger » — et d'empêcher qu'il ne soit « lu » par quiconque ! Mais où l'intérêt pourrait-il bien être de faire croire à l'efficace de la merveilleuse convergence de pareille « double logique » ? Quelle serait la vertu extraordinaire de cette prétendue « double logique », si ce n'est de faire passer pour une « logique » (épistémologiquement plus présentable...) ce qui ne fait, selon nous, que redoubler inutilement une seule et même viscérale, et même obscène « envie de nuire », une forme impérieuse (tout particulièrement virulente) de « ressentiment », indistinctement appliquée à l'« enquête historique » comme à la « lecture symptômale » ? Car elle fait, en effet — prétendument — merveille, cette prétendue « double logique » (presque trop belle pour être vraie !) : « Par cette double logique » — prétend s'émerveiller l'auteure — « l'enquête produit un écart saisissant entre le savoir que Heidegger était nazi et le savoir de *comment et combien* il l'était » (*sic !*).<sup>25</sup> — C'était donc cela, la mystérieuse « lettre volée » ! ? Fallait-il vraiment une « double logique » pour en arriver là : pour faire semblant de « vérifier » ce qui constitue manifestement la monumentale, l'obsessionnelle « *pétition de principe* » : le véritable « *cercle vicieux* » de tout le travail de M. Faye Jr. ? La montagne, alors, accouche... d'une souris ! — *Much Ado about nothing* ! — Tout ce qu'il y aurait à apprendre de l'œuvre de Heidegger se réduirait-il à

<sup>25</sup> L'on notera ici l'effet (recherché, appuyé, et... particulièrement réussi) de *vulgarité du style* : ce qu'il ne s'agissait au fond jamais que d'asséner brutalement, par-delà le maniérisme affecté des procédures « logiques », c'est ce que l'on « savait » déjà, c'est ce que chacun doit savoir qu'on le « savait » déjà, à savoir... « que Heidegger était nazi » — et rien d'autre ! Qu'on se le dise ! Et que l'on n'aille donc pas chercher midi à quatorze heures...

ce que prétend mettre au jour cette étrange exhibition : « un écart saisissant entre le savoir que Heidegger était nazi et le savoir de comment et combien il l'était » !? Nous n'y apprendrions en somme que ce que nous « savions » déjà (ou *croyions* « savoir »), ou ce que nous étions « censés savoir » d'entrée de jeu ! La seule « logique » ici à l'œuvre est manifestement celle du *surenchérissement* dans la thèse de l'accusation ! D'un « surenchérissement » qui n'aurait cependant de validité que *si* (et *seulement* si) l'ouvrage d'Emmanuel Faye *était* (mais l'est-il ?) parvenu à *démontrer* ce qu'il avance, mais qu'il ne saurait avancer autrement qu'au prix (très élevé) d'une *manipulation* des textes et d'une monumentale *méconnaissance* de l'œuvre même qu'il prétend connaître —, *méconnaissance* et *défiguration* qui le portent jusqu'à la calomnie et à la diffamation pure et simple. Et d'une méconnaissance et défiguration (qui plus est) qui fait que M. Faye, avec une assurance *quasi* somnambulique, ne cesse de *manquer* ce qui est proprement « la Lettre volée » de l'ensemble de l'œuvre, ou pour parler comme Henry James « la figure dans la tapisserie » : le véritable « secret » de l'œuvre de Heidegger ! Nous en sommes loin, décidément !

Si M<sup>me</sup> Cohen-Halimi recourt à tous les artifices d'une telle stratégie de *gesticulation conceptuelle*, afin de *chercher à (faire) croire* que la « méthode » d'Emmanuel Faye pourrait ainsi avoir d'étranges pouvoirs de « révélation », pour ainsi dire « symptomale » —, c'est qu'elle en attend manifestement — non sans une étrange sorte d'ingénuité — « monts et merveilles » : la disqualification définitive de la pensée et de l'œuvre de Heidegger sous les espèces mêmes de l'irréversible déconsidération de la *Gesamtausgabe*, de l'*Édition Intégrale* des écrits de Heidegger (qu'elle s'acharne, à l'exemple d'Emmanuel Faye, à appeler « les *Œuvres* dites *complètes* » (*sic* !) de Heidegger.<sup>26</sup> Cette disqualification si ardemment souhaitée — laquelle devrait même aller jusqu'à obtenir la *disparition pure et simple* de cette *Édition intégrale* de toutes « nos bibliothèques » ! — sera donc poursuivie par tous les moyens.<sup>27</sup> Mais elle devrait même aller

<sup>26</sup> L'*Édition intégrale* — *Gesamtausgabe* — des *Œuvres* et des *Cours* de Martin Heidegger, dont la parution a commencé avec la publication des *Grundprobleme der Phänomenologie*, en 1975, chez l'éditeur allemand Vittorio Klostermann, à Francfort-sur-le-Main, en est l'« Édition de dernière main » — *Ausgabe letzter Hand* —, dont, comme son nom l'indique, la conception et le plan de publication ont été définis par Heidegger lui-même dans les dernières années de sa vie. Il ne s'agit donc nullement d'une « Édition critique » (pour laquelle le recul historique n'existe pas encore, qui puisse permettre d'en entreprendre le travail et d'en établir l'« appareil critique » et le commentaire savant), mais bien d'une « Édition intégrale », destinée à procurer aux lecteurs éventuels la possibilité même d'une *lecture de l'ensemble de l'œuvre* dans toute la variété de ses aspects, sur la base d'un établissement extrêmement rigoureux du texte, grâce au travail considérable d'une multiplicité de professeurs et de chercheurs, tous de compétence universitaire reconnue. Cette décision éditoriale est ce qui a permis à ce jour, 30 ans après la mort de Heidegger, la parution de quelque 68 volumes sur les 102 (ou 108) prévus, dont de nombreux *Cours* inédits et la plupart des « *Traité*s *impubliés* ». Aucun des grands penseurs de la tradition n'a eu ainsi à cœur de donner à lire et à étudier au public philosophique dans des délais aussi brefs l'ensemble de son œuvre et de son enseignement. Les réserves d'usage chez MM. Faye et leurs amis, quant au sérieux et à la complétude de cette *Édition intégrale*, n'a donc le plus petit commencement de fondement, alors qu'ils n'ont manifestement pas même pris la peine de lire les volumes qui en ont paru — et notamment pas ceux qui contiennent les importants « *Traité*s *impubliés* » des années 1935-1945, où gît pourtant *le cœur même de l'œuvre* et son *centre de gravité*. Parler d'« *Œuvres* dites *complètes* » à propos de la *Gesamtausgabe* est donc d'un ridicule indépasseable, de la part d'une personne qui nous avouait encore il n'y a pas si longtemps (le 26 avril 2003, à la Galerie Léo Scheer, à Paris, après la violente diatribe « anti-Heidegger » qu'elle venait de tenir, en lieu et place de conférence, sous le titre « *Qui est le Nietzsche de Heidegger ?* ») *n'avoir jamais lu* les *Beiträge zur Philosophie* — pourtant parus depuis plus de quinze ans — sous le prétexte qu'ils n'étaient pas encore traduits en français !

<sup>27</sup> Retirées « des rayons « philosophie » de nos bibliothèques » (où elles « n'ont rien à faire » !), on peut tout de même imaginer que les « *Œuvres* dites *complètes* » de Heidegger devraient être transportées d'urgence dans l'un de ces « *Observatoires du nazisme de Heidegger* » (de préférence souterrains) que les amis d'Emmanuel Faye semblent appeler si ardemment de leurs vœux. Une fois qu'ils en auraient été dûment « nommés » les « conservateurs » (ou même les « observateurs en chef »), ils pourraient alors à loisir se livrer à la seule sorte de « lecture » dont ils soient manifestement capables : celle de « censeurs » à l'affût de « bordereaux compromettants » dans un « procès

jusqu'à atteindre — et si possible : irrémédiablement — « *la langue* » même de Heidegger — et peut-être même aussi « *la langue allemande* » elle-même ! — Comme quoi la « première raison » de Mme Cohen-Halimi, quoi qu'elle fasse pour affecter de mettre de l'ordre dans ses « idées », empiète déjà bel et bien sur sa « seconde raison » (linguistique ou langagière) de chanter les louanges de l'entreprise d'Emmanuel Faye (et cela pour la bonne raison que ses « deux raisons » n'en font qu'une, au gré d'une sorte de spécieuse et de fantasmagorique coalescence). —

À cette disqualification à tout prix, fantasmagoriquement rêvée, tout, littéralement, sera bon. Qu'on en juge. — Si les recherches d'Emmanuel Faye doivent permettre de « porter un nouveau regard sur les *Œuvres* dites *complètes* », c'est évidemment pour laisser perfidement entendre qu'*elles ne le seraient précisément pas*. Mais c'est surtout *pour en disqualifier entièrement le propos et la teneur mêmes*. Et sous prétexte de réactiver « la question posée par Habermas après-guerre » (étrange « nouveauté du regard » !), il s'agit purement et simplement de faire à l'*Édition Intégrale* un monumental « procès d'intention » : il ne s'y agirait que de perpétuer, sous une forme insidieuse et larvée à laquelle jusqu'ici tout le monde se serait laissé prendre, le prétendu « nazisme de Heidegger » (!) : « [...] comment lire sans la moindre note critique des textes dont le titre promet une teneur philosophique et qui ne sont rien moins que des déclarations nazies, tantôt remaniées, tantôt maintenues intactes, sans que s'insinue le soupçon d'une stratégie éditoriale hautement politique ? »<sup>28</sup> — *Sic !* —. La nature du « procès d'intention » est *apparemment* d'ordre purement et simplement « éditorial » : l'*Édition Intégrale* se verrait reprocher de n'être pas une « édition critique ». Ce qui est pourtant *son droit le plus strict*. Car un auteur a bel et bien *le droit* de concevoir lui-même les modalités littéraires de libre publication de l'œuvre de penser d'une vie entière de travail, d'enseignement et de méditation, menée au fil conducteur de ce qui fut son « chemin de pensée » ; — et pas nécessairement dans les formes communément exigibles des publications « universitaires » — lesquelles, que l'on sache, ne sont tout de même pas encore devenues « obligatoires » (ce qu'à Dieu ne plaise) ! D'autant que, par ailleurs, la *Gesamtausgabe* présente, à l'usage, les meilleures garanties philologiques d'établissement du texte conformément à l'état des manuscrits, soigneusement collationnés, avec indication précise des dates et circonstances de rédaction, des variantes, adjonctions et apostilles, etc. — Mais l'accusation — ou plutôt la condamnation (car nous nous mouvons ici dans un genre de « procès » où l'acte d'accusation implique déjà la sentence) est en réalité *beaucoup plus grave*. Il s'agit de *réduire*, purement et simplement, la « teneur philosophique » elle-même de l'œuvre de penser de Heidegger à ce qui est censé *n'être « rien moins que des déclarations nazies »* ! — Voilà donc à quoi, à l'insu de tous (!), se réduiraient les cent deux (ou cent huit) volumes prévus de l'*Édition Intégrale* mise en chantier par Heidegger, dont quelque soixante huit volumes sont déjà parus à ce jour... Tout cela ne serait « *rien moins que des déclarations nazies* » ! — Mais à qui espère-t-on faire admettre de pareilles sornettes !? Qu'est donc devenu le « public cultivé » pour que l'on puisse même seulement imaginer lui faire à ce point prendre des vessies pour des lanternes ? C'est sans doute là l'une des questions les plus sérieuses que pose la présente campagne médiatique soulevée contre Heidegger et les études heideggeriennes en France.<sup>29</sup>

d'Inquisition ». — Où le sens véritable de l'œuvre de penser continuerait, inévitablement, d'échapper à leurs policières « investigations » (plus encore, s'il se peut, que la « Lettre volée » aux investigations du Préfet de police d'Edgar Poe).

<sup>28</sup> Michèle Cohen-Halimi, in : *Le Magazine Littéraire*, n° 443, p.25.

<sup>29</sup> Il y a une sorte de prétention bien exorbitante (et même quelque peu délirante), chez MM. Faye, Droit et leurs alliés objectifs, à oser soutenir que la différence entre « un grand philosophe » et « un nazi militant » (!) aurait pu ainsi échapper, en la personne et en l'œuvre de Heidegger, à des esprits aussi divers que Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, Raymond Aron, Jean Wahl, Éric Weil, Jacques Lacan, Michel Foucault, Jacques Derrida... et quelques autres esprits qui (par-delà les critiques) ont tous su reconnaître en Heidegger, à des titres très divers, la stature (impossible à méconnaître) du grand penseur ? Aura-t-il fallu attendre l'intuition pénétrante et les « révélations » de MM. Jean-Pierre & Emmanuel Faye en cette affaire, pour dissiper d'un coup cette étrange sorte d'« hallucination collective » ?

Quant à l'aspect prétendument « langagier » de l'« enquête » d'Emmanuel Faye, il nous est complaisamment présenté comme ayant l'immense mérite de révéler tout simplement que — citons ici la phrase de cet alinéa que le *Magazine Littéraire* a choisi d'imprimer sous la forme d'un entrefilet en grands caractères : « Le philosophe a *lui-même* soumis sa conceptualité philosophique à l'idéologie du III<sup>e</sup> Reich ». — *Sic !* —. Cette allégation est purement et simplement indigne et inacceptable, parce que totalement *infondée*. Proférer pareille accusation —, c'est tout d'abord se réclamer d'une « philosophie linguistique » de bas étage, afin de dénier à la pensée de Heidegger tout le puissant « travail de l'œuvre » qui est obstinément le sien, mené *à même* le « langage de la métaphysique » et *à contre-courant de sa pente*, et donc aussi — encore faut-il le dire — *à contre-pente* de tout « langage » asservi à une quelconque « idéologie dominante » du déferlement de la « puissance » et de la « dictature du “On” », sous quelque forme que ce soit. Mais c'est aussi — *ipso facto* — avouer publiquement que « l'on » — le « On » — *n'a pas compris un traître mot* du « travail de penser » qui est celui de Heidegger (y compris le « travail du texte » qui y est partout à l'œuvre) et de ce qui en constitue tout le sens. C'est enfin ne pas tenir le moindre compte de ce qu'a signifié, pour Heidegger, la décision mûrement prise de « *rester en Allemagne* » et de continuer à y « *enseigner* », dans « *sa propre langue* » — *à contre-courant* de l'« idéologie » de l'une des dictatures totalitaires les plus atroces de tous les temps, *à contre-courant*, donc, de la « vision du monde » de toutes parts imposée par le régime dans l'élément d'une « langue surveillée » omniprésente.

À qui ose prétendre que « le philosophe » aurait ainsi « *lui-même* soumis sa conceptualité philosophique à l'idéologie du III<sup>e</sup> Reich » (*sic !*) —, il importe de recommander *la lecture sérieuse* de l'ensemble des *Cours* dispensés par Heidegger de 1933/34 à 1944/45, ainsi que de l'ensemble des « *Traité impubliés* » élaborés au cœur de cette « époque » la plus sombre de l'histoire de l'Europe. Prétendre que « le philosophe », contre toute évidence (contre le témoignage même de ceux qui en suivirent alors l'enseignement en y discernant un acte de « résistance spirituelle ») aurait « *lui-même* soumis sa conceptualité philosophique à l'idéologie du III<sup>e</sup> Reich » —, c'est d'abord ne pas vouloir reconnaître que le « travail de penser » dont se réclame dès alors Heidegger, même s'il recourt encore (en 1933/34) au nom de « la philosophie », n'est nullement de proposer une nouvelle « conceptualité philosophique », mais seulement de faire apparaître, à la lumière de ce qui sera une pensée de l'« histoire de l'Être » et une méditation de l'« *Ereignis* », « la chose dont il s'agit en toute philosophie ». C'est par conséquent refuser de voir (comme s'y obstinent MM. Faye et leurs amis) qu'« il n'y a pas », en toute rigueur, « de philosophie de Heidegger », mais un « pas esquissé en retrait de toute philosophie » — et qui seul puisse permettre d'y envisager « ce dont il s'agit en toute philosophie ». *À plus forte raison* ne s'est-il jamais agi pour Heidegger — et cela malgré la regrettable compromission qu'impliquait la conception qu'il avait pu, un temps, se faire du « Rectorat » —, *a fortiori*, donc, ne s'est-il jamais agi pour le penseur de « soumettre » son propre « travail de penser » à une « quelconque « idéologie » — et certainement pas à celle qu'il ne cesse de dénoncer comme étant activement à l'œuvre (et de manière destructrice) dans la « prétendue “philosophie du national-socialisme” » et dans la « vision du monde » que celle-ci prétendait imposer à tout et à tous ! Dès la démission du malheureux « Rectorat », Heidegger, en effet, dans ses « *Écrits impubliés* » et (d'une autre façon) *dans son enseignement public*, tout au long de ses *Cours* sur Hölderlin et sur Nietzsche, n'aura de cesse de travailler *à échapper*, *à se déprendre de l'emprise* sans précédent de « la métaphysique de la volonté de puissance » sur l'« homme moderne », à la merci d'un processus dans lequel se

---

Eu égard à la disproportion des œuvres et travaux en présence de part et d'autre, cette seule hypothèse, naturellement, fait sourire...

révèle cruellement à l'œuvre le déferlement du « nihilisme à son comble » sur l'« Europe ». Ce qui va (et allait) — encore faut-il le rappeler — *résolument à contre-pente* de l'« idéologie nazie ».

Il est *faux* d'affirmer, comme le fait pourtant M<sup>me</sup> Cohen-Halimi, que « le *Dasein* d'*Être et temps* a servi à désigner le peuple allemand » (!?) —, même s'il n'est nullement interdit à l'auteur d'*Être et temps* de penser que « le peuple allemand » — comme tout autre « peuple », du reste (y compris le « peuple » qui s'est constitué dans la figure de la « Révolution française », et que mentionne d'ailleurs expressément Heidegger !) — ressortit bel et bien aussi, à sa manière propre, au « *Dasein* », c'est-à-dire au mode d'être de l'être humain dans son intime implication avec « l'Être ». — Il est *faux* d'affirmer avec le même aplomb l'*énormité* selon laquelle « la différence ontologique a < sc. aurait > traduit le rapport d'obéissance du peuple à son *Führer* » (*sic !*) —, là où Heidegger a < sc. aurait > purement et simplement suggéré (dans le « *Séminaire* » de 1933/34) que le rapport du « peuple » à l'« État » dans lequel il se constitue comme « peuple » pourrait ne pas être sans analogie avec le rapport de l'« étant » à l'« Être » (dont il est l'« étant »), dans la stricte mesure où le « peuple » se donnerait dans « l'État » le « rapport à l'Être » qui le requiert. Il n'est donc nullement question ici du « *Führer* ». Qu'y aurait-il donc de proprement scandaleux à soutenir que « lorsque nous nous enquérons de l'État, nous nous enquérons de nous-mêmes » ? Ou bien encore que dans « l'État », il puisse s'agir (comme l'enseigne Platon et Aristote) « d'une modalité de l'Être » dans laquelle « l'être humain » comme tel « est » ? Ou bien encore qu'à la question de savoir « quel est l'étant » qui « ressortit à un tel État », la réponse : « “le peuple” » — « “*das Volk*” » — semble bien devoir politiquement s'imposer — comme elle s'est d'ailleurs imposée (Heidegger prend soin de la souligner) « lors de la Révolution française »<sup>30</sup> ? Rien non plus de particulièrement « hitlérien » à rappeler que « la détermination du peuple dépend de la manière dont il est en son État », ou que, dans cette relation du « peuple » à son « État », « le peuple, l'étant, entretient un rapport tout à fait déterminé à son être : à l'État ». — Et il est enfin *archi-faux* de prétendre que « la métaphysique elle-même » aurait « vu son sens suivre le cours de la guerre » (*sic !*) —, sauf à suivre en cela les rocambolesques élucubrations (et autres menues manipulations chronologiques) de Jean-Pierre & Emmanuel Faye. Nous aurons l'occasion d'en administrer la preuve ici même, à propos du prétendu « négationnisme ontologique » et de la prétendue « nécessité métaphysique de la sélection raciale », chère à M. Emmanuel Faye.<sup>31</sup> — Où il appert que les accusations ici proférées ne sont guère plus que de très pâles (et serviles) *redites* des assertions les moins fondées dont regorge l'inépuisable *factum* de M. Faye (Jr.) — dont nous nous doutons bien que l'exigence minimale d'une élémentaire vérification à même les textes n'était, décidément, pas de saison. D'où les généralités relevant d'une critique « langagière » menée de haut, à l'emporte-pièces et de mauvais aloi : où quelques « mots-fétiches » sont brandis comme autant de « preuves accablantes » de l'extension d'une sorte d'*infection* particulièrement contagieuse. Soyons sérieux ! Il y a beau temps que devrait s'être imposée la découverte (décisive,

<sup>30</sup> Nous avons simplement repris ici (en les retraduisant de l'allemand) quelques-unes des expressions mentionnées par E. Faye (cf. *Heidegger : l'introduction...*, pp.190-191) et empruntées au fameux *Séminaire* de 1933/34 intitulé *Über Wesen und Begriff von Natur, Geschichte und Staat* — dont M. Faye fait manifestement si grand cas.

<sup>31</sup> Cf. *infra* nos analyses critiques, dans notre examen du volet central du « Triptyque » (aux dépens de M. Ph. Lacoue-Labarthe), ainsi que dans l'« *Intermède* » édifiant dont nous l'avons fait suivre (aux dépens directs de M. Faye Jr.). Voir aussi nos deux études mises en lignes sur « *Paroles des Jours* » : « *La censure à son comble !* » (où se trouvent critiquées les vues de J.-P. Faye dans *Le piège*), et notre « *Heidegger — contre vents et marées* ». De même que notre « *Supplément à “Hurler avec les loups !”* » — sur le même site. — La totale *méconnaissance* de ce que peut signifier « la métaphysique » dans la pensée de Heidegger, dès *Être et temps* et au-delà, dès le début des années 1929/1930, et notamment dans les « *Traité impubliés* » (dès 1935/36 et jusqu'en 1944/45) — constitue la *lacune centrale la plus obvie*, sise au beau milieu de la fausse « science » que MM. Faye et leur alliés affectent de posséder de la pensée de Heidegger. C'est — malheureusement pour eux — sur cette impardonnable *lacune* (sans laquelle il n'est pas d'accès à « ce dont il s'agit » dans Heidegger) qu'il font reposer toutes leurs ignominieuses accusations...Ce qui n'augure pas bien de la solidité de ces dernières.

celle-là) dont Platon nous fait part dans quelques-uns de ses plus hauts dialogues — le *Sophiste* et le *Cratyle*, entre tous — : celle qui nous initie à la différence qu'il y a entre la « signification des noms » et le « sens de vérité des énoncés », des « paroles » effectivement « proférées » — et de celles-ci, encore, jusqu'à « la vérité des choses ». Encore faut-il, pour prétendre juger du sens d'une pensée — et *avant* de prétendre éventuellement la condamner —, s'assurer *du sens même du propos proféré*. Il vaut mieux pour cela entreprendre d'en lire réellement les « phrases » *tout entières*, et la manière dont celles-ci s'enchaînent *en un « propos » véritable*, afin de discerner véritablement « de quoi il s'y agit ». Faute de quoi — comme le dit Hegel — « l'on risque de saisir les nuées de l'erreur au lieu du ciel de la vérité ». — L'on risque aussi, tout simplement, de « condamner » une pensée dont on n'a tout simplement *rien compris*. — C'est une mauvaise habitude prise en France depuis quelques décennies de ne plus pratiquer la « lecture » des œuvres les plus exigeantes de la pensée, si ce n'est en se contentant d'y picorer, çà et là, quelques « mots » dont le « traitement » que l'on a décidé — *a priori* — de leur infliger s'accommodera mieux, assurément, que des textes entiers auxquels ils ont été arrachés, prélevés comme autant de carottages ou d'échantillons suspects, en vue de complaisantes « biopsies ». Cette manière de « lire » en dit long sur une maladie mortelle — qui n'est pas celle de celui qu'on croyait. Cette caricature de « lecture symptomale » en dit décidément plus long sur les « symptômes » de l'exégète prétendu que sur les « maladies » supposées du patient : n'est pas « médecin de la civilisation » qui veut ! Et l'on ferait bien de s'en apercevoir avant qu'il ne soit vraiment trop tard. Peut-être serait-il grand temps *de réapprendre à lire !* — Heidegger, quant à lui, se faisait une toute autre et plus haute idée de la « lecture » véritable et de « ce qui s'appelle lire » :

« Ce qui est porteur et qui est le fil conducteur, dans le mouvement de lire, c'est recueillir et rassembler. Sur quoi ? Sur ce qui est dit dans l'écrit. Ce qu'est proprement lire, c'est le recueillement sur cela qui, à notre insu, a dès longtemps saisi notre âtre pour le conduire à répondre et à correspondre à ce qui s'en adresse, et cela : que nous y répondions ou nous y refusions. » —

Et Heidegger de préciser :

« Sans ce qui s'appelle proprement lire, nous ne sommes pas non plus capables de voir ce qui nous regarde et de prendre en vue ce qui paraît et apparaît ». <sup>32</sup>

« Lire », c'est être capable de suivre tout un « cheminement de pensée », afin d'être capable d'en « cueillir » et d'en « récolter » le sens. — Avis aux « suffisants lecteurs » !

Revenons-en, quoi qu'il en coûte, aux « deux raisons » de M<sup>me</sup> Cohen-Halimi. Les « deux raisons » (car « deux raisons », sans doute, surtout quand elles ne sont pas de bonnes raisons..., « valent mieux qu'une » ?) —, les « deux raisons » ici complaisamment prêtées à l'argumentaire fallacieux d'Emmanuel Faye —, ces « deux raisons », donc, que Michèle Cohen-Halimi fait manifester *siennes* avec un empressement que l'on pourrait croire de néophyte ou de nouvelle convertie — ont une fâcheuse tendance : à *ne faire qu'une*, en une *pléonastique redondance* (laquelle n'est pas sans évoquer les creuses résonances de quelque « argument du chaudron ») ; et une fâcheuse tendance, qui plus est... à *n'être point des « raisons »*, mais plutôt des arrêts arbitraires et des « mouvements d'humeurs » assez troubles. Ce à quoi semblent bien devoir se réduire ces prétendues « raisons » de donner « raison » à Emmanuel Faye et à sa « creusée des langages » —, c'est, en fait de « raisons », à une *haine aveugle, profonde et viscérale*, à une haine

<sup>32</sup> Martin Heidegger, « Was heißt lesen ? », in : *Aus der Erfahrung des Denkens*, Gesamtausgabe, Bd.13, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1983, p.111. — Cf. aussi, sur le même thème : « Logos (Heraklit, Fragment 50) », in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1954, 1978<sup>4</sup>, pp.201 sqq.

*a priori*, aussi arbitraire qu'« immotivée », à l'égard de la pensée de Heidegger. Haine *aveugle*, en effet, et *viscérale*, puisque, s'il lui avait été donné de seulement chercher à se fonder dans une véritable connaissance de la pensée effectivement à l'œuvre dans les textes et dans l'enseignement de Heidegger, la *défiguration radicale* infligée à l'œuvre et à la pensée en question au gré de l'« enquête » d'Emmanuel Faye aurait dû provoquer le violent rejet de celle-ci comme *contraire* (jusqu'à l'absurde) à *la lettre et à l'esprit* des textes de Heidegger — mais aussi — d'abord et surtout — comme *contraire* aux bonnes mœurs et à l'esprit d'une « critique philosophique » digne de ce nom — et même, en dernière instance, comme *contraire à la vérité* ! Une haine fondée « en raison » (?) devrait encore faire fond *sur la véritable pensée*, connue « de première main », du penseur « honni » ; et non pas sur ce que l'on sait n'en être jamais que la *caricature* fallacieuse et l'obsessionnelle *défiguration*. S'il faut *critiquer* Heidegger — et se montrer sévère (assurément) à l'égard du fâcheux engagement du « Rectorat » de 1933-1934 —, s'il fallait même aller jusqu'à prétendre (non sans un grain de fanatisme paranoïaque) qu'il fallût ruiner les « fondements » mêmes de sa pensée (!) —, encore faudrait-il justement (*avant* même que d'entreprendre de s'y essayer à ses risques et périls) *ne pas* méconnaître *la teneur et le propos réels* de l'œuvre et de la pensée en question. À qui s'y entend quelque peu, Emmanuel Faye, dans tout son « livre », administre bien plutôt la preuve *qu'il n'y entend proprement rien* ! Et à qui entreprend de « connaître » quelque peu (au sens sagement inchoatif de ce verbe français) l'ensemble de l'œuvre, l'atroce *défiguration* que prétend en donner Emmanuel Faye (et parfois jusqu'au ridicule...) ne saurait manquer de sauter aux yeux et de provoquer un véritable haut-le-cœur philosophique. Pour se laisser aller à suivre les laborieuses inepties et les procédures tortueuses du « mauvais procès » intenté par Emmanuel Faye, il faut, non pas seulement *ne pas connaître* la pensée de Heidegger, mais *ne pas vouloir la connaître*. À qui, *a priori*, « n'en veut justement rien savoir » (il s'agit bien là, pour le coup, de « déni », et peut-être même de « double déni » !), comment l'entreprise d'Emmanuel Faye ne viendrait-elle pas comme à point nommé ? Comment n'apparaîtrait-elle pas comme une véritable bénédiction ! Comment résister, dès lors, à la tentation de « *tenir pour vrai* », une bonne fois pour toutes, ce qu'en dit celui qui (« au nom du père »...), et avec l'inconditionnel appui des tout-puissants « médias »... s'en institue l'*omniscient* « *sujet-supposé-savoir* » ? Ne résisteront à cette « tentation » que ceux pour qui, décidément, l'*exigence inconditionnelle de vérité* signifie encore quelque chose. Même s'ils ne sont pas « légion », aucune « pétition » ne nous fera jamais croire que les « irréductibles » en question devraient se réduire à une poignée de « heideggeriens radicaux » ! Les lecteurs de bonne foi, les « suffisants lecteurs » (que Montaigne appelait de ses vœux) sont sans doute encore plus nombreux qu'on ne croit. Et nous ne voyons pas pourquoi, devant les *menaces de censure* et les « procès d'Inquisition » qui s'annoncent ici ou là, ils devraient soudain faire défaut à Heidegger. Tous les autres, à n'en pas douter, recourant à l'« ameusement », se mettront en cœur à... « *hurler avec les loups* » !

À quoi bon affecter tout le « maniérisme » afférent à la mise en œuvre experte de tout un *faux appareil* conceptuel, *d'apparence* extrêmement « sophistiquée » (processus de révélation d'un « déni », d'un « double déni », au moyen d'une « double logique » ou encore d'une obscure « creusée des langages », etc...) —, s'il ne s'agit au fond que de laisser tout bonnement libre cours à une *haineuse dénonciation* (fort peu soucieuse, au demeurant, de s'assurer qu'elle n'est pas monstrueusement *calomnieuse*) : à une *surenchère de « ressentiment »* à l'égard d'une pensée « honnie », que l'on n'a nullement pris soin de lire (et encore moins de comprendre) dans sa lettre et dans son esprit : dans la signification décisive qu'elle pourrait bien avoir pour notre temps ? À quoi bon tous ces *simulacres méthodologiques*, si ce n'est pour masquer sous les apparences d'une subtile « scientificité » : l'*ignorance* — militante — de « *ce dont il s'agit* » dans l'œuvre et la pensée de Heidegger — ignorance affublée, qui plus est, de toutes sortes d'afféteries stratégiques et de représentations plus ou moins fantasmatiques ?

2.  
 < Philippe Lacoue-Labarthe >  
 ou  
 De « *La fiction du politique* » à son inconséquente « palinodie »

C'est, pour ainsi dire, à la lecture et au déchiffrement de ce qui constitue le « panneau central » de cette bien étrange forme de « *Triptyque* » *dérisoire* (et en quelque sorte *triple*ment *unilatéral* !) édifié à la haine de Heidegger —, qu'il nous faut maintenant nous attaquer, après avoir étudié ce qui pourrait en apparaître désormais comme le volet le plus « sinistre » : le « volet gauche ». Ce « *panneau central* » porte la signature d'un « maître » en la matière, et qui n'en est pas à son coup d'essai : cette signature, c'est celle de Philippe Lacoue-Labarthe. La « *figure centrale* » n'en est autre qu'une bien curieuse forme de « *palinodie* » — aussitôt « déniée » qu'à peine « avouée », pour le coup. Cette « *figure* » même — au sens, cette fois, « *rhétorique* » et « *chorégraphique* » du terme — est assurément — pour l'observateur averti — ce qui confère à l'ensemble du « *Triptyque* » (si affligeant qu'en puisse être le spectacle panoramique !) *sa massive signification de « symptôme »*. C'est aussi ce qui a suscité notre intérêt pour une œuvre *mineure*, mais non sans intérêt du point de vue d'une « recherche critique », affectant la forme nouvelle d'une série d'« essais d'iconologie », portant sur *l'origine de la haine de la pensée* dans quelques-unes de ses modalités. Une modeste contribution à l'art indispensable (et dont Aristote a posé les fondements) des « *Réfutations sophistiques* » — art dont notre temps nous devrait être l'occasion de renouveler l'inspiration — serait enfin rendue possible.

Philippe Lacoue-Labarthe se fait naturellement un devoir de commencer par approuver — de la manière la plus servile — le « dossier que présente Emmanuel Faye ». Ce « dossier », en effet, nous dit-il, « *n'est pas seulement impressionnant, du moins pour un lecteur français : il est également accablant* ». C'est en effet là (on l'aura compris), dans ce caractère « *accablant* », que réside son principal « mérite », aux yeux de M. Lacoue-Labarthe. Il lui faut donc aussi en approuver — ne fût-ce que « sur ce point » — « la démarche » :

« Sur ce point, on ne peut que souscrire à la démarche, sans conteste honnête et probe : contrairement à la légende ou au mythes accrédités par l'intéressé lui-même et divulgués par les “passeurs” autoproclamés de Heidegger en France au lendemain de la guerre — eux-mêmes au demeurant négationnistes et fascisants — l'engagement nazi ne s'est jamais limité aux dix mois de son rectorat (1933-1934) mais a surdéterminé, jusqu'en 1944 ou même 1945, tout son enseignement et les écrits dont il avait prévu, sans trop d'états d'âme, la publication posthume. »<sup>33</sup>  
 — *Sic !* —.

Le *ton* du propos (y compris celui de l'*attaque diffamatoire* — injustifiable, mais éventuellement « justiciable » : « *justifiable* »... des tribunaux !) est donné — et ce *ton* parle, de lui-même ! Mais le *propos* lui-même ne vaut guère mieux. L'assertion en elle-même absolument tendancieuse selon laquelle « l'engagement nazi » (cette seule expression étant déjà un raccourci pour le moins abusif) du « rectorat » de 1933-1934 aurait « surdéterminé » (?) — « jusqu'en 1944 ou même 1945 » (?) — « tout son enseignement » —, cette assertion maligne ne résiste pas à la lecture sérieuse et intégrale des textes de Heidegger écrits tout au long de cette longue période, notamment à celle de ses *Cours* sur Nietzsche, et de l'« explication de fond » qu'ils constituent

<sup>33</sup> Philippe Lacoue-Labarthe, in : *Le Magazine Littéraire*, n° 443, p.25.

avec le « national-socialisme ». Quant à l'« idée » même que ce prétendu « engagement nazi », d'entrée de jeu prêté à Heidegger comme bien connu et avéré, aurait « surdéterminé » (?), non seulement « *tout son enseignement* », mais même l'ensemble des « *écrits* » de Heidegger, de ces « *écrits* », nous précise-t-on, « dont il avait prévu, sans trop d'états d'âme, la publication posthume » —, cette seule « *idée* » suppose tout simplement un monstrueux « *déni de lecture* » opposé à l'ensemble des textes des *Écrits scellés* et « *imprimés* » des années 1935 à 1945, notamment celle des *Beiträge zur Philosophie* et des « *Traité imprimés* » qui leur sont consécutifs.<sup>34</sup> Quant à la venimeuse évocation d'un Heidegger méditant (et même préméditant) d'intégrer à l'*Édition Intégrale* de ses œuvres, les « *écrits* » — majeurs, et véritablement décisifs — de cette époque, réduits ici (contre toute l'évidence des textes) à des « *écrits* » d'inspiration « *nazie* », mais « dont il < *sc.* Heidegger > avait prévu, sans trop d'états d'âme, la publication posthume » (!) —, l'on hésite ici entre le rire ou l'indignation : Comme si Heidegger — l'auteur de l'une des œuvres de pensée les plus puissamment décisives de toute l'histoire de la pensée, notamment dans les textes écrits au cœur des années les plus sombres de l'histoire de l'Europe en proie au déferlement du « *nihilisme à son comble* » —, comme si Heidegger, donc, fort de toute cette œuvre majeure où ne s'élaborent rien de moins que la méditation de « *l'histoire de l'Être* », des « *dangers* » intrinsèques au « *nihilisme européen* » et au règne sans partage de « *la métaphysique de la volonté de puissance* », et les premiers linéaments de la « *pensée de l'Ereignis* » —, comme si ce penseur-là avait dû éprouver quelques « *états d'âme* » à seulement envisager la « *publication posthume* » de ces œuvres majeures, à tous égards décisives ! On croit rêver ! — À ces vécilleuses « *objections de conscience* » — où se laisse discerner sans peine le « *ressentiment* » caractérisé d'un exégète *mineur* à l'égard d'une œuvre *majeure* (et incommensurable à son aune), l'un de ces exégètes rancuniers, que l'impuissante envie de censurer travaille —, comment ne pas voir que, décidément, *la mesure même de la grandeur de la pensée de Heidegger et de ses enjeux décisifs* n'a — manifestement — pas été prise ? Et si la « *publication posthume* » des *Cours* publiquement professés ainsi que des volumes entiers de textes écrits ainsi *au cœur même de la « catastrophe » du « nihilisme » à son comble et de « l'époque de la complète absence de sens »* —, et si cette « *publication posthume* » avait justement pour sens de *témoigner* (à qui consentirait à la prendre sérieusement en considération) de la seule pensée qui soit peut-être encore en mesure de *faire face* au déferlement du « *nihilisme* » afférent au règne sans partage de « *la métaphysique de la volonté de puissance* » ? Mais cette « *hypothèse* » même (celle qui tient aujourd'hui en haleine les véritables *lecteurs* de Heidegger !) ne semble pas avoir un seul instant effleuré l'esprit de M. Emmanuel Faye — et pas davantage l'esprit de ceux qui, comme M. Lacoue-Labarthe, s'empressent de lui emboîter le pas de peur de se laisser déborder (quitte, s'il le faut, à « *en remettre* ») !

L'approbation de la « *démarche* » du mémorable « *opus* » de M. Faye — « *démarche* » à laquelle, paraît-il, « *on ne peut que souscrire* » (*sic !*), et qui est présentée comme « *sans conteste honnête et probe* » (*sic !*) — n'est cependant pas ici tout à fait sans réserves : si le « *dossier* » est jugé « *impressionnant* », le compliment est assorti de la réserve : « *du moins pour un lecteur français* ». Mais cela est censé laisser entendre auxdits « *lecteurs français* » que les prétendues « *découvertes* » d'Emmanuel Faye auraient été déjà connues depuis belle lurette de ceux (les

<sup>34</sup> Cf. Martin Heidegger, *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, Gesamtausgabe, Bd.65, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1989 ; *Besinnung*, Gesamtausgabe, Bd.66, Vittorio Klostermann, Frankfurt am main 1997 ; *Metaphysik und Nihilismus*, Gesamtausgabe, Bd.67, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1999 ; *Die Geschichte des Seyns*, Gesamtausgabe, Bd.69, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main,1998 ; *Über den Anfang*, Gesamtausgabe, Bd.70, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 2005 ; etc. — À quoi se sont ajoutés les textes relatifs à l'œuvre d'Ernst Jünger : *Zu Ernst Jünger*, Gesamtausgabe, Bd.90, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 2004, les *Feldweg-Gespräche*, de 1944/45, Gesamtausgabe, Bd.77, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1995, et les *Bremer und Freiburger Vorträge*, Gesamtausgabe, Bd.79, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1994.

« initiés ») qui (comme Ph. Lacoue-Labarthe...) avaient accès aux textes allemands de Heidegger (dans le dédale desquels ils sont censés se mouvoir avec aisance)... La timide « réserve », à l'égard des prétendues « révélations » de M. Faye, vaut donc comme un argument *aggravant*, destiné à compromettre encore davantage la pensée de Heidegger dans l'esprit des « lecteurs français »... Comme s'il n'y avait pas de « lecteurs français » qui fussent très capables, à la lecture des textes originaux de la *Gesamtausgabe*, de contredire M. Lacoue-Labarthe dans ses assertions et de ne pas y « lire » le moins du monde ce que MM. Faye et leurs amis *feignent d'y lire à livre ouvert* ! Quant au « point » — assurément massif — qui doit emporter l'adhésion, et sur lequel, selon M. Lacoue-Labarthe, « *on ne peut que souscrire à la démarche* » — « *sans conteste honnête et probe* » ! — d'Emmanuel Faye (il y souscrit donc manifestement...), c'est le caractère prétendument « *accablant* » du « dossier que présente Emmanuel Faye ». En quoi il n'est visiblement pas question de se montrer trop regardant : le « dossier » étant supposé « *accablant* » pour Heidegger, cela doit suffire, sans plus ample examen, à en approuver la « démarche » — laquelle ne saurait dès lors être autre qu'« *honnête et probe* » ! La nuance concessive de la mention « *sur ce point* », qui précède l'approbation (« *on ne peut que souscrire à la démarche...* »), est donc à *peine* une « réserve ». Elle en a seulement l'*apparence*. Elle autorise seulement une sorte de *surenchère* : celle-là même qui permet à Philippe Lacoue-Labarthe d'*asséner* sa propre « thèse », c'est-à-dire au fond tout simplement sa « conviction profonde », telle que déjà assénée dans de précédentes publications — jusques et y compris dans l'accusation qui semble devoir constituer la signature et le « fin mot » des « recherches » de Ph. Lacoue-Labarthe sur Heidegger : l'accusation d'« *archi-fascisme* »... Selon M. Lacoue-Labarthe, en effet, qu'on se le dise :

« Heidegger n'a pas simplement "adhéré" au nazisme ; il était nazi, par conviction profonde, il a souscrit sans réserve, mais à sa "manière" à la politique de Hitler, à ce qu'on pourrait appeler, en gréco-germanique, la langue de l'extrême droite radicale allemande depuis au moins 1870, la *praxis* de la *Führung*. Sans doute, de ce nazisme, a-t-il voulu délivrer la vérité, et en exercer la *Führung* spirituelle. Il m'est arrivé, à ce propos, de parler de son "archi-fascisme", et je ne vois aucune raison, après la lecture de Faye, de renier cette formule. Du reste, cet archi-fascisme, il le traînait depuis les années 1920 et les cours qui préparaient la rédaction de *Sein und Zeit* ; il le partageait avec bon nombre d'intellectuels de l'époque venus d'un certain Nietzsche, du cercle George ou de... Paul de Lagarde : Jünger, Kantorowicz, entre autres, et pour ne rappeler que des auteurs connus en France. Et dès le livre de 1927, en tout cas, il était patent pour quiconque savait un peu lire, en particulier dans les chapitres sur la mort, sur la résolution et sur l'historialité. »<sup>35</sup> — *Sic* ! —.

Laissons à M. Lacoue-Labarthe la responsabilité de son jugement et de son diagnostic, ou plutôt de ses convictions et de ses certitudes, et à ses publications (ci-dessus mentionnées) le soin de se défendre par leurs propres moyens. Il ne s'agit ici pour lui, manifestement, que de *surenchérir* sur la « nouveauté » *apparente* des « révélations » de M. Faye : tout ce que prétend exhiber M. Faye, *après* d'autres, M. Lacoue-Labarthe le « savait » déjà et l'avait fortement diagnostiqué, à sa « manière », en se risquant, *avant* les autres, à parler de l'« archi-fascisme » de Heidegger ! Voilà le seul point qui tienne ici à cœur : il n'avait pas attendu M. Faye Jr. Pour accuser Heidegger d'« archi-fascisme » ! L'antériorité de cette appellation (et donc aussi de cette accusation) ne lui sera pas disputée : seule reste posée la question *de savoir si* l'accusation est bien fondée — ou si elle est aussi *injuste et infondée* que nous le pensons ! Et c'est *de cela* que devront éventuellement répondre les publications en question, de même que celles de Jean-Pierre et d'Emmanuel Faye et de leurs amis. L'appellation, quant à elle, demeure du reste assez floue —

<sup>35</sup> Ph. Lacoue-Labarthe, in : *Le Magazine Littéraire*, n° 443, pp.25/26. — Cf. Ph. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, Publications près l'Université de Strasbourg, Strasbourg 1987, puis chez Christian Bourgois, Paris 1988 ; et : *Heidegger, la politique du poème*, Galilée, Paris 2003.

plus vague que ce qu'elle affecte d'asséner en première impression : M. Lacoue-Labarthe joue au fond ici sur deux tableaux. Car si, d'un côté, l'accusation d'« archi-fascisme » semble être extrêmement violente, il s'avère que ce que M. Lacoue-Labarthe entend par là ressortit à une acception extrêmement diluée : « ... à ce qu'on pourrait appeler, en gréco-germanique, la langue de l'extrême droite radicale allemande depuis au moins 1870, la *praxis* de la *Führung* ». Que cette attitude intellectuelle puisse être présentée comme ayant été « partagée » par Heidegger, et depuis aussi longtemps, « avec bon nombre d'intellectuels », mais comme ne faisant pourtant qu'une avec « la politique de Hitler », semble assez confus... De même, la mention faite, de manière assez affectée, d'un prétendu idiome « gréco-germanique » dont on voit mal ici l'application (?) à propos de « la langue de l'extrême droite allemande », mais qui permettrait de parler d'une « *praxis* de la *Führung* »... paraît ici assez abstruse... Mais passons. L'on voit en tout cas assez mal en quoi la pensée d'*Être et temps* devrait avoir été suspecte, dès 1927, de cet « archi-fascisme », prétendument « patent pour quiconque savait un peu lire » (*sic !*), et en particulier « dans les chapitres sur la mort, sur la résolution et sur l'historialité »... À moins, naturellement, que l'art de « *savoir un peu lire* », auquel fait assez drôlement allusion M. Lacoue-Labarthe, ne ressemble comme deux gouttes d'eau au genre de « lectures » que prétend pratiquer Emmanuel Faye tout au long de son interminable « *factum* » (dont nous ne tarderons pas à voir par nous-mêmes, dans un instant, ce qu'en vaut l'aune). — Mais passons, là encore. — L'essentiel, s'agissant de ce savant diagnostic d'« archi-fascisme » appliqué à Heidegger, c'est que M. Lacoue-Labarthe « ne voit aucune raison, après la lecture de Faye, de renier cette formule ». — Aucun « reniement », donc, aucune « palinodie » à attendre (voire : à espérer) de la part de M. Philippe Lacoue-Labarthe. — Et pourtant...

« *N'en demeurent pas moins* » — poursuit l'auteur — « *deux redoutables questions* ». — Les réserves, voire les objections à la « méthode » de M. Faye, pourraient-elles être plus sérieuses que ne le laissait présager l'approbation préalable d'une « démarche sans conteste < si > honnête et < si > probe » que... l'on ne pouvait qu'y souscrire ? — Que l'on se rassure : la gravité des « deux (redoutables) questions » ne changera strictement rien à l'approbation généreuse apportée par M. Lacoue-Labarthe à l'ouvrage de M. Faye ! Et pourtant, les « deux (redoutables) questions », si elles étaient seulement posées avec le sérieux qu'elles méritent, *pourraient* être réellement « redoutables » : leur côté « redoutable » pourrait alors cesser d'être soigneusement mis entre parenthèses. Car elles *devraient suffire à ruiner* tout le laborieux et fallacieux édifice d'Emmanuel Faye. Et plus encore : elles devraient suffire à *invalider* toute l'interprétation — indéfendable — que Philippe Lacoue-Labarthe avait lui-même donnée des *Conférences de Brême*, dans *La fiction du politique !* Reculant devant des conséquences aussi désastreuses, il faudra donc, on l'imagine bien, que les « deux (redoutables) questions » demeurent strictement *votives*, tout se passant, en quelque sorte, *comme s'il ne s'était rien passé !* Étrange « figure », en effet, de rhétorique, mais aussi de danse ! —, que ce double mouvement : d'*approbation* et de *surenchérissement*, d'abord, puis de *rétractation* et (presque) de *palinodie* — destinée toutefois à demeurer *votive*, toutes choses demeurant comme auparavant ! Qu'on en juge seulement à ce que pourrait être la gravité extrême des « deux (redoutables) questions » dont fait état M. Lacoue-Labarthe. Reprenons — le morceau vaut d'être cité dans son intégralité :

« N'en demeurent pas moins, toutefois, deux (redoutables) questions. Celles de savoir : 1) Si les textes à tous égards révoltants produits par Emmanuel Faye, mais très souvent détachés, même dans le rappel de séquences relativement longues, de leur contexte philosophique, invalident en totalité la pensée de Heidegger ou permettent de la déclarer nulle et non avenue, indigne de la philosophie comme telle — ce qui du reste autorise [*sic !*] l'appel, inlassablement répété, à une expurgation des bibliothèques philosophiques du monde entier (et pourquoi pas un *autodafé*, tant qu'on y est ?) ; 2) Si les textes ainsi convoqués, pour peu qu'on les *analyse* avec un minimum de

rigueur et d'attention, ne disent pas, dans l'une ou l'autre occurrence, parfois décisive, exactement le contraire de ce que la simple condamnation leur fait dire. *[Sic !]* C'est le cas notamment, je finis par le croire après m'être indigné comme (presque) tout le monde, des énigmatiques et sombres évocations des camps d'extermination, en 1949, dans les *Conférences de Brême* (cf. p.490 sq.) : eh bien peut-être oui, "on" ne mourait pas dans les chambres à gaz parce que ce dispositif ou cette installation, ce mode du *Ge-stell*, interdisait toute épreuve ou toute expérience de la mort même comme possibilité la plus propre du *Dasein*. C'était là du reste la fin ouvertement poursuivie : l'élimination pure et simple d'une non-humanité, de la "vermine". En sorte que si quelque chose doit être incriminé dans ces propos, ce n'est pas un prétendu "négationnisme" à la Beaufret-Faurisson (Heidegger n'a jamais dit qu'il n'y avait pas eu de chambres à gaz), mais c'est la pensée de la mort, telle qu'elle est inscrite dès *Sein und Zeit*. Et cela, c'est une tout autre difficulté. »<sup>36</sup>

Quels *aveux* — et quels *désaveux* ! Quels soudains éclairs de (tardive) lucidité ! Et — mais à mots couverts et à *phrases contournées* (admirons l'usage des propositions « interro-négatives indirectes », savamment laissées en suspens de toutes franches réponses...) —, quelle *critique dévastatrice* des prétendues « lectures » d'Emmanuel Faye ! Et quelle « (presque) palinodie » à l'égard de l'« indignation » — « vertueuse », cela s'entend — dont avait cru devoir faire preuve M. Lacoue-Labarthe dans les pages centrales de *La fiction du politique*, consacrées aux textes si controversés des *Conférences de Brême* ! — « (Presque) palinodie » — disons-nous —, « *inconséquente palinodie* » —, puisqu'elle n'aura... aucune espèce de conséquences ! Car l'auteur ne reniera point l'« indignation » de *La fiction du politique*, ni non plus ne reviendra le moins du monde sur son approbation de la « démarche », si incontestablement « honnête et probe » de M. Faye — à laquelle, comme de bien entendu, « on ne peut que souscrire » ! — Quelle étrange « figure de rhétorique », et quelle bizarre « figure de danse », assurément ! Si figure de danse il doit y avoir, dans les détours de cette palinodie gourmée et qui ne veut pas s'avouer — avouons que nous sommes assez loin de la grâce précise du tango argentin !

Efforçons-nous pourtant d'en éclaircir quelque peu la « lisibilité ». — Que cherche à nous dire M. Lacoue-Labarthe, dans cette seconde moitié de son étrange propos ? Qu'il se demande au fond : 1°/ si les textes « produits » ou « convoqués » par M. Faye suffisent réellement à « invalider la totalité de la pensée de Heidegger ou à la déclarer nulle et non avenue ». Et il se demande alors — *cum grano salis* — si la perspective d'« un *autodafé* » est véritablement justifiée ! À la bonne heure ! Ce qu'il cherche ensuite à nous dire (de manière singulièrement embarrassée), c'est qu'il se demande, par ailleurs, 2°/ « si les textes ainsi convoqués, *pour peu qu'on les analyse avec un minimum de rigueur et d'attention*, ne disent pas, dans l'une ou l'autre occurrence, parfois décisive, *exactement le contraire de ce que la simple condamnation leur fait dire* » (nous soulignons). Ce qui revient à admettre sur le mode de la « présupposition » : 1°/ que les prétendues « analyses » de M. Faye n'ont nullement fait preuve, quoi qu'on en dise, ne fût-ce que d'« un minimum de rigueur et d'attention » ; et : 2°/ que les textes de Heidegger « convoqués » (...) par M. Faye pourraient bien au fond vouloir dire « *exactement le contraire de ce que la simple condamnation leur fait dire* » ! — Dont acte ! —

C'est assurément là ce qui permet à Ph. Lacoue-Labarthe de se demander si l'« indignation » dont il a cru bon de faire étalage, dans *La fiction du politique*, à l'égard de la célèbre phrase des *Conférences de Brême* sur « les chambres à gaz et les camps d'extermination » était (ou non) véritablement fondée. À la bonne heure ! Et nous serions tenté de dire : « Mieux vaut tard que jamais ! » Car cette interrogation, depuis 1987, s'est quelque peu faite attendre... Encore faudrait-il se la poser *sérieusement*, cette « redoutable question » : elle n'engage pas seulement à ce que soit fait publiquement « amende honorable », à propos de la « lecture » si

<sup>36</sup> Philippe Lacoue-Labarthe, in : *Le Magazine Littéraire*, n° 443, p.26.

« vertueusement » *tendancieuse* qu'a indûment imposée partout, depuis près de vingt ans, à la paresse intellectuelle du grand public et des intellectuels français, la « vertueuse indignation » de *La fiction du politique*, s'agissant de la célèbre phrase des *Conférences de Brême*. La tardive interrogation de M. Lacoue-Labarthe (dix-huit ans après le forfait) suffit aussi à ruiner de fond en comble toutes les prétentions de l'entreprise d'Emmanuel Faye, visant à imputer à Heidegger un quelconque « *négationnisme ontologique* » ! Et il n'est pas sans intérêt, à cet égard, de voir ici Philippe Lacoue-Labarthe obligé de confesser malgré tout, fût-ce par une incise qui vaut son pesant d'or (« je finis par le croire »), qu'il « *finirait par croire* » < il lui coûterait trop de dire qu'il en est enfin sûr... >, « après s'être indigné comme (presque) tout le monde » < et ce « (presque) » a pour nous quelque chose de particulièrement savoureux ! > « des énigmatiques et sombres évocations des camps d'extermination, en 1949, dans les *Conférences de Brême* ... » —, obligé, donc, de confesser qu'il « *finirait par croire* » (que de précautions dans l'aveu !) qu'« eh bien peut-être oui, “on” ne mourait pas dans les chambres à gaz » < où le « ton » nous paraît un peu bien « dégage » eu égard à la gravité du sujet... >, « parce que ce dispositif ou cette installation, ce mode du *Ge-stell*, interdisait toute épreuve ou toute expérience de la mort même comme possibilité la plus propre du *Dasein* ». Et il n'est pas sans intérêt non plus de voir M. Lacoue-Labarthe tout prêt d'admettre à ce propos que « c'était là du reste la fin ouvertement poursuivie » dans le processus de l'« extermination de masse », si violemment stigmatisé — par Heidegger — dans les *Conférences de Brême*, à savoir (nous précise M. Lacoue-Labarthe) : « *l'élimination pure et simple d'une non-humanité, de la “vermine”* ». — Mais, *si c'est très expressément là ce que dénonçait Heidegger*, et en des termes si grinçants, dans les textes en questions des *Conférences de Brême*, *pourquoi lui en avoir fait honte depuis 1987 ? Suffit-il de reconnaître enfin aujourd'hui* (en 2005) — mais, encore une fois : entre parenthèses — que « (*Heidegger n'a jamais dit qu'il n'y avait pas eu de chambres à gaz*) » — dont acte ! —, quand il était possible de *le lire dans le texte* dès 1987, puisque Heidegger parlait bel et bien expressément, en 1949, de « la fabrication de cadavres *dans des chambres à gaz et des camps d'extermination* » ! Suffit-il, décidément, d'*exempter* — sur le tard — Heidegger de tout « *négationnisme* » à la *Beaufret-Faurisson* » (*sic !*) —, pour lui rendre justice des allégations aussi calomnieuses que diffamatoires que l'ouvrage d'Emmanuel Faye prétend aujourd'hui porter à leur comble (avec le soutien massif des « médias ») en accusant fallacieusement Heidegger, à propos de ces mêmes textes, de « *négationnisme ontologique* » (*sic !*) !? — Cela, à notre sens, ne saurait nullement suffire, — et nous sommes encore bien loin du compte ! Si M. Lacoue-Labarthe estime s'être trompé, et s'il est aujourd'hui réellement en désaccord avec M. Faye sur un point si sensible et si lourd de sens — l'accusation calomnieuse et infamante de « *négationnisme* » bruyamment portée contre Heidegger —, comment peut-il encore oser qualifier la « démarche » d'Emmanuel Faye de « sans conteste honnête et probe » ? Pourquoi se sent-il ainsi obligé (ou estime-t-il plus prudent ?) de lui donner ainsi publiquement son *aval* — et dût-il pour cela *avaler* cette énorme coulœuvre dans de pénibles contorsions ? Vus de Sirius, les « intellectuels français » contemporains ont parfois de bien étranges comportements...

Mais les voilà donc tout de même posées (fût-ce à contre-cœur et à la sauvette), les « *deux (redoutables) questions* » —, et prêtes à devenir — si elles n'étaient pas soigneusement maintenues « en suspens » et comme en position d'« oblicité », par toutes sortes de « litotes » et de précautions rhétoriques en forme d'interro-négations indirectes destinées à demeurer indéfiniment ouvertes — *deux questions véritablement redoutables !* Car chacune de ces « deux (redoutables) questions » — « (redoutables) » y restant soigneusement mis entre parenthèses — repose bel et bien sur un *constat larvé*, lequel, une fois clairement explicité, est en soi tout à fait *accablant* quant à ce que vaut l'aune de la « démarche » (pourtant qualifiée de « sans conteste honnête et probe »...) d'Emmanuel Faye.

La première suppose en effet que : 1°/ les « textes à tous égards révoltants produits par Emmanuel Faye » (mais n'apparaissent-ils pas, justement « à tous égards révoltants » d'avoir été ainsi « produits » par Emmanuel Faye ?) pourraient bien avoir été « très souvent détachés, même dans le rappel de séquences relativement longues, de leur contexte philosophique » (et c'est le moins que l'on puisse dire !), et qu'ils ne suffissent probablement pas à « invalider en totalité la pensée de Heidegger » (voilà une merveilleuse litote !), ni non plus à permettre « de la déclarer nulle et non avenue, indigne de la philosophie comme telle », comme le prétend pourtant partout Emmanuel Faye. Mais que devient, dans ces conditions l'étrange « concession » consentie à l'égard de l'irrépressible volonté de censure de M. Faye : « ce qui du reste autorise [*sic ?*] l'appel, inlassablement répété, à une expurgation des bibliothèques philosophiques du monde entier » !? L'« appel » en question demeure-t-il en fin de compte « autorisé » malgré toutes ces réserves (?), aux yeux de M. Lacoue-Labarthe ? L'ambiguïté de la syntaxe pourrait encore laisser un doute à ce sujet, s'il ne s'y adjoignait — *in extremis* — une exclamation, prudemment mise entre parenthèses, toutefois : « (et pourquoi pas un *autodafé*, tant qu'on y est ?) ». — Ah ! qu'en termes prudents ces choses-là sont dites !

Et quant à la seconde de ces « deux (redoutables) questions », elle suppose : 2°/ que « les textes ainsi convoqués » (dans l'ouvrage d'Emmanuel Faye), « pour peu qu'on les *analyse* avec un minimum de rigueur et d'attention » (précision qui suppose qu'on ne les y a pas ainsi « analysés », pas même « avec un minimum de rigueur et d'attention » ! ) —, que tous ces textes « ainsi convoqués » disent peut-être bien, en effet, « dans l'une ou l'autre occurrence, parfois décisive, exactement le contraire de ce que la simple condamnation leur fait dire » ! — Les « textes » en question (ceux qui ont été « convoqués » devant le tribunal improvisé de MM. Faye et de leurs alliés, afin d'y être chargés des pires ignominies qui soient), ces textes sont-ils donc vraiment, dans ces conditions, « à tous égards révoltants » ? Mais s'il en est ainsi, si la « condamnation » leur fait dire « exactement le contraire » de ce qu'ils « disent » véritablement à qui les « analyse avec un minimum de rigueur et d'attention » (!) —, que deviennent, en ce cas, à l'égard de ces textes, l'« honnêteté » et la « probité » tant vantée d'une « démarche, sans conteste honnête et probe », et « à laquelle on ne peut que souscrire » ? — Il n'est pas interdit de se le demander ! — D'autant que ces questions — nous en voulons pour unique preuve l'*aveu* même de la présente perplexité de M. Lacoue-Labarthe concernant sa propre « lecture indignée » des textes des *Conférences de Brême* — touchent à certains des enjeux « vitaux », c'est-à-dire aussi « mortels », les plus poignants de « ce dont il s'agit » dans la pensée de Heidegger. Si la récente *perplexité* de M. Lacoue-Labarthe quant à son « indignation » de naguère était véritablement *sérieuse*, si les *doutes* qu'il laisse paraître sur le sérieux de la « méthode » d'Emmanuel Faye étaient aussi *sérieux* qu'il le laisse entendre —, pourquoi diable n'en tire-t-il pas argument, de manière authentiquement *destructrice*, *contre tout l'ouvrage* d'Emmanuel Faye et sa principale « conclusion » ? Pourquoi ne fait-il donc pas preuve de la plus grande *sévérité* à l'égard de ce qui constitue manifestement tout l'objectif avoué de l'entreprise fallacieuse de MM. Faye et de leurs amis : accuser Heidegger de « négationnisme (ontologique) », puis : de « négationnisme » tout court !?

Ces « enjeux » mêmes auxquels s'affronte la pensée de Heidegger — ces enjeux qu'il nous est déjà arrivé de qualifier de « décisifs » et de « mortels » —, voilà bien, en effet, tout ce qu'*ignore massivement* (ou ce que *feint perfidement d'ignorer* en s'efforçant de l'*occulter*, de le *défigurer* au point de le rendre à jamais méconnaissable) tout l'ouvrage d'Emmanuel Faye — si unanimement salué par ce qu'on n'ose plus qu'à peine appeler « la critique » (?). — Ce que tout l'ouvrage insidieusement ourdi de M. Faye Jr. *ignore* — massivement — et contribue — fanatiquement — à (se) masquer par tous les moyens, c'est à savoir : *l'essentiel de ce qui fait* — pour tous ceux qui étudient sérieusement, et qui continueront, contre vents et marées, à méditer l'œuvre de Heidegger — *l'enjeu vital* (c'est-à-dire aussi *mortel*, si nous n'y prenons garde et n'en

écoutes pas le salutaire « avertissement ») de tout son chemin de pensée. — Cet enjeu « vital » — ou « mortel », si effectivement nous n'y prenons pas garde — de la pensée de Heidegger et de l'*Avertissement* qu'elle dispense à qui veut l'entendre —, cette question « *de vie ou de mort* » pour l'humanité de notre temps —, c'est précisément là ce qu'avec l'infailible sûreté de l'instinct (fût-il ici l'instinct propre à la volonté de nuire) l'entreprise d'Emmanuel Faye semble s'être efforcée de *ruiner* irréversiblement ou du moins d'*empêcher de voir*. — Rien ne le montre plus crûment (sous la forme de l'aveu involontaire), que ce qui est censé devoir constituer le « couronnement » de tout l'ouvrage, à savoir son dernier chapitre, purement et simplement intitulé : « De la justification de la sélection raciale au négationnisme ontologique des *Conférences de Brême* ». <sup>37</sup> (*sic !*)

Là encore, comme partout dans son livre, Emmanuel Faye prend tout simplement ses désirs pour des réalités. En est-il de même pour chacun de ceux qui le soutiennent, au risque de l'aveu (publiquement involontaire) d'une complète *ignorance* du texte heideggerien, ou d'un manque de scrupule intellectuel peu commun, voire d'une « insoutenable légèreté » s'agissant de questions aussi graves ? Car ce à quoi Emmanuel Faye entend bien s'employer à procéder dans ce dernier chapitre de l'ouvrage, c'est proprement à l'« *incrimination* » — *stricto sensu* — de Heidegger ; c'est-à-dire à ce qu'il faut bien appeler : « *l'introduction du crime contre l'humanité dans la pensée de Heidegger* » ! Mais il commet ainsi une véritable *calomnie*, dont le caractère *diffamatoire* est criant — ; et une calomnie d'une *gravité* telle que l'« ignorance » des textes ne saurait même suffire à l'excuser, même si cette *calomnie* (rendue pourtant *flagrante* par la citation même des textes à tort « incriminés »...) ne semble pas avoir troublé un seul instant l'ensemble des vertueux « promoteurs » et « pétitionnaires », qui ont *volé au secours* d'un ouvrage, certes interminable, mais qu'il aurait tout de même convenu de « lire » jusqu'à ses véritables « conclusions », *avant* de s'en déclarer bruyamment solidaires ! — Car si nous avons déjà indiqué — ailleurs <sup>38</sup> — en quoi il ne saurait jamais être question (et pour cause !), dans toute l'œuvre de Heidegger, de la moindre tentative de « *justification de la sélection raciale* » <sup>39</sup> (Heidegger met,

<sup>37</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, *op. cit.*, pp.395-508. — L'étendue même de ce dernier chapitre de l'ouvrage (non pas sa densité, extrêmement *faible* par ailleurs...) ne peut laisser ignorer que c'est à la teneur même de *cet intitulé* (et au « message » *ultime* qu'il est censé disséminer) que doit *conspirer* tout le *travail subliminal* ourdi à travers tout le livre. L'intitulé permet aussi à l'auteur de faire bénéficier sa thèse (délibérément calomnieuse) de la répétition (56 *items* !), en haut des pages impaires de tout le chapitre, d'une version abrégée (plus efficace encore dans la diffamation) qui en est la suivante : « *De la sélection raciale au négationnisme* » (*sic !*). Quant à la page initiale du chapitre (la page 395), où figure l'intitulé complet, elle comporte aussi en épigraphe une citation — *tronquée* — de Heidegger, qui lui fait affirmer que : « Le *principe* de l'institution d'une sélection raciale est métaphysiquement nécessaire » (*sic !*). Et voilà : le tour est joué ! Le « message » (d'infamie) doit passer !... Seule une note de bas de page permet de comprendre (sans que cela soit dit !) que « des coupures », comme on dit, ont été pratiquées. Mais l'étendue ni la teneur n'en sont naturellement signalées. Si le texte *entier* et le *contexte* de la phrase ainsi prise en otage étaient mentionnés, le lecteur ne manquerait pas de voir que Heidegger ne « *légitime* » en rien ladite « *sélection raciale* », mais au contraire *avertit contre le danger* d'une « *nécessité métaphysique* » à l'œuvre dans l'histoire de « *la métaphysique de la volonté de puissance* », et qui a déjà plus que commencé de mener l'humanité moderne à *sa propre perte* ! Mais qui s'apercevra de la supercherie ? Il faudrait pour cela avoir accès au texte original (*cf.* Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, Gesamtausgabe*, Bd.50, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main, pp.56-57). Il faudrait donc *lire Heidegger* ! Il faudrait être, pour cela, un « heideggerien radical » ! En attendant : « Mentez, mentez ! — il en restera toujours quelque chose ! » — Voilà un exemple du genre de « *philologie calomnieuse* » que pratique M. E. Faye à longueur d'ouvrage (et tout cela, visiblement : à la plus grande satisfaction du public, et à celle de « certains intellectuels », qui se reconnaîtront) ! Mais nous y reviendrons un peu plus loin, en consacrant tout un « *Intermède* » à cette question décisive.

<sup>38</sup> Voir, là-dessus, la seconde partie de notre étude intitulée « *La censure à son comble !* », mise en ligne le 4 juillet dernier sur le site « *Paroles des Jours* », pp.11 à 21.

<sup>39</sup> Nous aurons l'occasion d'y revenir un peu plus loin, ici même, sous la forme d'un « *Intermède* » consacré à la « *leçon d'une non-lecture* », c'est-à-dire tout ensemble : à la « *lecture* » de la manière dont M. Faye pratique le « déni de lecture » à l'égard de Heidegger, et : à la « *leçon* » qu'il convient de tirer de la manière dont Emmanuel Faye, pour le mieux occulter, refuse de « lire » l'ensemble du contexte majeur de la bribe de phrase qu'il invoque pour donner à

tout au contraire, à maintes reprises, en garde *contre* les « menaces » et les « dangers », proprement « monstrueux », du « génie génétique » et de l'« eugénisme », mais aussi contre tout ce qui lui semble appeler, dans le déferlement du « nihilisme » et de « la métaphysique de la volonté de puissance », la véritable « catastrophe » de l'« extermination de l'homme par l'homme » —, il n'y a bien évidemment *pas davantage la moindre trace* de « négationnisme » (!) dans la pensée et dans les textes de Heidegger. Et notamment pas dans les *Conférences de Brême*, qu'Emmanuel Faye s'emploie ainsi à *brutalement « incriminer » — contre la criante évidence de textes qu'il a pourtant lui-même sous les yeux, puisqu'il prétend les citer — et les cite même effectivement (mais sans parvenir à les lire)*, aux pages 490 et 492 de la laborieuse « instruction à charge » du « mauvais procès » auquel se réduit tout son livre ! — Mais l'*évidence* même de ces textes, *compromise* par la traduction qu'il en donne, est ici encore totalement *défigurée*, une fois de plus, par un auteur qui, sciemment ou non, *s'obstine à « lire » les textes à contre-sens : c'est-à-dire à prétendre y « lire » — sans la moindre vergogne — le contraire de ce qu'ils disent !* Il est donc tout à fait possible, sur ce point (d'une extrême gravité) comme sur tant d'autres, de montrer très précisément à quel point M. Lacoue-Labarthe serait *fondé — bien plus encore* qu'il ne le laisse entendre ! — à se demander « si les textes ainsi convoqués, pour peu qu'on les *analyse* avec un minimum de rigueur et d'attention, ne disent pas, dans l'une ou l'autre occurrence, parfois décisive, exactement le contraire de ce que la simple condamnation leur fait dire » ! Il faudrait même, à notre sens, faire plus que « se le demander » : il faudrait *le dire haut et fort* et l'*attester* — publiquement — et — s'il vous plaît — avec honneur.

C'est en effet *au mépris de l'évidence des textes* de Heidegger, qu'Emmanuel Faye a prétendu pouvoir déchiffrer dans les *Conférences de Brême* de 1949 ce qu'il appelle « *la négation heideggerienne de la singularité du génocide nazi* » (*sic !*), et même — non sans avoir évoqué préalablement, avec une étrange complaisance, « les noires ténèbres qui envahissent l'esprit de Heidegger » (*sic !*) —, ce qu'il a (il le dit lui-même !) « *décidé d'appeler* » (de manière parfaitement arbitraire : en voilà, une « décision » !...) le « *négationnisme ontologique* » de Heidegger. — *Sic !* — C'est ici, à notre sens, que se trouvent ouvertement *violées*, et de la façon la plus injustifiable, la plus impardonnable qui puisse être, *toutes les bornes de la simple décence*.

Après avoir cité (à la page 490 de l'ouvrage) — totalement *isolée* de son contexte, et dans une traduction tendancieusement *erronée* —, la fameuse phrase (si mal « lue » et si mal comprise) des *Conférences de Brême*, selon laquelle « la motorisation de l'agriculture » serait « *dans son essence la même chose* » < mais Heidegger ne dit *justement pas* cela ! > « que la fabrication de cadavres dans des chambres à gaz et des camps d'anéantissement » < Heidegger préfère, quant à lui, appeler les choses par leur nom, et parle bien de « *Vernichtungslagern* », c'est-à-dire de « camps d'extermination » ! > —, Emmanuel Faye ne s'embarrasse pas de scrupules et *falsifie*, purement et simplement, *le sens du texte* et la pensée de Heidegger, en affirmant (sans aucun argument, et pour cause...) que — je cite — « la déshumanisation par le nazisme des victimes des camps d'extermination se perpétue dans la phrase de Heidegger » (*sic !*).

Ce que la phrase de Heidegger ici « incriminée » exprime pourtant bel et bien, *c'est évidemment le contraire* : il s'agit pour Heidegger de *stigmatiser* (et non pas de « perpétuer » !) l'horreur barbare de l'« *extermination de l'homme par l'homme* », celle de la « *Menschenvernichtung* » réellement « *perpétrée* », quant à elle, *par le « national-socialisme »*, comme « *fabrication de cadavres* », c'est-à-dire sous des formes affectant celles d'une sorte de macabre

---

croire que Heidegger « justifierait » une quelconque « nécessité métaphysique de la sélection raciale ». Ce contexte majeur, massivement occulté par E. Faye, ce n'est rien d'autre ni rien de moins que l'ensemble de l'enseignement de Heidegger consacré à Nietzsche dans des *Leçons* à tous égards décisives, tout au long de l'époque national-socialiste !

« *mode de production* », sur le mode d'un « processus bureaucratique » et même apparemment « industriel », et cela — il le précise bien — « *dans des chambres à gaz et des camps d'extermination* » ! Bien loin de « *perpétuer* la déshumanisation » — *sic* ! — des victimes de l'« extermination », la phrase de Heidegger s'attache à *en souligner l'horreur sans nom*, massivement *perpétrée* par les nazis dans le « dispositif » — « *das Ge-stell* » — du « système concentrationnaire ». Il ne s'agit donc nullement (contrairement à ce que prétend d'emblée Emmanuel Faye) de « nier la singularité du génocide nazi », mais bien de *condamner dans sa totalité* (précisément « totalitaire ») *l'ensemble du processus de l'« extermination »*, dont la « singularité » (proprement « unique en son genre ») consiste bel et bien dans l'*aspect de « processus industriel »* conféré à l'« organisation » et à l'« effectuation » de l'« atrocité » sans nom de l'« extermination » — systématiquement organisée — d'« êtres humains ». L'*aspect de « génocide »* y étant incontestablement *impliqué* dans la mention expressément faite, et laconiquement *explicite*, des « *chambres à gaz* » et des « *camps d'extermination* » —, mention qui devrait à elle seule *suffire à écarter absolument* l'accusation — insupportable et infondée — de « négationnisme », injustement portée contre Heidegger !

Nous avons montré, ailleurs, plus amplement, quel est — dans tout son contexte — le *sens obvie* de cette *terrible* phrase de Heidegger, et en quoi la *traduction* et les *interprétations* (fallacieuses et malveillantes, ou tout simplement erronées ?) qui en ont été *imposées* à la paresse intellectuelle du public français, depuis la parution de *La fiction du politique* de Philippe Lacoue-Labarthe, en 1987, sont tout simplement *contraires au seul sens obvie* (et d'ailleurs aussi philologiquement bien attesté) du texte de Heidegger. Nous nous contenterons ici de renvoyer à notre étude, parue dans la revue *L'Infini*, n°77 (janvier 2002), pages 3 à 40, sous le titre d'*Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes (Premier diptyque)* — où nous traduisions, tout autrement que Philippe Lacoue-Labarthe, cette *redoutable* phrase.<sup>40</sup> « Terrible », ou « redoutable », non pas du fait de Heidegger (ni de ces « noires ténèbres » dont Emmanuel Faye se complaît à imaginer l'esprit du grand penseur « envahi »...) —, mais bien du fait que le penseur (Martin Heidegger, certes, en l'occurrence, et nul autre, à notre connaissance, à ce point d'acuité et de lucidité...), en « *portant le regard au cœur de ce qui est* » (c'est d'ailleurs là le titre du cycle entier des *Conférences de Brême*)<sup>41</sup>, *fait ici face à l'horreur sans nom de l'« innommable »* ! Qu'on en juge plutôt :

« *Ackerbau ist jetzt motorisierte Ernährungsindustrie, im Wesen das Selbe wie die Fabrikation von Leichen in Gaskammern und Vernichtungslagern, das Selbe wie die Blockade und Aushungerung von Ländern, das Selbe wie die Fabrikation von Wasserstoffbomben* ». <sup>42</sup>

Dans la traduction que nous avons donnée et longuement justifiée (voir notre étude précitée) de cette phrase à *dessein* très *inquiétante*, et dont le *singulier laconisme* convient peut-être plus

<sup>40</sup> Cf. Philippe Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, Publications près les Universités de Strasbourg, Strasbourg 1987, ainsi que notre étude, à l'instant mentionnée : *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes*, in : *L'Infini*, n° 77, Gallimard, Paris 2002, pp.3-40, — où nous avons contesté la traduction et l'interprétation tendancieuses de cette phrase décisive de la conférence « *Die Gefahr* ».

<sup>41</sup> Le titre qui rassemble dans l'unité d'un même Cycle les quatre *Conférences de Brême* : « *Das Ding* », « *Das Ge-Stell* », « *Die Gefahr* », « *Die Kehre* », prononcées à Brême en décembre 1949, puis à la Bühlerhöhe en 1950, est en effet le suivant : « *Einblick in das, was ist* ». Littéralement : « *Regard dans ce qui est* ». — Il s'agit en effet d'« y porter le regard au cœur de ce qui est ». C'est-à-dire aussi d'entreprendre de « soutenir la vue de l'Être », en prenant le risque d'« y envisager l'insoutenable ».

<sup>42</sup> Martin Heidegger, « *Das Ge-Stell* », texte dactylographié, partiellement cité in : Wolfgang Schirmacher, *Technik und Gelassenheit*, Freiburg/München 1983, p.25 ; et intégralement publié depuis, in : Martin Heidegger, *Bremer und Freiburger Vorträge*, Gesamtausgabe, Bd. 79, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1994, pp.24-45, où la phrase, si décisive (et si mal comprise) se trouve à la page 27.

qu'il n'y paraît à l'horreur et à la *monstruosité intrinsèque*, mais aussi à l'absolue « *singularité* » du processus qu'elle ose ici envisager, et même *dévisager* (au grand scandale de quelques-uns), dans ce qui pourrait en être la potentielle *banalisation*, affectant de prendre la forme d'un « processus de production » (lequel ne parvient pas à masquer, mais au contraire vient souligner l'horreur absolue de « l'atroce » : « *la fabrication de cadavres dans des chambres à gaz et des camps d'extermination* ») —, nous avons dû (en toute rigueur philologique, et après mûre réflexion) nous efforcer de « rendre » le sens de l'expression « *im Wesen das Selbe* » en recourant à l'expression « *le Même, quant à l'âtre* » (et non pas à la locution « dans son essence la même chose », qui fait ici, tout simplement, contresens) :

« Le travail des champs n'est plus maintenant qu'industrie agro-alimentaire motorisée, le Même, quant à l'âtre, que la fabrication de cadavres dans des chambres à gaz et des camps d'extermination, le Même que le blocus et la réduction de pays entiers à la famine, le Même que la fabrication de bombes à hydrogène ». <sup>43</sup>

En faisant « ressortir » au « *Même, quant à l'âtre* » des aspects ou des traits, certes, aussi *incommensurablement différents* les uns des autres, dans l'extrême configuration des Temps modernes, que : 1°/ la très profonde « *mutation* » qui a fait passer l'humanité du « mode d'habitation » propre au « travail des champs » au mode d'« exploitation » de la planète qu'implique une « *industrie agro-alimentaire motorisée* », ou encore : 2°/ « *le blocus et la réduction de pays entiers à la famine* », mais aussi : 3°/ « *la fabrication de cadavres dans des chambres à gaz et des camps d'extermination* » et : 4°/ « *la fabrication de bombes à hydrogène* » —, *il ne s'agit nullement pour Heidegger de les faire « revenir au même » !* — C'est pourtant bien là la « lecture » — philologiquement fallacieuse — qu'en auront généralement retenue la plupart des « lecteurs » français de Heidegger, à la suite de Philippe Lacoue-Labarthe <sup>44</sup>, à qui tous les détracteurs de Heidegger (y compris Emmanuel Faye) ont allégrement emboîté le pas !... Mais l'énigmatique « entr'appartenance » des différents « processus » qui (malgré l'aspect de prime abord *violemment incongru* de leur seul rapprochement) pourraient bien néanmoins tous « ressortir » (mais à des titres très divers !) « *au Même quant à l'âtre* » —, cette

<sup>43</sup> Voir notre étude : *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes*, parue dans *L'Infini*, n° 77, Gallimard, Paris 2002, pp.3-40, notamment pp.26 sq., — où nous justifions expressément cette traduction. M. Lacoue-Labarthe semble avoir été enclin (il « le croirait presque ») à regretter de « s'être indigné comme (presque) tout le monde » (!), « des énigmatiques et sombres évocations des camps d'extermination, en 1949, dans les *Conférences de Brême* ». Quelques-uns, parmi les lecteurs de Heidegger, auraient pourtant pu lui tenir compagnie s'il avait décidé, au vu des textes, de renoncer à « hurler avec les loups » : Nous avons eu, dès 1989, l'occasion de présenter — sans nullement céder à l'indignation de « (presque) tout le monde » ! — notre interprétation de ce passage crucial des *Conférences de Brême*, à l'occasion d'une conférence faite en allemand le 13 décembre 1989, à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, dans le cadre du cycle de cinq conférences (*Studium generale*) organisé en l'honneur du centenaire de la naissance de Martin Heidegger. Cf. Gérard Guest, « *Technik und Wahrheit. Zur Erörterung der Gefahr* », in : *Große Themen Martin Heideggers. Eine Einführung in sein Denken*, hrsg. von Edelgard Spaude, Rombach Verlag, Freiburg in Breisgau 1990, pp.104-133. Ceux qui ne se laissent pas aller à « hurler avec les loups » se sentent toujours un peu seuls : « (presque) tout le monde » le leur fait souvent cruellement sentir. Mais à la longue, ces « isolés » finissent par se sentir, si peu qu'ils soient, en meilleure compagnie.

<sup>44</sup> Cf. Ph. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, op. cit., p.36, où la phrase de Heidegger est traduite, sans autre justification, de manière à donner à entendre que les phénomènes, ou les processus qui y sont impliqués ne serait jamais au fond que « *la même chose* » : « L'agriculture est maintenant une industrie alimentaire motorisée, *quant à son essence la même chose que* la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, *la même chose que* les blocus et la réduction de pays à la famine, *la même chose que* la fabrication de bombes à hydrogène. » — Les *italiques* sont de notre main. — Comment s'étonner, dans ces conditions, que la célèbre phrase n'ait pratiquement jamais été citée autrement, en français, que dans cette version *faussée* (pour ne pas dire *falsifiée*), lorsqu'il s'est agi de la condamner unanimement ? Ainsi, par exemple : Élisabeth de Fontenay, « *Dans son essence la même chose* », in : *Le messenger européen*, n° 2 (1988), pp.159-177, repris dans : *Heidegger and the Holocaust* (A. Milchman & A. Rosenberg eds.), Humanities Press, New Jersey 1996, pp.236-245.

« entr'appartenance au Même » ne signifie *nullement* qu'ils y serait « mis sur le même plan » : il ne « s'y agit » *nullement* de les faire « revenir au même ». Il ne s'agit en rien de soutenir que ce serait là « la même chose » ! Il ne « s'agit » *justement pas* de soutenir que tout cela « reviendrait au même » ! Pas davantage de soutenir que cela serait « du pareil au même »... Il importe en effet de comprendre ce que signifie strictement, dans le langage de Heidegger, le « *im Wesen das Selbe* ». Et cela *ne signifie justement pas* ce que d'aucuns « s'ingénient » à y voir, parce qu'ils se refusent (en jetant les hauts cris) à prendre acte de « ce dont il s'agit » dans « le Même », et à y reconnaître une très singulière et inquiétante « *articulation différenciée* » — une « *mêmeté différenciée* »<sup>45</sup>, souligne Heidegger —, dans laquelle, qui plus est, nous nous trouvons « de notre temps », avec tout « notre temps », que cela nous plaise ou non de le reconnaître, inextricablement « impliqués » — en une « histoire de l'Être » dangereusement « mouvementée »

Dans *La fiction du politique*, Philippe Lacoue-Labarthe s'était complu à souligner le « scandale » inacceptable (et même « strictement — et à jamais — intolérable ») qu'il y avait, selon lui, de la part de Heidegger, à ne pas avoir reconnu l'existence d'« *une différence incommensurable* » entre, d'une part : « l'extermination de masse », qui fut essentiellement « celle des Juifs », et, d'autre part : « la pratique économique-militaire des blocus ou même l'usage de l'armement nucléaire ». Il ajoutait : « Sans parler de l'industrie agro-alimentaire... ».<sup>46</sup> Il accusait donc Heidegger d'avoir délibérément voulu ignorer « la différence incommensurable entre l'Extermination et n'importe quel autre phénomène technique ».<sup>47</sup> Il concluait : « Que Heidegger n'ait pas même pu, ni probablement voulu, prononcer cette différence, voilà qui est strictement — et à jamais — intolérable ».<sup>48</sup> Mais le sens de la phrase fatidique de Heidegger — de cette phrase dans laquelle, selon l'expression même de Philippe Lacoue-Labarthe, « Heidegger évoque l'abîme » : l'« abîme » ouvert par l'atroce révélation de l'étendue et de la systématisme sans précédent de la *Shoah* —, ce sens ne consistait évidemment pas à y « faire revenir au même » (ni même d'ailleurs à « comparer ») les quatre « processus », ou « phénomènes » si « incongruents » qu'elle articulait pourtant de façon étrangement *incongrue*, mais néanmoins « différenciée », pour en faire ressortir (de façon certes particulièrement grinçante) toute l'*atroce monstruosité*. Et la manière même dont Ph. Lacoue-Labarthe prétendait la traduire — sans autre forme de procès — l'exposait cependant à une « lecture » foncièrement erronée : celle d'une *réduction* « du pareil au même » — et dont il y aurait alors eu lieu de se scandaliser et de « s'indigner ». Il la traduisait en effet — tout naturellement — comme suit :

« L'agriculture est maintenant une industrie alimentaire motorisée, *quant à son essence la même chose que* la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, la

<sup>45</sup> Cf. Martin Heidegger, « *Der Satz der Identität* », in : *Identität und Differenz*, Günther Neske, Pfullingen 1957, pp.9-30, et notamment p.28. — Cf. aussi : « *Brief Über den "Humanismus"* », in : *Wegmarken*, Gesamtausgabe, Bd.9, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1976, p.363 (*Lettre sur l'humanisme*, éd. Bilingue, trad. de Roger Munier, Aubier, Paris 1964, p.170). Ou même encore : *Bremer und Freiburger Vorträge*, Gesamtausgabe, Bd.79, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1994, p.53 — où « le Même » (« *das Selbe* »), conformément à la pensée des *Beiträge zur Philosophie*, n'est autre que « *das in sich unterschiedliche Wesen des Seins* » : « l'être en soi différencié de l'Être » [nous soulignons].

<sup>46</sup> Ph. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, *op. cit.*, p.36.

<sup>47</sup> Ph. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, *op. cit.*, p.36, *in fine*. — Où l'emploi du mot « autre » pourrait sembler assez problématique, car jamais l'« extermination d'êtres humains », fût-elle mise en œuvre sous la forme industrielle d'une « fabrication de cadavres dans des chambres à gaz et des camps d'extermination », n'a jamais été réduite ni « identifiée » (en tout cas pas par Heidegger) à un « *phénomène technique* » susceptible d'être « comparé » à un quelconque « *autre phénomène technique* » ! Mais sans doute Ph. Lacoue-Labarthe s'est-il simplement exprimé ici de manière un peu trop elliptique...

<sup>48</sup> *Ibidem*.

*même chose que les blocus et la réduction de pays à la famine, la même chose que la fabrication de bombes à hydrogène.* »<sup>49</sup> — *Sic !* —.

Comment s'étonner, dans ces conditions, que Philippe Lacoue-Labarthe ait pu faire immédiatement suivre cette citation de la mention, destinée à valoir condamnation : « Cette phrase est scandaleusement insuffisante ». — Et qu'il ait entrepris d'expliquer pourquoi :

« Elle n'est pas insuffisante parce qu'elle rapporte à la technique l'extermination de masse. Sous cet angle, elle est au contraire absolument juste. Mais elle est scandaleuse, et donc piteusement insuffisante, parce qu'elle omet de signaler que pour *l'essentiel*, dans sa version allemande [...] l'extermination de masse fut celle des Juifs, et que cela fait une différence incommensurable avec la pratique économique-militaire des blocus ou même l'usage de l'armement nucléaire. Sans parler de l'industrie agro-alimentaire... Que Heidegger n'ait même pas pu, ni probablement voulu, prononcer cette différence, voilà qui est strictement — et à jamais — intolérable. »<sup>50</sup>

La « raison » invoquée pour soutenir la sévérité de ce jugement et de cette condamnation était, pour Philippe Lacoue-Labarthe, qu'avoir manqué cette « *incommensurable différence* » — la différence, donc, « entre l'Extermination et n'importe quel autre (?) phénomène technique » —, cela reviendrait à avoir « *manqué à la pensée de l'événement* » même — « l'Extermination », « l'apocalypse d'Auschwitz » — qui « *est à l'égard de l'Occident la terrible révélation de son essence* ». <sup>51</sup> — D'où l'extrême *gravité* (dans toutes les acceptions du terme) de l'accusation alors portée contre Heidegger. Reprenons-en les termes et la raison, dans la formulation même que lui donnait alors Philippe Lacoue-Labarthe :

« [...] Que Heidegger n'ait pas même pu, ni probablement voulu, prononcer cette différence, voilà qui est strictement — et à jamais — intolérable.

La raison en est extrêmement *simple* : c'est que l'extermination des Juifs (et sa programmation dans le cadre d'une "solution finale") est un phénomène qui *pour l'essentiel* ne relève d'aucune logique (politique, économique, sociale, militaire, etc.) autre que spirituelle, fût-elle dégradée, et par conséquent historique. Dans l'apocalypse d'Auschwitz ce n'est ni plus ni moins que l'Occident, en son essence, qui s'est révélé — et qui ne cesse, depuis, de se révéler. Et c'est à la pensée de cet événement que Heidegger a manqué. »<sup>52</sup>

C'est assurément là qu'aurait dû apparaître *l'ampleur du malentendu* (sinon même la perfidie du *procès d'intention*) — et l'étrange vague de *cécité contagieuse* qui s'en est suivie, chez la plupart des « intellectuels », à l'égard du sens, pourtant obvie, de la phrase de Heidegger, pourvu que celle-ci soit véritablement « lue », dans toute la rigueur des termes, tous extrêmement « pesés » (parce qu'aussi « pensés ») auxquels recourt Heidegger. Car, non seulement Heidegger n'a nullement « ignoré » (ni « voulu ignorer ») l'« *incommensurable différence* » en question, puisqu'il l'a bel et bien *inscrite*, en en soulignant toute l'« atrocité », *par la mention même des « chambres à gaz » et des « camps d'extermination », à l'intérieur même du « processus » de « l'extermination de l'homme par l'homme » — celui de la « Menschenvernichtung » et des « guerres mondiales » —, lequel se trouve lui-même articulé dans la « mêmété différenciée » d'une configuration de « l'histoire de l'Être » à laquelle ressortissent aussi, dans l'« aître » et dans le « règne de la technique planétaire », divers autres *processus*, tels l'abolition de l'« *Ackerbau* » au*

<sup>49</sup> Cf. Ph. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, op. cit., p.36. — Nous mettons en *italiques* les parties de la traduction qui, selon nous, font manifestement *contresens*.

<sup>50</sup> *Ibidem*.

<sup>51</sup> Ph. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, op. cit., p.38, *in fine*.

<sup>52</sup> Ph. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, op. cit., p.36.

profit d'une « industrie agro-alimentaire » dont la productivité n'exclut nullement « le blocus et la réduction de pays entiers à la famine », ou la « fabrication de bombes à hydrogène ». Mais — qui plus est — c'est bel et bien *Heidegger* — et lui seul, à notre connaissance — qui entreprend, contre vents et marées, dès à l'intérieur même de l'Allemagne du « Troisième Reich », de montrer à l'œuvre à même le déferlement du « nihilisme à son comble » la signature de l'« Événement » — « apocalyptique », accordons-le à Ph. Lacoue-Labarthe ! — où « se révèle », et de manière ouvertement « catastrophique », sous les espèces sanglantes d'un « nihilisme européen » devenu entre-temps « planétaire », « l'essence de l'Occident » ! Philippe Lacoue-Labarthe est donc particulièrement mal placé pour faire à Heidegger (qu'il n'a donc manifestement pas « lu » avec toute la rigueur qu'un grand penseur exige de ses exégètes) le reproche d'avoir précisément « manqué à la pensée » (?) de l'« événement » en question — et cela au moment même où, manifestement, Heidegger, dans les *Conférences de Brême*, est bel et bien en train d'en penser l'« événement » ! D'autant que l'« événement » en question survient lui-même, — et là se situe justement le fin mot (philologiquement bien attesté depuis le début et au mitan des années 1930) de tout l'effort de penser de Heidegger — au cœur de l'« Événement même », de l'« Événement singulier » (que ce n'est pas assez de dire « majeur ») de la pensée de l'« Ereignis »<sup>53</sup> ! — Et le temps est peut-être après tout venu — une bonne fois — de lui en donner acte.

Le propre de très grands penseurs (ils en partagent, du reste, le mérite et l'immense responsabilité avec les très grands poètes) est de donner à certains « mots » ou « expressions » du langage, par l'emploi qu'ils en font dans une œuvre de pensée de longue haleine, une empreinte caractéristique, qui est désormais la leur propre. C'est ainsi que d'autres « chemins de pensée » se trouvent peu à peu frayés dans le langage. Et cela s'appelle proprement « penser ». C'est ce dont la plupart des « intellectuels » de notre temps, si exclusivement attentifs à la « scientificité » de ce qui est leur « objet » strictement circonscrit, n'ont manifestement pas encore vraiment pris la mesure... Qui prétendrait, pourtant, s'autoriser à lire Platon sans en reconnaître la *marque*, empreinte à même les mots « idée », « forme » ou « essence », « réminiscence », ou encore « participation » ? — ou à lire Aristote sans tenir compte de la *frappe* qui lui est propre, empreinte à même des mots comme « puissance » et « acte », « énergie » ou « entéléchie » ? — ou à lire Hegel sans tenir compte du *pli* caractéristique dont il a marqué l'emploi du mot « esprit » : « *der Geist* » ? Heidegger, quant à lui, a ainsi imprimé sa *marque singulière* dans l'emploi, propre au cheminement de pensée qu'il fraye, de certains des « mots » de la langue allemande, tels « *das Sein* » ou « *das Dasein* », ou bien encore « *die Kehre* » et « *das Ereignis* ». Il en est ainsi du mot « *das Wesen* » et du mot « *das Selbe* » — lesquels sont précisément impliqués dans la locution « *im Wesen das Selbe* ». Qui n'est pas en mesure de les « lire » dans l'emploi *strict* qui leur est propre, à l'intérieur de l'ensemble et dans la cohérence du « *travail du texte* » heideggerien, n'est tout simplement pas en état de prétendre « comprendre » quoi que ce soit à la pensée de Heidegger (et à « ce dont il s'y agit »). C'est le cas de tous ceux qui entendent et traduisent aussitôt cette étrange locution comme signifiant tout simplement « *essentiellement la même chose* » — sans y trouver matière à penser, ni non plus à s'interroger. Ils préfèrent s'en scandaliser : ils préfèrent alors imputer à Heidegger une « insanité » dont ils le jugent d'emblée bien capable, même s'ils sont eux-mêmes ceux qui en ont eu « l'idée » perverse (puisque celle-ci leur est aussitôt, spontanément, venue à l'esprit). — Heidegger — selon eux ! — « ferait revenir du pareil au même » (!) la (selon eux) très-anodine « mécanisation de l'agriculture » et (...) « les camps

<sup>53</sup> Pour ce qui est du surgissement de cette « pensée de l'Ereignis », de ce qui constitue tout l'enjeu — décisif — des « *Traité impubliés* » élaborés de 1935/36 à 1945/46, renvoyons ici le lecteur à l'indispensable méditation du premier d'entre eux : Martin Heidegger, *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, Gesamtausgabe, Bd.65, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1989. — Voir à ce sujet l'essai d'introduction que nous y avons esquissé dans le troisième de nos *Entretiens*, « L'Événement même », in : *Ligne de risque (1997-2005)*, sous la direction de Yannick Haenel & François Meyronnis, Gallimard, Paris 2005, pp.306-372.

d'extermination » ; ou bien encore se permettrait — indûment, selon eux ! — de « comparer » (ou plutôt d'« articuler » l'un à l'autre) « Auschwitz » et « Hiroshima » ! Bref : Heidegger « se livrerait » — comme l'affirme Emmanuel Faye — « à des comparaisons insoutenables »<sup>54</sup> !

La question qui se pose ici n'est pourtant pas tant de savoir si c'est la « comparaison » elle-même — ou plutôt l'« y-articulation » du « différent » dans l'« unité différenciée » du « Même, quant à l'âtre » — telle que l'introduit ici Heidegger, qui devrait être réputée « insoutenable ». La question décisive est plutôt de savoir *ce qu'a de proprement « insoutenable » le « processus » lui-même, l'« événement »* et pour ainsi dire : « la chose même » que Heidegger entreprend justement d'*envisager* — et de nous inviter, de manière il est vrai très abrupte et même assez grinçante, à « envisager » — et peut-être même à « dévisager » avec lui. Que cela plaise ou non à un certain nombre de nos contemporains, oser s'aventurer *jusqu'à envisager le vrai « visage de l'Être »* —, voilà bien ce dont il s'agit essentiellement dans la pensée de Heidegger. Et ce « visage de l'Être » pourrait bien, eu égard à ce que nous en montre « la face du monde », ne nous être pas toujours nécessairement le plus « avenant ».<sup>55</sup> Il pourrait même, éventuellement, y avoir lieu d'y envisager quelques traits qui, selon Heidegger, pourraient ressortir à « la méchanceté de l'Être » ! Ce dans quoi il s'agit bien ici, en effet, selon Heidegger, d'oser « porter le regard », en allant ainsi jusqu'« au cœur de ce qui est » —, c'est précisément « l'insoutenable » : ce que nous refusons encore, le plus souvent, d'envisager — de « regarder en face ». Et c'est CELA que Heidegger entreprend ici de penser comme « *im Wesen das Selbe* » : « le Même, quant à l'âtre ». — Le fait, autrement dit, — si énigmatique, étrange et monstrueux soit-il —, que des « phénomènes », « processus » et « événements » aussi *divers* (et aussi manifestement « incongruents ») que ceux qui sont ici *énigmatiquement articulés* (de manière si scandaleusement « incongrue ») dans l'« unité différenciée » (et non pas « indifférenciée » !) de ce que Heidegger propose de penser comme « le Même, quant à l'âtre » —, voilà ce qu'il s'agit pour lui de prendre en vue. Et ce « Même, quant à l'âtre » a bel et bien à voir avec l'« âtre » — « *das Wesen* » —, c'est-à-dire avec le mode de déploiement d'un « séjour », d'une « habitation » — de l'« Être » lui-même, dans le « Même » duquel (la « mêmété différenciée de l'Être ») l'« âtre de l'être humain » se trouve aujourd'hui encore (sous des formes diverses et variées) inextricablement « impliqué ». Or, cette « modalité de la dispensation de la vérité de l'Être » dans laquelle les hommes de l'extrême modernité se trouvent « aujourd'hui » inextricablement « impliqués » dans l'« unité différenciée » du « Même » — du « Même, quant à l'âtre » ! —, ou encore, cette « modalité » de ce qu'il nomme, dans les *Beiträge zur Philosophie*, « *die Wesung des Seyns* » : « l'âtrée de l'Être » —, c'est précisément celle qui, selon Heidegger, détermine tout notre « aujourd'hui » : c'est celle-là même de ce qu'il nous propose de penser comme « *das Wesen der planetarischen Technik* » — l'« âtre de la technique planétaire ».<sup>56</sup>

<sup>54</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, op. cit., p.490.

<sup>55</sup> Voir notre étude consacrée à cette question : *Janus, ou le visage de l'Être : L'âtre de la technique — au péril de son double aspect*, parue dans : *L'Infini*, n° 91, Gallimard 2005, pp.55-83.

<sup>56</sup> Ce n'est pas ici le lieu de déployer (comme il le faudrait en dernière instance) ce qui est à l'œuvre dans la « question de la technique » —, laquelle doit conduire le chemin de pensée jusqu'au cœur de la pensée de « l'histoire de l'être », et par conséquent au cœur de la pensée de l'« Ereignis ». — Il nous paraît symptomatique qu'il ne puisse même pas en être question dans ce qui tient lieu d'« enquête » aux investigations d'E. Faye. *Ce qui gît au cœur de la pensée de Heidegger*, et qui constitue l'enjeu majeur de la méditation créatrice de Heidegger au plus sombre des années noires de l'histoire de l'Europe — dans les *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)* et à leur suite — doit obstinément demeurer lettre morte à l'ignorance militante à laquelle s'alimente la volonté de censure. — De ces enjeux majeurs de la pensée de Heidegger, nous avons tenté de donner une idée sous la forme d'une série de trois entretiens : « *Les Tourbillons de l'Ereignis* », « *La courbure du mal* » et « *L'Événement même* », reproduits dans : *Ligne de risque (1997-2005)*, sous la direction de Yannick Haenel & François Meyronnis, collection « L'Infini », Gallimard, Paris 2005, pp.189-372.

Telle est en effet, selon Heidegger, la « constellation » — assurément « dangereuse », et éventuellement « monstrueuse » — qui rassemble *sous le même* « signe » (avec d'autres encore, auxquels nous ne sommes peut-être pas encore assez attentifs) — sous les étranges auspices du « double visage » de « Janus »<sup>57</sup> — les quatre « processus » que réunit ici (comme pour notre instruction et édification) la terrible phrase de Heidegger. Mais ce n'est pas tant de la « comparaison » de ces divers « processus » apparemment incongruents, que bien plutôt *de leur dangereuse « articulation dans le Même »*, qu'il s'agit justement ici, pour Heidegger, de nouer l'énigme (plutôt que de la dénouer). — Il « s'agit » justement de *penser « le danger »* sournoisement inhérent à cette inquiétante et déconcertante « articulation » — à cette « *mêmeté mouvementée* » dans laquelle tout notre temps, tout notre « aujourd'hui », se trouve pris — inextricablement. Ce dont il « s'y agit », c'est précisément, de « *porter le regard au cœur de ce qui est* » : d'oser prendre en vue et envisager — « *dans l'Être lui-même* » — *la possibilité, l'éventualité de l'« insoutenable »* — afin d'entreprendre de la conjurer, s'il pouvait en être encore temps.

Il est assurément toujours possible de *contester* — philosophiquement (ou mieux encore : à l'aune de la pensée) — *toute l'interprétation heideggerienne de « l'histoire de l'Être » et de « l'histoire de la métaphysique occidentale »*, à la lumière de laquelle seule peut prendre sens cet inquiétant « diagnostic » — et (avec lui) ce singulier « *Avertissement* » — de Heidegger, concernant tout ce que pourrait devoir « receler » (de « monstrueux » et d'« effroyable ») l'« *aitre de la technique planétaire* ». Mais il faut alors contester l'ensemble de sa pensée « les armes à la main » : sur le terrain « *philosophique* », *eu égard aux principes et aux arguments mêmes* — voire : *eu égard aux exigences plus grandes encore de « la pensée »* (libre de toutes « présuppositions métaphysiques » inaperçues. Ce qui implique (à tout le moins) *l'exigence d'avoir vraiment « compris »* — au fil d'une lecture et d'une interprétation véritablement « *immanentes* » (avant que d'en instituer la « critique ») — « *ce que pense* » le penseur, et « *ce qu'il dit* » — et de lui en avoir, pour le moins, *donné acte*. Le « procès d'intention » — inqualifiable — qui consiste à *lui imputer à tort* d'avoir « soutenu l'insoutenable », alors que le penseur prétend s'être efforcé d'« *en soutenir la vue* » afin de s'en garder à l'avenir —, ce « procès d'intention » est *injuste* et contraire à toutes les règles de la « critique philosophique » de bon aloi. À tout le moins conviendrait-il de reconnaître à l'adversaire, en philosophie, le droit qui est le sien que son propos ne soit jamais outrageusement « défiguré » : rendu « méconnaissable ». Cela est un principe « *éthique* », autant que « philosophique », l'un n'allant d'ailleurs pas sans l'autre. — Le « monstrueux », l'« insoutenable » (celui contre lequel Heidegger entreprend de nous mettre en garde), n'est pas ici dans la « comparaison » dont Heidegger prendrait le risque ; il réside bien plutôt *dans « la chose même »* que Heidegger entreprend, avec « résolution », de prendre expressément « *en considération* » jusqu'en son énigmatique et secrète articulation — afin d'en être, lui-même tout le premier, et que nous en soyons avec lui, à l'à-venir, un peu plus « avertis ». Et c'est là ce qui lui permet d'en articuler, à l'égard de tout notre temps, la dimension d'« *Avertissement* » : tout le côté « *Mané, thékel, pharès !* », que « notre temps », précisément, semble devoir se complaire à vouloir « ignorer », de la pensée de Heidegger.

Le « monstrueux », ici, *n'est pas dans l'« Avertissement »* —, mais bien *dans « cela-même » dont l'« Avertissement », en tant que tel, entreprend de nous avertir !* Il conviendrait peut-être ici de *ne pas tout confondre à plaisir — à malin plaisir*. Autant, si l'on s'y refuse, accuser le « miroir fidèle » de refléter les turpitudes dont il n'est jamais que le « témoin », et tout au plus *le*

<sup>57</sup> Cf. Martin Heidegger, « Protokoll zu einem Seminar über den Vortrag "Zeit und Sein" », in : *Zur Sache des Denkens*, Max Niemeyer, Tübingen 1969, p.57 ; ainsi que : *Vier Seminare*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1977, p.104, et : *Seminare*, Gesamtausgabe, Bd.15, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1986, p.366.

« révélateur » *impitoyable*. Et c'est peut-être au fond là ce que certains reprochent à Heidegger : d'être ici le « révélateur impitoyable » de quelque chose de « monstrueux » qui hante toujours notre temps. Ce que le penseur, ici, « montre », en « phénoménologue de l'extrême », à savoir l'inquiétante incongruité du « monstrueux » au cœur de ce qu'il nomme « le Même, quant à l'être » : l'« être de la technique planétaire » —, ce qu'il y « montre », donc, d'éventuellement « monstrueux » —, il n'est assurément pas « monstrueux » de « le montrer » pour en être mieux averti ! — Et c'est là tout ce que prétend faire Heidegger. Peut-être enfin serait-il temps de lui en donner acte !

Mais de tout le contexte des *Conférences de Brême* —, de cet « Avertissement majeur » qui gît au cœur de la pensée de Heidegger —, Emmanuel Faye semble *n'avoir pas compris un traître mot* (ou pire encore : *ne rien y vouloir entendre*). Il fait simplement mine de croire que Heidegger aurait tout simplement lui-même réduit l'« extermination » à un simple « processus de production industriel » (!), en l'accusant ainsi indûment de « perpétuer la déshumanisation des victimes » ! C'est ainsi qu'il écrit — c'est un comble ! — que Heidegger (!) « assimile [sic !] le meurtre programmé de millions d'êtres humains à une industrie destinée à fabriquer des cadavres » [sic !]<sup>58</sup> —. Comme si ce n'était pas « le système concentrationnaire nazi » (et non pas Heidegger !...), qui avait réellement (et même très réellement...) procédé à cette « assimilation », atrocement effectuée dans la mise en œuvre systématique de la « solution finale » ! Bien loin de la « perpétuer » (et — *a fortiori* — de la « perpétrer » !) —, Heidegger, pour sa part, condamne et stigmatise la « déshumanisation » en question ! Pourquoi se refuser à lui en donner acte ? Pourquoi lui imputer la monstruosité de cela même dont il souligne, pour la dénoncer, la « monstruosité » même ? Comment peut-on pousser plus loin la haine, la mauvaise foi, la volonté de ne pas comprendre, au point de nier l'évidence ?

Le « procès d'intention » — la *diffamation* — n'en reste pas là. L'acharnement mis à défigurer, à « incriminer » la pensée de Heidegger (en y introduisant de force le soupçon de « crime contre l'humanité ») — prétend aussi s'attacher à un second passage des *Conférences de Brême* — que nous avons aussi traduit et commenté, dans l'étude précédemment mentionnée.<sup>59</sup> Dans *Le Monde des Livres* du 25 mars 2005, à l'annonce de l'imminente parution de l'ouvrage, Roger-Pol Droit (avec toute la « sûreté de l'instinct » que prend souvent la plus obtuse envie de nuire) était au fond allé à l'essentiel, en se faisant le zélé promoteur de l'opération en cours. Il se faisait aussi l'écho (et le « porte-voix ») de l'accusation la plus infamante (c'est-à-dire aussi la plus infâme) de tout l'ouvrage d'Emmanuel Faye : celle selon laquelle « dans une conférence intitulée *Le Danger* », Heidegger aurait soutenu (citons ici Roger-Pol Droit) « que ceux qui sont morts en masse ne sont pas vraiment morts » (*sic !*). — Emmanuel Faye, quant à lui, dit la chose encore autrement. Il écrit, à la page 493 d'une « enquête » qui révèle de plus en plus sa véritable nature (celle d'une entreprise de défiguration calomnieuse sans précédent de la pensée de Heidegger), l'énormité suivante (en italiques) : « (...) selon Heidegger, personne n'est mort dans les camps d'anéantissement, parce que personne de ceux qui y furent exterminés ne portait dans son essence la possibilité de la mort »<sup>60</sup> (*sic !...*). L'accusation, ici, est encore plus perverse que celle dont se faisait l'écho Roger-Pol Droit (avec une servilité quelque peu « naïve »). Ce dernier accusait Heidegger d'un « négationnisme » encore assez grossier, celui qui aurait consisté à « nier »... « que ceux qui sont morts en masse < soient > vraiment morts » (!) — accusation fallacieuse qui est déjà en soi une inadmissible énormité. Mais l'accusation dont se rend ici coupable Emmanuel

<sup>58</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, op. cit., p.491. (!)

<sup>59</sup> Voir notre *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes (Premier diptyque)*, in : *L'Infini*, n° 77, op. cit., pp.30-33. Notre interprétation de ce passage n'a, elle non plus, pas été réfutée à ce jour.

<sup>60</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, op. cit., p.493. (!)

Faye est, s'il se peut, encore *beaucoup plus grave* — et *porte la calomnie à son comble*. Ce qui, assurément, est l'effet recherché. Emmanuel Faye veut en effet donner à croire que Heidegger, dans la conférence de 1949 intitulée « *Le danger* », soutiendrait « *que personne n'est mort dans les camps d'anéantissement* » (!), pour la bonne raison « *qu'aucun de ceux qui y furent liquidés ne pouvait mourir* » (*sic!*) — et cela parce que, selon Heidegger (!?) « *ils n'étaient pas des "mortels"* », et que, par conséquent, aux yeux de Heidegger (!?) < mais, précisons-le bien : de Heidegger tel que M. Faye voudrait qu'il soit ! >, « *ils ne sont pas des hommes* » (*sic!*).<sup>61</sup>

*Rien de tel*, et pour cause, ne se trouve dans ladite conférence, — ni non plus d'ailleurs dans aucun autre texte de Heidegger ! On trouve, au contraire, dans la conférence en question — et dans un contexte qui ne laisse absolument aucun doute sur la *froide indignation* et sur le ton de *condamnation sans appel*, avec lesquels Heidegger évoque (très crûment et avec une nuance de *causticité* qui n'a pas été du goût de ses détracteurs parce qu'elle n'en a pas été comprise) l'« *atrocité* » de ce dont il parle —, on trouve, au contraire, le texte suivant :

« *Hunderttausende sterben in Massen. Sterben sie ? Sie kommen um. Sie werden umgelegt. Sterben sie ? Sie werden Bestandstücke eines Bestandes der Fabrikation von Leichen. Sterben sie ? Sie werden in Vernichtungslagern unauffällig liquidiert.* »<sup>62</sup>

Dont voici la traduction :

« Des centaines de milliers < de gens > meurent en masses. Meurent-ils ? Ils périssent < perdent la vie >. Ils sont abattus < alignés, descendus >. Meurent-ils ? Ils font partie intégrante d'un stock pour la fabrication de cadavres. Meurent-ils ? Ils sont liquidés sans qu'il y paraisse dans des camps d'extermination. »

Et Heidegger de préciser :

« *Massenhafte Nöte zahlloser, grausig ungestorbener Tode überall — und gleichwohl ist das Wesen des Todes dem Menschen verstellt. Der Mensch ist noch nicht der Sterbliche.* »<sup>63</sup>

Ce que l'on peut ainsi traduire :

« Ce ne sont partout que détresses en masse d'innombrables morts atrocement privées de < leur propre > mort < *sc.* littéralement : atrocement non mortes (non mortes de leur [belle] mort, ou encore : de leur [propre] mort) > —, et pour autant l'âitre de la mort [*das Wesen des Todes*] est dissimulé < refusé > à l'homme. L'homme n'est pas < même > encore le mortel. »

Contrairement à ce qu'a pu *espérer* Emmanuel Faye, qui prend manifestement ici, une fois encore, ses désirs pour des réalités, mais pour des « réalités » fictives, et qu'il entend bien *imposer* à l'esprit de ses lecteurs « sans qu'il y paraisse » —, il ne s'agit donc *nullement* pour Heidegger de soutenir « *que ceux qui sont morts en masse ne sont pas vraiment morts* » ! Et *pas davantage* de « soutenir l'insoutenable », à savoir : que les « victimes » du processus de l'extermination de masse n'y seraient au fond « pas vraiment mortes », étant donné qu'elles n'auraient pas été

<sup>61</sup> *Ibidem.* — Cette page 493 est le véritable « chef-d'œuvre » de *mauvaise foi*, dans lequel vient culminer, avec l'art de la calomnie, l'*infamie* dont l'ouvrage d'Emmanuel Faye mérite de se voir décerner la palme. La réception *sérieuse* de l'ouvrage ne manquera pas de l'établir (au vu et au su de tous ceux qui savent encore lire), lui infligeant ainsi la *sanction immanente* qui est d'ores et déjà la sienne (fût-ce encore à *l'insu* de son auteur).

<sup>62</sup> Martin Heidegger, « *Die Gefahr* », in : *Bremer und Freiburger Vorträge*, Gesamtausgabe, Bd.79, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1994, p.56.

<sup>63</sup> *Ibidem.*

véritablement des « êtres humains » à part entière, dignes de « mourir d'une mort humaine » ! Étrange « idée », décidément, qui, loin de pouvoir être imputée à Heidegger, est bien plutôt *celle qu'il pourrait plaire à « certains » de pouvoir lui imputer* pour mieux achever (enfin !) d'« *en finir avec Heidegger* »<sup>64</sup> ! Il s'agit bien, tout au contraire, pour Heidegger, de montrer qu'ayant été ainsi systématiquement « liquidés » et « exterminés », les morts « abattus en masse » des « camps d'extermination » ont été « traités » *comme des bêtes à l'abattoir*, et ainsi *privés même de leur propre mort*, d'une « mort » qui soit « la leur propre », c'est-à-dire d'une « mort » digne de ce nom, qui soit la fin, le plein aboutissement d'une « *vie humaine* » accomplie, et qui puisse alors, et alors seulement, en toute « acquiescence », avoir été proprement *la leur*.<sup>65</sup>

Comment Emmanuel Faye peut-il décidément prendre sur lui de « décider »... *de faire dire à ces textes exactement tout le contraire de ce qu'ils disent* — et *de le faire croire*, non seulement au « grand public » (à la faveur d'une « ignorance » qui semble lui être endémique, et qui n'a assurément rien de « docte »), mais même à toute une partie de ce qui se fût appelé naguère l'« *Intelligentsia* » ? Voilà ce que nous ne pouvons nous empêcher de nous demander. L'« *Intelligentsia* » ne serait-elle plus ce qu'elle était ? Ne mérite-t-elle plus son nom, si ce n'est entendu avec ironie ? Faut-il être au nombre des « heideggeriens radicaux » (!) pour avoir à cœur de *lire les textes* d'un penseur ? — d'avoir à cœur d'en respecter l'*esprit et la lettre* ? — d'avoir à cœur d'*aller au véritable sens* d'une pensée ou d'une doctrine *avant* que de vouloir la condamner *a priori* ? — Toujours est-il qu'Emmanuel Faye trouve, quant à lui, le moyen de *faire dire à ces textes*, qu'il feint même de citer et de lire (!), *le contraire de ce qu'ils disent* ! Et qu'il trouve « un certain nombre d'intellectuels » (et qui n'ont visiblement pas conscience d'être des moindres !...) pour approuver le « *déni de lecture* » et la *calomnie manifeste* dont il se rend ainsi ouvertement coupable ! *O tempora ! O mores !... L'ignominie* d'un tel procédé consiste à faire croire au public que, pour un « Heidegger » (le voilà bien, « le “Heidegger” d'Emmanuel Faye » !) qu'on leur a peu à peu présenté comme capable de tout, les « morts » des camps d'extermination « ne seraient pas vraiment morts » parce qu'ils n'auraient pas été « des humains » ! — Alors que Heidegger soutient tout au contraire qu'ils ont été *indûment privés de leur humanité*, et que, si leur « mort » n'a pas été « la leur propre », une mort « humaine », c'est parce qu'*il leur fut imposé « une mort atroce et inhumaine »* : une « *mort atrocement non-morte* », parce qu'il ne leur a pas été *reconnu le droit imprescriptible* qui est celui de tout « mortel » (au sens où seul l'« être humain » l'est) de « mourir sa mort » comme de « vivre sa vie » — et de la mourir « de sa belle mort » !

À qui la simple maturité d'une expérience humaine de la vie et de la mort d'êtres humains ne suffit pas pour la pleine et entière compréhension de ce que *dit* cette phrase de Heidegger —, il reste toujours la possibilité d'une étude attentive et, éventuellement, d'une méditation approfondie des paragraphes 47 à 53 d'*Être et temps*, qui en articulent les tenants et aboutissants et s'efforcent de faire paraître — plus clairement, peut-être, que ce ne fut jamais le cas dans toute l'histoire de la philosophie — ce que la mort de tout être humain (comme « sa possibilité la plus propre ») a d'irréductiblement « singulier » — et en tout cas d'absolument irréductible à la cessation de la vie de quelque autre « être vivant » que ce puisse être. Encore la compréhension de ces importants paragraphes suppose-t-elle la compréhension de l'ensemble de l'« analytique existentielle », c'est-à-dire la lecture d'*Être et temps* tout entier... Et cela ne fait manifestement pas partie des lectures

<sup>64</sup> « *En finir avec Heidegger !* » — Tel était l'intitulé martial d'un « dossier » paru naguère dans « *Le Figaro Magazine* », et où s'illustrait déjà l'un des pétitionnaires d'aujourd'hui... Un peu de patience, Messieurs les chasseurs : l'ours n'est pas encore tué !

<sup>65</sup> Pour une interprétation détaillée des textes ici « incriminés » par Emmanuel Faye, voir notre *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes*, publiée dans la revue *L'Infini*, n° 77 (janvier 2002), pp.3-40, notamment pp.25 et suivantes. On y trouvera des précisions sur les tenants et aboutissants de cette analyse, notamment eu égard à la « question de la technique », dans l'horizon de « l'histoire de l'Être » et de la « pensée de l'Ereignis ».

que MM. Faye et leurs amis sont disposés à consentir pour tenter d'y entendre quoi que ce soit à la pensée de Heidegger — encore moins à la méditation continuée des enjeux — vitaux et mortels — dont il s'y agit. Il n'en est, en tout cas, pas un instant question dans tout le *pensum* d'Emmanuel Faye — sans, naturellement, que quiconque semble être aujourd'hui disposé à s'en étonner, ni encore moins en état de s'en offusquer...

La double page 492-493 de l'ouvrage d'Emmanuel Faye est *ce par quoi il mérite de toucher au « chef-d'œuvre »* : elle porte à son d'achèvement l'*ourdissage de la calomnie* qui en constitue toute l'entreprise. Mais, par un juste retour des choses, lequel donnerait presque à croire en une sorte de « justice immanente », aussi impitoyable que purement structurale —, le point par lequel tout l'ouvrage « touche » ainsi « au chef-d'œuvre » se trouve être celui *de sa plus sévère et intestine condamnation*. Le livre une fois ouvert à cette « double page », il devient possible, à quiconque « a des yeux pour voir », d'avoir, à livre ouvert, un *aperçu*, une *vue imprenable sur la « calomnie » avérée* qui en gouverne tout l'enjeu, à la faveur de la plus éclatante « *dénégation* » (la « *Verneinung* », au sens *quasi* freudien du terme) qu'il ait jamais été donné d'entendre. L'*aveu involontaire* auquel donne accès cette « *dénégation* » *manifeste* se donne ainsi à lire (à qui sait lire) comme « *épiphanie de l'infamie* » — à même les deux volets grand ouverts d'un « *diptyque* ». — Sur la page de gauche, en effet, Emmanuel Faye donne à lire — dans une traduction, toutefois, défavorable au texte de Heidegger, presque une page entière de la conférence « *Die Gefahr* » —, avec en note de bas de page, en petits caractères, le texte de l'original allemand (dont l'« ostension » peut ainsi donner à croire, en tout cas aux lecteurs qui ne le liront pas, que la traduction qui en est donnée doit se voir accorder toutes les chances d'être irréprochable).<sup>66</sup> — Sur la page de droite, en regard du texte ainsi « exhibé » (plutôt que lu ou étudié), se donnent libre cours la *défiguration* du propos et l'*anathème* — au prix de ce qui constitue un véritable « *déni de lecture* », qui est par là même un « *déni de justice* », et même un « *déni de réalité* » de première grandeur, manifestement dicté par la haine. Qu'on en juge !

Selon Emmanuel Faye, tout d'abord, « *ce texte dépasse (?) tout ce que les nationaux-socialistes ont pu affirmer* ». Et cela pour la bonne raison que « *les camps d'extermination n'y < seraient > plus seulement l'aboutissement d'un processus de ségrégation et de destruction* ». — Que seraient donc *de plus*, pour Heidegger, du moins tel que le « lit » E. Faye, les camps d'extermination ? On se prend à redouter le pire ! — La réponse ne se fait pas attendre : « *La "Solution finale" < aux yeux de Heidegger tel que l'entend Emmanuel Faye, doit-on comprendre > « devient le point de départ de quelque chose de plus inqualifiable encore : l'éradication directe et totale de la possibilité même de la vie humaine »*.<sup>67</sup> — Dont acte ! — Car c'est bien là, en effet, la « *monstruosité* », en quelque sorte « supplémentaire », *que la phrase de Heidegger permet de discerner à l'œuvre* dans l'« extermination de l'homme par l'homme » dans les « camps d'extermination » organisés à cet effet : *l'« humanité » même de l'« être humain » y est irrémédiablement atteinte ; car c'est bien à l'« humanité » même de l'homme qu'il est alors cruellement porté atteinte, lorsqu'on refuse à ceux que l'on « traite » comme à l'abattoir, que l'on « extermine » comme « de la vermine », de mourir d'une mort qui soit véritablement humaine, en leur déniaient le statut qui est celui-là même des « mortels »*.<sup>68</sup> Tout ce que nous savons du

<sup>66</sup> Le passage cité est celui de la phrase qui vient d'être citée (et dont nous venons de proposer une traduction différente), augmenté des deux alinéas qui la suivent. Soit : Martin Heidegger, *Bremer und Freiburger Vorträge*, *Gesamtausgabe*, Bd.79, *op. cit.*, p.56.

<sup>67</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, *op. cit.*, p.493 !

<sup>68</sup> « *De la vermine* » — « *Ungeziefer* » ! —, telle est bien l'expression qu'employaient les nazis pour désigner leurs victimes. L'étymologie même du mot « *Ungeziefer* » évoque le genre d'animaux « inférieurs », qui sont même « *indignes d'être sacrifiés* » : ils doivent donc être, à proprement parler, « *exterminés* », sans qu'il soit eu le moindre égard à la dignité de la mort qui serait encore susceptible d'être accordée à des « victimes ». Ce qui revient — a

« processus » de l'« extermination » dans les camps nazis *confirme* qu'il s'y agissait bien, en dernier ressort, de « l'éradication directe et totale de la possibilité même de la vie humaine » ! — Mais que peut-il y avoir là de « monstrueux » *qui doit être imputé... à Heidegger ?!* La « monstruosité », ici encore, décidément, est *celle de l'« extermination », et non pas celle du penseur qui s'efforce d'en mettre au jour le surcroît d'horreur !* Par quelle étrange *aberration logique* M. Faye peut-il bien conclure de l'extrême acuité du diagnostic heideggerien (dont M. Faye semble un instant avoir pris acte comme à *son insu...*) à ce qu'il nomme tout aussitôt « la monstruosité de ce qu'affirme Heidegger » (*sic !*), une « monstruosité » qui, selon lui (E. Faye) « le place < sc. place Heidegger ! > en dehors de toute philosophie » ?! Comment, décidément, le seul fait de juger que l'« extermination » des victimes de la barbarie nazie ait eu pour effet « quelque chose de plus inqualifiable encore » qu'un « processus de ségrégation et de destruction » (ce qui nous paraît tout de même déjà assez peu recommandable...), à savoir, à travers l'atteinte irrémédiable qui y a été portée au statut même des « mortels » : « l'éradication directe et totale de la possibilité même de la vie humaine » —, comment pareille *condamnation, pareil jugement* porté sur l'« atrocité » sans nom du processus de l'« extermination » massive, systématiquement organisée, d'« êtres humains » massacrés, « liquidés sans qu'il y paraisse dans des camps d'extermination » (car tels sont bien les termes mêmes employés par Heidegger) —, *comment un tel jugement pourrait-il bien « placer Heidegger en dehors de toute philosophie » ?* Nous avouons ne pas bien suivre l'étrange « logique » de M. Faye (à moins qu'il ne nous faille aller jusqu'à le supposer atteint de quelque forme particulièrement maligne de « dyslexie <sup>69</sup> » ?). Que veut dire M. Faye, lorsqu'il s'indigne ensuite de « l'atrocité du propos » ? Est-ce le « propos » de Heidegger, qui est supposé être « atroce » ? Ne s'agit-il pas plutôt de l'« atrocité » de « la chose même » dont il est question dans ledit « propos » — lequel (encore faut-il le rappeler à M. Faye) est la *plus sévère condamnation qui soit de l'« atrocité » en question !* — Si bien que, si nous voulons bien admettre que « le texte » de Heidegger « dépasse » (certes !) « tout ce que les nationaux-socialistes ont pu affirmer » —, ce n'est nullement en « inhumanité » ou en « monstruosité » (comme s'évertue à le donner à croire M. Faye), mais *de toute la hauteur d'une pensée qui permet le jugement et la condamnation sans appel des atrocités mises en œuvre par lesdits « nationaux-socialistes » !*

Mais il n'est manifestement pas question pour M. Faye de *donner acte* à Heidegger de ce que celui-ci dit pourtant assez crûment, et *dans le texte même* que M. Faye a pourtant le front de *faire figurer en regard* de la page même où il laisse ainsi libre cours à ses *anathèmes !* La « sentence » *doit tomber avant même* que le texte n'ait pu être « lu » : « *Il faut prendre conscience* » — affirme M. Faye (sans autre argument, et pour cause !) — « *de la déraison absolue du propos* ». Et il enchaîne, imperturbablement : « *Nous ne sommes plus seulement dans le révisionnisme, mais dans un négationnisme total, et même dans quelque chose qui dépasse les mots et qui est proprement innommable* ». <sup>70</sup> — *Sic !* — Mais « où donc », sommes-« nous » ainsi supposés être « *dans un négationnisme total* » ? Est-ce « *dans le propos* » de Heidegger ? Ou bien

---

*fortiori* — à dénier aux victimes de l'« extermination » (conçue comme telle) la qualité même de « mortels » — et celle-là même de « victimes » (qui comporte une nuance « sacrificielle ») !

<sup>69</sup> La tendance étrangement « *dyslexique* » qui porte ainsi certains à *confondre* (purement et simplement avec l'atrocité même, qui est le fait d'un processus ou d'un événement, l'« atrocité » qu'ils prêtent au « propos » de celui qui entreprend pourtant d'en porter toute l'horreur sans nom à la parole —, cette tendance, où vient culminer l'exigence de jouissance propre à l'entretien de la « bonne conscience » indispensable aux spectateurs interactifs de l'ère du « spectacle intégré », en dit long sur l'« *unanimité médiatique* » d'une « Époque » (la nôtre) qui s'entend à merveille à conjuguer, dès qu'il s'agit « du pire », d'une part le *consensus* du « *procès d'intention* » (« hurler avec les loups »...) à l'égard *des exigences de la pensée*, et, d'autre part, le règne entretenu de l'« *euphémisme généralisé* » quant à la réalité des choses.

<sup>70</sup> *Ibidem !*

dans *Ce-sur-quoi porte* — et dans *Ce-que-condamne* — expressément ! — *ledit* « propos » de Heidegger ? Où donc le « négationnisme total » a-t-il eu lieu, où a-t-il — réellement — eu « lieu », si ce n'est là où a eu lieu la « négation réelle » et l'« anéantissement d'êtres humains », c'est-à-dire, justement : là où Heidegger le situe bel et bien : « dans des chambres à gaz et des camps d'extermination » !

De quel droit — par quelle aberration, tout à la fois « logique » et « éthique » ! — Emmanuel Faye impute-t-il la « monstruosité » du « crime contre l'humanité » à celui-là même (Heidegger, en l'occurrence !) qui ne l'exhibe que pour en discerner l'ampleur et condamner l'atrocité de l'exaction ? — Il ne faut tout de même pas tout confondre, sous prétexte qu'il s'agirait là de « quelque chose qui dépasse les mots et qui est proprement innommable » ! Devant l'« innommable », le moment est peut-être justement venu de « trouver les mots pour le dire » : de ne pas « se payer de mots » ! L'« innommable », puisque c'est de cela qu'il s'agit, doit être exactement « localisé ». Ce n'est pas le moment de se tromper de « lieu ». Ce n'est nullement le moment de se laisser aller à quelque complaisant « délire » que ce puisse être.

Emmanuel Faye reste pourtant sûr de son fait... Qu'on se le dise : « on ne peut pas aller plus loin dans la négation de l'être humain que ne le fait Heidegger »<sup>71</sup> ! Fort de cette certitude *a priori*, il lui faut donc « dénier » à Heidegger le fait même de « dire » ce qu'il dit pourtant ! C'est ce qui donne lieu à cette flagrante et étonnante figure de la « dénégation » au sens freudien, qui s'étale au beau milieu du volet droit de notre édifiant « diptyque »... Emmanuel Faye se permet en effet de prétendre nous « dire ce que ne veut pas dire », et même de nous « dire ce que ne dit pas » le texte de Heidegger que nous sommes pourtant censés avoir sous les yeux ! Et, selon la formule même de la « Verneinung », c'est alors — et alors seulement —, que M. Faye nous « dit » (encore qu'à son insu...) « ce que dit effectivement » le texte de Heidegger ! Mais M. Faye ne nous le « dit » qu'à la faveur de la « négation » dont il le fait précéder ! Ce beau « moment de vérité involontaire » vaut son pesant d'or ! Qu'on en juge : « Heidegger ne dit pas que... » — Après un tel début de phrase, le « suffisant lecteur » (au sens que Montaigne donnait à ces mots) ne saurait que dresser l'oreille : Emmanuel Faye veut sans doute « éviter » que nous ne comprenions tout de même ce que veut vraiment dire le texte de Heidegger... Il va donc prendre les devants : « interdire » la « lecture » que nous pourrions en faire par nous-mêmes... M. Faye entreprend de nous « dire »... « ce qu'il ne faudrait à aucun prix laisser dire que Heidegger l'aurait vraiment dit », alors que Heidegger « le dit », et même très expressément ! Il va donc en un sens en faire l'« aveu » involontaire (sous le couvert de la « négation » qui viendra justement l'« interdire ») ! Et c'est à cela que nous assistons ! — Voyons donc ici de plus près « ce que Heidegger ne veut pas dire » — ou plutôt : « ce qu'il importe à M. Faye que nous croyions que Heidegger ne veut surtout pas dire ». — Quelles contorsions ne faut-il pas faire pour arracher, bien malgré lui, au livre de M. Faye ne serait-ce qu'un bref « instant de vérité » ! Peut-on vraiment rêver lecteurs plus charitables que nous autres « heideggeriens radicaux » ? — Reprenons, saisissons au vol la révélation involontaire inhérente à ce magnifique exemple de « dénégation », et qui vient signer au cœur de l'ouvrage (car nous en avons atteint ici le cœur) sa propre condamnation. Car l'ouvrage entier « signe » ici la révélation même de ce qu'il s'efforce d'occulter — par tous les moyens.

Écoutons M. Faye : « Heidegger ne dit pas que les conditions du meurtre de millions d'hommes furent telles qu'ils n'ont pu mourir de la manière humaine et digne à laquelle tout être humain a droit ». — Sic ! — C'est pourtant bien là, justement, ce que veut dire Heidegger dans ce passage — et ce qu'il y dit, bel et bien ! Mais, sous la forme de la « dénégation », Emmanuel Faye, tente tout simplement de nous interdire (et de s'interdire à lui-même) de lire ce que dit

---

<sup>71</sup> *Ibidem* !

*Heidegger !* Quel aveu ! On croit rêver ! Mais non : c'est bien ainsi que M. Faye prétend « lire » Heidegger : afin d'« interdire » à quiconque de le « lire » autrement que lui — à savoir : autrement que « pour ne pas le lire », et « pour interdire de le lire » ! — Par quelle étrange aberration ? Que s'agit-il ici, au fond, de « ne pas voir » ou de « ne pas entendre » ? De « ne pas vouloir voir » ou de « ne pas vouloir savoir » ? — Cela dépasse ici les limites de notre propos.

Avec une pareille « méthode », l'on ne s'étonnera plus guère des « affirmations » et des « anathèmes » qui peuvent suivre, et qui, sans le moindre argument, *défigurent entièrement le sens* du « propos » des *Conférences de Brême*. Ainsi : « Après avoir, de manière révoltante, nié l'ampleur de la Shoah (*sic !*) en parlant de “centaines de milliers” alors que plusieurs millions d'êtres humains ont bien été exterminés par les nazis, il < sc. Heidegger ! > laisse entendre que personne n'est mort dans les camps d'anéantissement, parce qu'aucun de ceux qui y furent liquidés ne *pouvait* mourir ». <sup>72</sup> — Mais en écrivant que « *des centaines de milliers* < de gens > *meurent en masse* » <sup>73</sup> —, Heidegger n'a jamais prétendu « limiter » à quelques « centaines de milliers » de personnes « l'ampleur de la Shoah » ! C'est pure mauvaise foi que de lui imputer l'intention d'une pareille assertion : Heidegger parle ici de l'« extermination » d'êtres humains qui « *meurent en masse* », c'est-à-dire « *par centaines de milliers* ». Il ne s'agit nullement, dans le contexte du passage, d'évaluer le « nombre absolu » des victimes (lequel ne se limite d'ailleurs pas à celui de la seule « Shoah » entendue au sens strict), mais bien de la « manière », particulièrement « atroce », dont « des êtres humains » sont « liquidés, sans qu'il y paraisse, dans des camps d'extermination ». Il s'agit donc là de la « modalité » de la mort « *en masse* », « industrielle » et « anonyme », ainsi que (si l'on ose ainsi parler) de l'« unité de mesure » de la « quantité » des victimes. Et cette terrifiante « unité de mesure » n'est malheureusement autre que le « *par centaines de milliers* ». Telle en est la terrible « unité de compte » : c'est ainsi, malheureusement, que l'on « évalue » (aujourd'hui encore) le nombre des victimes des « camps d'extermination » de sinistre mémoire (d'Auschwitz, de Maïdanek, de Chelmno, de Sobibor, de Treblinka...). —

Quant au « mauvais procès » qui consisterait à accuser Heidegger — contre toute évidence, contre l'évidence de toute son œuvre et de tout son enseignement —, à l'accuser, donc, d'avoir dénié aux « victimes de l'extermination » la qualité de « mortels » et d'« êtres humains » —, il est effectivement à craindre que ceux qui se risqueraient éventuellement à l'intenter à Heidegger, à la suite d'Emmanuel Faye, ne courent effectivement le risque, c'est bien là le cas de le dire, de « *se placer en dehors de toute philosophie* » ! Les textes sont bel et bien là — qui parlent tous, à ce sujet, *en faveur de Heidegger*. Il n'y a *aucun sens* à prétendre (comme M. Faye se laisse pourtant aller à le prétendre) que Heidegger « s'en prend à l'“être” même de ceux qui ont été exterminés » (*sic !*) ; que pour lui « non seulement les populations massacrées ne sont pas mortes, mais < qu' > elles ne pouvaient même pas vivre » <sup>74</sup> (*sic !*) ; ou bien encore que (c'est un comble !) : « Le génocide des Juifs — la Shoah — et le meurtre de tous ceux qui ont également disparu dans les camps de concentration et d'extermination nazis : opposants politiques allemands, résistants français et européens, tziganes, prisonniers de guerre russes et polonais, n'ont pas eu lieu pour Heidegger » <sup>75</sup> (*sic !*).

Toutes ces « accusations » sont strictement *dépourvues de sens* : elles constituent un « procès d'intention » caractérisé, lequel en dit beaucoup plus long sur le genre d'esprit qui a été capable de le concevoir que sur celui qu'elles prétendent accuser). Elles ne « *se fondent* » sur

<sup>72</sup> *Ibidem !*

<sup>73</sup> Cf. *supra*, Martin Heidegger, « *Die Gefahr* », *loc. cit.*, ainsi que la traduction que nous en avons proposée.

<sup>74</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, *op. cit.*, p.494 !

<sup>75</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, *op. cit.*, pp.493/494 !

*aucun argument recevable ni sur aucun commencement de preuve.* Elles sont donc à strictement parler des « calomnies ». Elle sont par ailleurs — étant donné le caractère odieux des « soupçons » qu'elles éveillent — manifestement « diffamatoires ». En les proférant, le livre d'Emmanuel Faye, suivi jusqu'au point culminant de la calomnie qu'il s'efforce d'instruire, « signe » sa propre condamnation, à la faveur d'une flagrante « dénégation », révélatrice de la « mauvaise foi » (ou de la « cécité » philosophique) qui l'inspire —, d'une « dénégation » qui en constitue l'aveu involontaire.

Aucune « raison », décidément, d'imputer à Heidegger ce que M. Faye se complait à nommer « un négationnisme ontologique radical, qui tranche la vie humaine à la racine »<sup>76</sup> (*sic !*). Tout cela relève du délire le plus malsain : d'un délire dont l'étiologie ne nous regarde pas — mais dont les symptômes ont de quoi inquiéter toute communauté philosophique sensée. — Car, en l'occurrence, loin de se livrer à la prétendue « négation de la mort même des victimes » (*sic !*) dont vient publiquement de l'accuser à tort Emmanuel Faye —, loin de s'être rendu coupable de l'odieux « crime d'idées » (*sic !*) dont Roger-Pol Droit et quelques autres semblent avoir longtemps rêvé de pouvoir accuser un jour le penseur honni (au point d'en avoir réinventé la notion, juridiquement assez suspecte...) —, Heidegger, dans ces textes, que cela plaise ou non, déplore, condamne et stigmatise bel et bien, avec des mots très forts et même assez grinçants, l'atroce inhumanité de « l'extermination de l'homme par l'homme », « systématiquement » organisée, il le précise bien, « dans des chambres à gaz et des camps d'extermination ». Et l'on aura beau « faire et dire », dire — comme le fait Heidegger — que les victimes du terrifiant processus nazi de l'« extermination » systématiquement organisée « ont été atrocement privées de leur propre mort » —, ce n'est certainement pas dire qu'elles aient été « indignes de mourir » parce qu'« elles n'auraient pas été des êtres humains » ! (...) Où qu'elle ait pu germer dans le cerveau d'un être humain, une telle « (arrière)-pensée » doit être impitoyablement combattue.

De quelque manière qu'ils s'y prennent, Emmanuel Faye ni Philippe Lacoue-Labarthe (même compte tenu de la timide et très inconséquente « palinodie » que ce dernier, du moins, vient de laisser deviner à mots couverts sans pourtant lui donner de suites) n'y peuvent donc rien. — Il faut se rendre à l'évidence éclatante de ces textes : Il ne saurait être question en aucun sens ni d'aucune manière d'aucune sorte de « négationnisme » — fût-il même dit « ontologique » — de Heidegger.

Et il faut maintenant lui en donner publiquement acte. Que cela plaise ou non à M. Emmanuel Faye, ou à « un certain nombre d'intellectuels » de ses amis..., que cela plaise ou non à M. Ph. Lacoue-Labarthe, un rectificatif s'impose — même s'il ne suffira jamais ! Il y va de la vérité. Il y va de la justice qui doit être rendue à une grande pensée, capable d'éclairer — sur un sujet pareil — « les ténèbres de notre temps ».<sup>77</sup> — Et c'est essentiellement cela qui nous importe. — Mais il y va aussi — plus accessoirement — de l'honneur, gravement compromis, de tous les « intellectuels » qui, de près ou de loin, auront donné la main à cette invraisemblable calomnie — laquelle est aussi une injure manifeste faite à la simple probité philologique. (Nous avons malheureusement le sentiment que cette dernière considération, dans l'état actuel des choses, fera sourire...)

<sup>76</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, op. cit., p.494 !

<sup>77</sup> Nous empruntons ici cette expression, telle qu'elle est employée par son auteur à propos de « notre temps » — du temps situé entre Auschwitz et Hiroshima —, non point à Heidegger (qui parle, quant à lui, d'un « temps de détresse »), mais... à Ludwig Wittgenstein (que l'état de l'« Époque » préoccupait aussi).

Accuser Heidegger de « *négligence* », prétendre qu'il ait commis dans ces textes (comme un journaliste n'a pas hésité à l'en accuser) un « véritable crime d'idées », en se rendant (prétendument) coupable... de « *la négation même de la mort des victimes* », — d'une « *négation* », donc, qui ne porterait sur rien de moins que l'« extermination massive d'êtres humains », « par centaines de milliers », « dans les camps d'extermination » nazis —, alors que Heidegger, dans ces mêmes textes, *stigmatise justement tout cela dans des termes sans équivoque et de la manière la plus crue !* —, *une telle accusation*, décidément, celle de « *négligence* », constitue bien *une calomnie inadmissible* — dont la portée très gravement *diffamatoire* est manifeste. — M. Emmanuel Faye est ici *pris en flagrant délit de défiguration systématique* de la pensée de Heidegger — et *de la manière la plus grave*. — Cela revient en effet à *accuser Heidegger du pire des « négationnismes »* (fût-il qualifié d'« ontologique »), alors même que Heidegger, dans les textes injustement incriminés des *Conférences de Brême*, *accuse justement, tout au contraire*, les auteurs du processus de l'« extermination de masse » d'en avoir pour ainsi dire *doublement « exterminé »* les victimes : d'avoir non seulement « *atrocement massacré* », mais aussi réellement « *privé de leur propre mort* », dans des conditions dont Heidegger s'attache à souligner l'« *atrocité* » sans nom, ceux qui y ont été impitoyablement « *liquidés* » et « *exterminés* » (« sans qu'il y paraisse »!...) — « *dans des chambres à gaz et des camps d'extermination* » ! — Dire que les victimes de l'extermination de masse « *ont été atrocement privées de leur propre mort* », et, selon les termes mêmes de Heidegger, qu'elles ont été injustement frappées « *de morts atrocement non mortes* » —, *ce n'est nullement nier — décidément — qu'elles soient vraiment mortes !*... C'est pourtant là ce que M. Roger-Pol Droit (qui s'est fait, sans vergogne, le propagandiste éhonté des thèses — absurdes et fanatiques — de l'ouvrage tendancieux d'Emmanuel Faye, dont il a ainsi confortablement assuré la promotion médiatique) a tenté de faire croire au lecteur par voie de presse ! Après cela, l'ouvrage de M. Faye, impressionnant par sa seule masse et par les remous médiatiques qu'il ne pouvait manquer de susciter, n'avait pas même à être vraiment « lu » pour produire son « effet ». Tout au contraire, c'est au moment où il commence à être vraiment « lu », et *réfuté comme il le mérite*, que le caractère odieux de la supercherie peut éclater au grand jour. Et c'est là le destin que nous lui souhaitons — parce que c'est celui auquel il s'est, d'ores et déjà, lui-même *condamné*.<sup>78</sup>

Voilà bien, en tout cas — sur l'« exemple » le plus accablant qui puisse être, de par la gravité et l'horreur même de ses enjeux — la manière de procéder d'Emmanuel Faye : cette « démarche », selon Ph. Lacoue-Labarthe, « sans conteste honnête et probe » (*sic !*) —, et à laquelle « on ne peut que souscrire » — (*sic !*) — ! On en vient à se demander ce qu'il faudrait encore ajouter à la malhonnêteté intellectuelle la plus patente, ou à l'aveuglement le plus fanatique, pour que M. Lacoue-Labarthe puisse enfin y trouver quelque chose à redire ! L'embryon d'« autocritique », et peut-être même de « palinodie », à quoi vient semble-t-il de donner occasion la prise de position de M. Lacoue-Labarthe quant à la campagne orchestrée autour de MM. Faye et de leurs amis, semble bien devoir être voué à demeurer un *semblant* d'« autocritique » destiné à rester sans suites, et une « *inconséquente palinodie* », puisqu'elle semble n'avoir d'autre fonction que — paradoxalement — de *reconduire* (sans qu'il y paraisse) l'aberrante « condamnation » de Heidegger sous le chef d'accusation maintenu d'« *archi-fascisme* » ! Est-il vraiment si difficile de reconnaître que l'on s'est lourdement trompé ? Si les textes de Heidegger si traîtreusement « convoqués », tronqués et mutilés, dans l'ouvrage de défiguration auquel s'est livré M. Faye, sont susceptibles d'une véritable « lecture » — « pour peu qu'on les *analyse* avec un minimum de rigueur et d'attention »

<sup>78</sup> Toute cette réfutation de l'accusation de « *négligence ontologique* » injustement portée par M. E. Faye et ses alliés contre Heidegger, est une version *encore précisée* (et par conséquent *aggravée*) de la *réfutation* en bonne et due forme que nous en avons déjà produite dans la section III de notre étude intitulée « *La censure à son comble !* », mise en ligne en juillet 2005 sur « *Paroles des Jours* ».

—, et qui fasse paraître qu'ils « disent », bel et bien, « dans l'une ou l'autre occurrence, parfois décisive, *exactement le contraire de ce que la simple condamnation leur fait dire* » (selon l'expression même de Philippe Lacoue-Labarthe) —, que faut-il donc de plus, décidément, pour décider de le reconnaître ouvertement, publiquement, et pour déclarer, très clairement, que l'entreprise d'Emmanuel Faye est tout simplement une monstrueuse et calomnieuse défiguration de la pensée de Heidegger ? — Au lieu de cela, M. Lacoue-Labarthe a préféré n'y voir qu'« une démarche sans conteste honnête et probe »... Cela laisse en un premier temps songeur — mais cela devrait donner à penser.

### Intermède : Les leçons d'un « déni de lecture »

#### Sur un autre exemple caractérisé du « négationnisme philologique » de M. Emmanuel Faye

À la cynique *brutalité* du procédé dont Emmanuel Faye vient d'introduire la « méthode » — affecter de *citer* un texte dont on prétend même donner en note de bas de page (voire comme ici en pleine page) le *texte original* dans son *intégralité* (une fois n'est pas coutume !), mais *sans le lire* — et à la condition implicite que personne n'aille se mettre en tête de le lire ! —, et cela pour *en imposer*, sans aucun protocole de lecture (et pour cause !), et sans autre espèce de « justification », une « lecture » qui lui fasse dire immédiatement *le contraire* — monstrueux — *de ce que dit effectivement le texte !* —; à la cynique brutalité de cette *voie de fait* (de ce « déni de lecture » qui est du même coup un « déni de justice » et un « déni de réalité » avéré) —, armés pour notre part des seuls arguments de la *probité philologique* dont nous nous réclamons, nous n'aurons jamais à opposer, quant à nous, du moins en apparence, que la précaire fragilité de notre « travail de dentellière »... Car l'art de dénouer les sophismes obstinément ourdis, au prix de « nœuds » inextricables qu'il nous faut bien aller y dénouer nous-mêmes, exige du philosophe (comme le savait si bien, à sa manière, Wittgenstein) « des mouvements tout aussi compliqués que lesdits nœuds le sont eux-mêmes ». <sup>79</sup> Il y faut donc pouvoir compter sur toute la *patience* dont puissent être capables de vrais *lecteurs*, et sur la vertu impondérable de ce que Césaire a bien nommé « les armes miraculeuses ». Ladite « patience » et lesdites « armes » se faisant rares, l'adversaire, en ce combat douteux, tend à les tenir pour introuvables et improbables, de cela même qu'il n'en a manifestement pas idée — et encore moins l'expérience. Et c'est sur quoi il croit pouvoir cyniquement « fonder » (!) ce qui fait aujourd'hui sa seule force : l'*improbabilité* (par les temps qui courent) *d'une réfutation en bonne et due forme*. — Mal lui en prend. Car il nous est bien, effectivement, « permis » (même si certains « intellectuels » en prennent manifestement ombrage) de faire fond, comme en ultime recours, sur ce qu'il faut saluer comme le « miracle permanent », pour ainsi dire, de « la lecture », qui ouvre à ce que « dit » un texte, à ce qu'il « montre », dans toute l'« évidence » qui lui est propre, à l'« expérience du dévoilement des choses » auxquelles il donne accès comme aucun autre —, une fois laissés sur place les « préjugés », les « aveuglements », les « partis pris » et les « soupçons », calomnieusement entretenus à force de paralogismes et de malversations en tous genres, de ceux — disait Descartes — dont « les études désordonnées et les méditations obscures troublent la lumière naturelle et aveuglent l'esprit » <sup>80</sup> !

Il n'est assurément pas un bon signe (quant à l'état des « mœurs intellectuelles » de notre temps) que les défenseurs et les véritables connaisseurs de l'œuvre et de la pensée de Heidegger

<sup>79</sup> Ludwig Wittgenstein, *Philosophische Bemerkungen*, § 2, *L.W. Werkausgabe*, Bd.2, Suhrkamp, Frankfurt am Main 1989, p.52.

<sup>80</sup> René Descartes, *Regulae ad directionem ingenii*, IV, Adam & Tannery, vol. X, Jean Vrin, Paris 1996, p.171.

(d'ailleurs éventuellement traités de « heidegger(r)iens (*sic !*) radicaux », « fanatiques », ou bien encore « dogmatiques ») aient, semble-t-il, de plus en plus à « s'expliquer » et même à « se justifier » de leurs « scrupules philologiques » les mieux fondés, présentés comme indignes et déplacés, voire comme autant de « signes suspects » de quelque monstrueuse « sympathie » avec la « bête immonde » ! Il est fâcheux, à cet égard, que ce genre d'argument disqualificateur à l'égard de qui entreprend strictement de « lire », le plus rigoureusement possible, le « texte » même de Heidegger, pour en établir la pensée, ressemble à s'y méprendre aux accusations portées, en d'autres temps, contre Heidegger par les pires « idéologues » du « Parti national-socialiste » ! L'accusation de se livrer à de stériles « arguties philologiques », d'abuser du recours à l'« étymologie », de « couper les cheveux en quatre » — et cela de manière *quasi* « talmudique » —, a en effet maintes fois été opposée à la pensée de Heidegger et au « langage » dont elle requiert la mise en œuvre.<sup>81</sup> Cette accusation ne manquera pas d'être répétée à l'égard de quiconque entreprend de « lire » Heidegger comme l'enjeu extrême de sa pensée le mérite. Mais cette attention scrupuleuse portée aux règles les plus strictes de la simple « probité philologique » est pourtant bien l'exigence indispensable qui constitue *la condition — sine qua non —* de tout véritable « travail de penser », ainsi que de toute « critique philosophique » *sensée*. Et elle est d'une importance absolument décisive (et non pas anecdotique ou facultative). Montrons-le encore ici simplement sur un autre « exemple », emprunté au lamentable semblant d'« argumentaire » de l'ouvrage de M. Faye — et qui suffirait à lui seul à « illustrer » (« négativement », si l'on ose dire) la pernicieuse et traîtreuse efficace du véritable « *négationnisme philologique* » qu'il s'efforce d'introduire en philosophie.<sup>82</sup>

Comme le scandale de la rumeur médiatique n'aura pas manqué d'en répandre partout la (fausse) nouvelle, Heidegger, entre autres « crimes », se serait rendu coupable d'avoir « *soutenu* » (selon M. Emmanuel Faye, servilement relayé par MM. R.-P. Droit et consorts) le caractère « *métaphysiquement nécessaire de la sélection raciale* » ! L'ouvrage de M. Faye l'affirme et le répète — jusqu'au ressassement — en maints passages, au point d'en faire l'un des traits décisifs de son « maître-argument ». Heidegger — selon lui — « *n'hésite pas à soutenir que "la sélection raciale est métaphysiquement nécessaire".* »<sup>83</sup> — *Sic !* — Emmanuel Faye se permet même d'évoquer (et toujours sans la moindre justification textuelle) « *la justification ésotérique et meurtrière (sic !) de la sélection raciale (rassische Züchtung) dont Heidegger dira bientôt le caractère "métaphysiquement" nécessaire en 1942, l'année même où se décidera la "Solution finale".* »<sup>84</sup> — *Sic !* — Il en arrive même à *forger de toutes pièces* une « sentence » qu'il attribue sans autres formes de procès à Heidegger, pour la faire figurer *en exergue* de tout le chapitre 9 de sa frauduleuse compilation, chapitre final lui-même frauduleusement intitulé : « *De la sélection*

<sup>81</sup> Voir le texte du « rapport » émanant du Docteur Erich Jaensch sur « les agissements du Professeur Heidegger » dont nous avons fait mention dans la première Partie de notre étude intitulée « *La censure à son comble !* », publiée ici même, sur le site de « *Paroles des Jours* », le 4 juillet 2005. Il est assurément fâcheux que les méthodes de dénunciations fallacieuses de MM. Faye et consorts s'apparentent aussi étroitement aux procédés détestables d'une « littérature » de cet acabit — et par conséquent à la sorte de *haine de la pensée* d'une idéologie qu'ils prétendent pourtant combattre. Comment pareil aveuglement sur leurs propres pratiques ne leur saute-t-il pas aux yeux ? Là n'est pas le moindre des paradoxes d'une motivation fanatique, poussée jusqu'à l'obscurantisme le plus sommaire.

<sup>82</sup> M. E. Faye a délibérément choisi (jouant ainsi avec le feu) de faire un emploi dangereusement flou et imprécis de mots tels que « *révisionisme* » et « *négationnisme* », tout espérant qu'ils seront reçus dans le grand public *avec tout leur sens d'horreur et d'infamie*. Rendons-lui ici, pour une fois, la monnaie de sa pièce — en le payant (une fois n'est pas coutume) de la même monnaie.

<sup>83</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, *op. cit.*, p.180.

<sup>84</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, *op. cit.*, p.181. — Où la mention : « en 1942, l'année même où se décidera la "Solution finale" » (dont on discerne bien la fonction recherchée, celle de circonstance hautement aggravante...) est tout simplement *dénuée de tout fondement* (comme E. Faye lui-même en fera d'ailleurs finalement, par inadvertance, l'*aveu involontaire* ; — mais sans en tirer la moindre conséquence).

*raciale au négationnisme ontologique des Conférences de Brême* ». <sup>85</sup> Cet épigraphe (introuvable, et pour cause, dans l'œuvre de Heidegger) n'est autre que le suivant : « Le *principe* d'une sélection raciale est métaphysiquement nécessaire ». <sup>86</sup> — Cette pensée — évidemment odieuse —, ainsi exhibée et mise en exergue, est ici cyniquement *attribuée* à Heidegger : elle est en effet suivie de la mention : « Heidegger, 1941-1942 » (*sic !*) — cette fois, il est vrai, affublée d'un appel de note. Le texte de cette note de bas de page est, pour un lecteur attentif, le premier (et le seul) *indice* de ce que le passage visé a tout simplement fait l'objet de *coupures*, mais sans que l'ampleur en puisse être soupçonnée. Le texte de la note est en effet le suivant : « "... ist das *Prinzip* der Einrichtung einer Rassenzüchtung [...] metaphysisch notwendig " (HEIDEGGER, *Nietzsches Metaphysik*, WS 1941/42, GA. 50, 56-57 : *Nietzsche II*, p.309 ; trad. fr., p.247). » <sup>87</sup> — Il y apparaît donc bien (à qui sait voir) — mais sans que cela y soit expressément mentionné — que la *syntaxe* même de la phrase a été *tronquée* et donc, éventuellement, falsifiée (ce qui peut très bien en avoir entièrement altéré le sens), et que, de plus, un mot au moins en a été ôté par ailleurs. Si le membre de phrase ainsi maquillé en proposition indépendante était (comme nous allons le voir) *re-situé* dans son véritable *contexte* (c'est-à-dire aussi dans son contexte *intégral* : celui-là même dans lequel seulement il prend son sens) —, l'imputation à Heidegger de cette étrange (et erratique) affirmation du « caractère nécessaire de la sélection raciale » s'effondrerait instantanément — comme château de cartes. Mais qui pourrait bien s'en apercevoir, en dehors d'un cercle étroit de « connaisseurs » (de « heideggeriens radicaux » ?) par ailleurs frappés d'interdit et de suspicion ? Cela n'empêche donc nullement M. Faye (bien au contraire !) de persévérer dans ses calomnieuses accusations : « En 1941-1942, dans son cours rédigé mais finalement non prononcé sur *La métaphysique de Nietzsche*, il < sc. prétendument : Heidegger ! > n'hésite pas à présenter le "dressage (*Züchtung*) des hommes" et le "principe de l'institution d'une sélection de race" (*Rassenzüchtung*), comme "méta-physiquement nécessaire" (*metaphysisch notwendig*) ! » <sup>88</sup> Le contexte de la citation est ici un peu élargi, mais soigneusement *expurgé*, de manière à donner le sentiment de l'aggravation de la charge imputée (injustement) à Heidegger. À quoi s'ajoute l'étrange *aveu involontaire* que le *Cours* en question de Heidegger, prévu pour l'année 1941-1942, n'a d'ailleurs pas été prononcé (comme l'indique d'ailleurs bien le volume de l'*Édition Intégrale* où le texte du cours en question a été dûment publié) : mais M. Faye omet de signaler qu'il a été écrit en 1940 — et que, par conséquent, il n'a donc pas été « écrit », ni non plus « prononcé »... « en 1942, l'année même où se décidera la "Solution finale" » ! Cette allégation tendancieuse ne sera, bien entendu, pas corrigée : le lecteur restera sur sa désastreuse impression. D'autres mentions encore de cette accusation — purement et simplement calomnieuse — seront faites dans le cours du livre..., y imposant fallacieusement le thème, présenté comme une thèse heideggerienne, reprise et martelée à l'envi dans tous les « médias », du « caractère métaphysiquement nécessaire de la sélection raciale ». L'effet (ne serait-ce que « subliminal ») du matraquage médiatique a été tel que chacun de ceux qui lui auront été exposés sans défense tous ces derniers temps gardera la trace de cette association totalement infondée entre le nom de Heidegger et le « caractère métaphysiquement nécessaire de la sélection raciale »... Et voilà : le

<sup>85</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, op. cit., p. 395.

<sup>86</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, op. cit., p. 395.

<sup>87</sup> *Ibidem*, note 1. — Où les mots allemands pourraient être ainsi rendus en français : « ... est le *Principe* de l'institution d'une sélection raciale [...] métaphysiquement nécessaire ». La double référence s'entend : 1°/ à : Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, Vorlesung Wintersemester 1941-1942 (angekündigt, aber nicht gehalten) [Cours annoncé pour le Semestre d'hiver 1941-1942, mais qui ne fut pas prononcé], *Gesamtausgabe*, Bd.50, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1990, pp.56/57 ; et : 2°/ à : Martin Heidegger, *Nietzsche II*, Günther Neske, Pfullingen 1961, p.309, soit : Martin Heidegger, *Nietzsche II*, traduction française de Pierre Klossowski, Gallimard, Paris 1971, p.247. (M. E. Faye ne reprend d'ailleurs pas pour ce passage la très explicite et complète traduction développée de Pierre Klossowski.)

<sup>88</sup> Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction...*, op. cit., p. 440.

(mauvais) tour est joué ! « Mentez, mentez — il en restera toujours quelque chose », selon le bel adage d'un « ministre de la propagande », et qui s'y connaissait : un certain Dr. J. Goebbels...

Ouvrons, maintenant, le *Cours* de Heidegger au passage indiqué —. Voici ce que peut y lire — en allemand — celui qui se donne la peine de *lire* — réellement — les œuvres de Heidegger :

« *Nur wo die unbedingte Subjektivität des Willens zur Macht zur Wahrheit des Seienden im Ganzen wird, ist das Prinzip der Einrichtung einer Rassenzüchtung, d. h. nicht bloße aus sich wachsende Rassenbildung, sondern der sich selbst wissende Rassengedanke möglich und d. h. metaphysisch notwendig.* »<sup>89</sup>

« C'est seulement là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient la vérité de l'étant dans son entier, qu'est possible, et par là métaphysiquement nécessaire, le *principe* de l'institution d'une sélection de race, c'est-à-dire non pas < celui > de la simple formation d'une race croissant d'elle-même, mais < bien > la *pensée* de la race se sachant elle-même. »<sup>90</sup>

De quoi s'agit-il donc ? — Il s'agit de « *la métaphysique de Nietzsche* » — et non pas de celle qu'il plaît à MM. Jean-Pierre & Emmanuel Faye de prêter... à Heidegger (qui n'en peut mais...) ! Et le thème du cours est même ici plus précisément celui du « *surhomme* », ou du « *surhumain* », ainsi que de sa signification dans « *la métaphysique de Nietzsche* ». Sans une claire perception des enjeux philosophiques majeurs de ce passage, le sens n'en peut guère être compris. Et c'est naturellement de quoi Emmanuel Faye se garde bien de tenir compte — et encore moins de rendre compte à son lecteur, auquel il n'est même pas permis d'envisager (pour peu qu'il se fie à l'auteur) le contexte véritable de la citation. — Accepter de « *lire Heidegger* » demande assurément de la « patience », une certaine « connaissance » de l'histoire de la métaphysique, une « connaissance » acquise le plus possible de première main, au contact des textes des grands penseurs de la tradition (et si possible dans leur langue), ainsi que le véritable désir (cela pourrait s'appeler « la résolution ») d'apprendre à « connaître » davantage encore « *de quoi il retourne* » et « *de quoi il s'agit* » dans cette tradition textuelle, à la trame de laquelle nous nous trouvons (souvent à notre insu) d'entrée de jeu « entretissés ». Ces réquisits de la lecture sérieuse de Heidegger sont assurément exigeants. Ils impliquent, pour le moins, ce qu'il arrive à Platon d'appeler « quelque plus long détour ». Mais s'y risquer, se mettre à leur école, n'est pas non plus sans gratifications : le « risque » qui y est encouru est seulement celui d'y « trouver l'occasion de s'en instruire » de beaucoup de choses et d'en recueillir la « leçon », en autant de « leçons de choses », « lues » et acquises à même les « choses » dont il y est question, au fil d'un véritable « enseignement », comme son nom l'indique en français, des « signes et enseignes », et autres « seings et signatures » à nous laissés et comme légués à même les « textes » (ces « tissus »), à titre d'« archives », de « mémoire » (non pas seulement « documentaire ») de l'« histoire de la métaphysique occidentale ». Il y faut, naturellement (n'en déplaise aux « misologues » qui s'ingénient à nous interdire de « lire » Heidegger), quelque supplément de « philologie », une véritable « lecture », instruite et vivante, et méditative, de l'ensemble des textes de la tradition

<sup>89</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, Vorlesung Wintersemester 1941-1942 (angekündigt, aber nicht gehalten), *Gesamtausgabe*, Bd. 50, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1990, pp.56/57.

<sup>90</sup> *Ibidem.* — Nous donnons ici, pour les besoins de la présente étude et de l'acuité philologique qu'elle requiert, notre traduction de travail. — Voir aussi l'excellente traduction récemment parue de ce *Cours* : Martin Heidegger, *Achèvement de la métaphysique et poésie*, traduit de l'allemand par Adéline Froidecourt, Gallimard, Paris 2005. La traduction du cours intitulé *La métaphysique de Nietzsche* y occupe les pages 7 à 100. C'est à peine si la parution de cette traduction, qui a eu le souci d'être à la fois fidèle et élégante, a pu être jusqu'à présent remarquée comme elle le mérite, dans le tintamarre médiatique assourdissant soulevé autour de l'entreprise de M. Faye. Mais tout le *travail invisible* de donner à entendre et à méditer, donc aussi à lire et à interpréter les textes de Heidegger avec toute la patience qu'ils requièrent, ne s'en poursuit pas moins — infatigablement.

philosophique. Ainsi qu'un « art de lire » qui n'est pas de l'ordre de celui des « censeurs » et autres « enquêteurs » et « Inquisiteurs » de tous les temps.

Quelles sont ici les « choses » dont nous entretenait ce passage du *Cours* de Heidegger si brutalement « mutilé », au contexte massivement « occulté », puis grossièrement « incriminé » par Emmanuel Faye ? — S'y agit-il le moins du monde de « légitimer » la « sélection raciale » comme « métaphysiquement nécessaire » ? — *Certainement pas* : tout au contraire ! — De quelle « sélection raciale » peut-il donc bien s'agir là ? Que faut-il entendre par « métaphysiquement nécessaire » ? — Et de quelle « métaphysique » s'agit-il là ? — Encore faudrait-il nous enquérir — sérieusement — de tout « ce dont il s'agit là » — et que déploie précisément (à qui se donne la peine d'en suivre l'instructive et patiente méditation) l'enseignement même de tous les *Cours sur Nietzsche* dispensés par Heidegger en plein « Troisième Reich ». <sup>91</sup>

Car 1°/ pour ce qui est de « la métaphysique » dont il est ici question —, il s'agit bel et bien là, dans le *Cours* de Heidegger d'une magistrale interprétation de « la métaphysique de Nietzsche » comme accomplissement de « la métaphysique de la volonté de puissance » ! Interprétation qui suppose d'ailleurs à son tour toute une interprétation « de grand style » de l'ensemble de la tradition de « l'histoire de la métaphysique occidentale » ! — Cette interprétation heideggerienne de Nietzsche peut naturellement être discutée, critiquée et contestée —; mais il faut alors la contester, pour ainsi dire « les armes à la main », sur le terrain même où elle prend position : avec des arguments « philosophiques » majeurs et, de plus, quelques-unes de ces autres « armes » qu'Aimé Césaire aura nommées « miraculeuses ». Ce dont l'entreprise d'Emmanuel Faye (qui semble bien ne pas en avoir les moyens) ne se soucie guère !

Et 2°/ Quant à la « sélection raciale » impliquée dans ce passage, — même s'il est certain qu'elle ne saurait demeurer sans échos dans l'évocation qu'elle ne peut manquer d'avoir voulu faire de la dimension « biologique », « raciale » (et même « raciste ») de l'« idéologie » et de la « vision du monde » du « national-socialisme » (qu'il s'agit justement pour Heidegger de faire

<sup>91</sup> En faisant massivement l'impasse sur le sens et sur la teneur des *Cours* sur Nietzsche dispensés par Heidegger au plus fort du « Troisième Reich », c'est à une part décisive du travail de pensée de Heidegger que l'ouvrage d'Emmanuel Faye s'efforce d'interdire l'accès en s'évertuant (par tous les artifices) à y laisser soupçonner le pire. Cette part décisive de l'œuvre concerne essentiellement l'interprétation d'ensemble de « l'histoire de la métaphysique occidentale » et — tout particulièrement — celle du « nihilisme européen » en passe de devenir « planétaire ». Ce dont il s'y agit aussi, pour Heidegger, c'est de mener à bien une « explication » serrée, et de longue haleine, « avec » l'idéologie de la « vision du monde national-socialiste », dont on ne sait que trop comment elle entendait s'approprier Nietzsche. Les *Cours* sur Nietzsche de cette période critique constituent un corpus très important, qui ne compte pas moins de six cours, tous dûment publiés dans le cadre de la *Gesamtausgabe*, chez Vittorio Klostermann, à Francfort-sur-le-Main, de 1985 à 2003 : *Nietzsche : Der Wille zur Macht als Kunst* (Wintersemester 1936/1937), *Gesamtausgabe* Bd.43, Frankfurt am Main 1985 ; *Nietzsches Metaphysische Grundstellung im abendländischen Denken : Die ewige Wiederkehr des Gleichen* (Sommersemester 1937), *Gesamtausgabe*, Bd.44, 1986 ; *Nietzsches II. Unzeitgemäße Betrachtung* (Wintersemester 1938/1940), *Gesamtausgabe*, Bd.46, 2003 ; *Nietzsches Lehre vom Willen zur Macht als Erkenntnis* (Sommersemester 1939), *Gesamtausgabe*, Bd.47, 1989 ; *Nietzsche : Der europäische Nihilismus* (II. Trimester 1940), *Gesamtausgabe*, Bd.48, 1986 ; enfin : *Nietzsches Metaphysik* (für Wintersemester 1941/1942 angekündigt, aber nicht vorgetragen), in : *Gesamtausgabe*, Bd.50, 1990, pp.1 à 87. L'ensemble de ce travail d'interprétation de l'« histoire de la métaphysique occidentale » à la lumière de ce qu'en révèle « la métaphysique de Nietzsche » est apparu si important pour l'interprétation de l'ensemble de l'œuvre de Heidegger et de son chemin de pensée, que le penseur a jugé bon d'en donner de son vivant une édition en deux volumes : Martin Heidegger, *Nietzsche I & II*, Günther Neske, Pfullingen 1961 (dont une traduction française, due à Pierre Klossowski, est disponible depuis 1971 aux Éditions Gallimard). Peut-être conviendrait-il enfin de tenir le plus grand compte de la teneur et du propos de tout cet enseignement ? Mais M. Faye et ses amis ont visiblement décidé de n'en tenir aucun compte — et même d'empêcher d'y avoir accès. Il serait urgent de se demander pourquoi. Le voile levé par Heidegger sur le rapport intime et les relations intestines de la « métaphysique occidentale » et du « nihilisme » le plus dévastateur qui ait jamais été leur ferait-il peur au point de les contraindre à se voiler la face ?

clairement ressortir au « nihilisme accompli » de « la métaphysique de la volonté de puissance » —, la « sélection raciale » dont il s'agit ne prend justement son sens que dans la doctrine *nietzschéenne* du « surhumain » et de la « volonté de puissance ». L'« anthropologie » *nietzschéenne* (et non pas heideggerienne !) a en effet toujours présenté le « devenir-humain » comme « institué » dans un processus de « moralisation » — au sens afférent à une « histoire naturelle » de la « moralité des mœurs ». L'« éducation » du « genre humain » y est couramment présentée comme résultant de l'institution d'un « dressage », d'un « élevage » et d'une « sélection », — voire : comme résultant de l'édification d'un véritable « mensonge au sens extra-moral »<sup>92</sup> —, où sont censés prendre leur « origine » le « langage », la « morale », le « droit », la « science » et l'institution de « la vérité » même : cette « sorte d'erreur dont une espèce d'êtres vivants a besoin pour survivre », « l'utilité pour la vie en décidant en dernière instance ».<sup>93</sup> Le mot « *Züchtung* » est en quelque sorte la signature *nietzschéenne* de cette « fabrique de l'humain » — de cette « fabrique de l'animal parlant », pour reprendre ici avec tout son sens une expression qui ressortit à l'enseignement de Pierre Legendre<sup>94</sup> —, et de cette « institution du langage », laquelle a retenu toute l'attention de Nietzsche. Ainsi est-ce là la « question directrice » de l'enquête ouverte dans la *Généalogie de la morale* sur « l'origine de la responsabilité », c'est-à-dire aussi bien « sur l'origine de nos préjugés moraux » : « Comment élever et dresser un animal qui puisse promettre ? » — « Dresser un animal qui puisse promettre [ein Thier heranzuzüchten, das versprechen darf...] —, n'est-ce pas justement cette tâche paradoxale elle-même, que la nature s'est proposée eu égard à l'homme ? »<sup>95</sup> Et l'histoire des « institutions originaires » qui auront contribué à cette étrange « tâche » : « élever » et « dresser »... « un animal » capable de « parler », de « donner » et de « tenir parole » et donc d'abord aussi capable de « parler » —, tel serait le fil de l'intrigue de cette « longue histoire de l'origine de la responsabilité »<sup>96</sup> — ! C'est aussi — justement — à cet « élevage de l'être humain » afférent à l'« anthropologie » de Nietzsche, que ressortit la thématique du « surhumain », telle que le *Cours* de Heidegger entreprend ici d'en faire ressortir les enjeux, révélateurs des implications les plus sérieuses, les plus aiguës et les plus « dangereuses » du règne inconditionné de « la métaphysique de la volonté de puissance » des Temps modernes, dont il voit dans « la métaphysique de Nietzsche » tous les signes précurseurs et avant-coureurs. — Ce qui ne signifie nullement que Heidegger en « approuve » les présupposés et les modalités supposées, ni non plus ne les « légitime » ; mais seulement qu'il *en prend acte* comme d'un aboutissement (qui ne cesse de menacer de l'intérieur l'« être » même de l'être humain) de la « logique » secrètement à l'œuvre dans « la métaphysique occidentale », et dont « la

<sup>92</sup> Cf. Friedrich Nietzsche, *Über Wahrheit und Lüge im außermoralischen Sinne*, in : Kritische Studienausgabe, hrsg. von Giorgio Colli & Mazzino Montinari, DTV./de Gruyter, München/Berlin/New York 1988, Bd.1, pp.875-890 / *Introduction théorique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral*, in : Friedrich Nietzsche, *Le Livre du philosophe*, III, Aubier/Montaigne, Paris 1969, pp.170-215.

<sup>93</sup> Friedrich Nietzsche, *Nachgelassene Fragmente (1884-1885)*, fragment 34 [253], Kritische Studienausgabe, hrsg. von Giorgio Colli & Mazzino Montinari, DTV./de Gruyter, München/Berlin/New York 1988, Bd.11, p.506. — Dans les *Œuvres philosophiques complètes*, vol. XI : *Fragments posthumes (automne 1884-automne 1885)*, traduit par Michel Haar & Marc B. de Launay, Gallimard, Paris 1982, p.235, ce fragment — décisif — n'a tout simplement pas été correctement traduit.

<sup>94</sup> Sur le thème (profondément enfoui) de l'« institution de l'animal parlant », tel que le met au jour avec une infinie patience, l'effort soutenu de refondation d'une « anthropologie dogmatique », cf. Pierre Legendre, *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident*. Conférences au Japon, coll. « Les Quarante piliers », Mille et une Nuits (Arthème Fayard) Paris 2004 — notamment la seconde conférence, pp.65-94. Ainsi que, du même : *Sur la question dogmatique en Occident*, Librairie Arthème Fayard, Paris 1999, et : *De la société comme texte. Linéament d'une anthropologie dogmatique*, Arthème Fayard, Paris 2001, ainsi que l'ensemble des *Leçons*, notamment : *Dieu au miroir. Étude sur l'institution des images*, Arthème Fayard, Paris 1994.

<sup>95</sup> Friedrich Nietzsche, *Zur Genealogie der Moral*, II, § 1, Kritische Studienausgabe, hrsg. von Giorgio Colli & Mazzino Montinari, DTV./de Gruyter, München/Berlin/New York 1988, Bd.5, p.291.

<sup>96</sup> Friedrich Nietzsche, *Zur Genealogie der Moral*, II, § 2, *op. cit.*, p.293.

métaphysique de Nietzsche » (c'est-à-dire la « métaphysique de la volonté de puissance ») signifie le plénier accomplissement, et qui marque de son « empreinte » l'extrême modernité de l'« homme moderne » ! Ce que Heidegger prétend ici « lire », avec une très grande acuité philologique, à même l'« archive textuelle » des *Écrits* nietzschéens — à titre de « *document ontologique* » attesté dans l'« histoire de l'Être » —, ce n'est *nullement* une « doctrine » qu'il puisse faire sienne ; c'est bien plutôt un *signe annonciateur* et un *témoignage « historial »* décisif de l'*inflexion* même du cours entier de l'« *histoire de la métaphysique occidentale* » en direction du « *règne sans partage* » (potentiellement gros de toutes les « catastrophes mondiales »<sup>97</sup>) de « *la métaphysique de la volonté de puissance* » — où vient s'accomplir le « *nihilisme européen* », désormais devenu (ou en passe de devenir) « *planétaire* ». — Mais CELA, M. Faye et ses amis, n'en veulent au fond justement rien savoir : il n'en est même jamais question le moins du monde dans tout l'ouvrage d'Emmanuel Faye, qui a bien autre chose en tête...

Au moins nous faudrait-il pourtant *nous « enquêter »* sérieusement de tout cela (sur un tout autre mode de l'« enquête » que celui que pratiquent par prédilection MM. Faye et leurs amis...) —, si seulement nous voulions être certains d'y *comprendre quelque chose*, avant de nous imaginer pouvoir « condamner » sans savoir de quoi il retourne ! — Relisons donc la phrase entière dont une partie (délibérément mutilée) avait été — sélectivement — détachée — et — jusqu'à l'obscénité — « exhibée » :

« C'est seulement là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient la vérité de l'étant dans son entier, qu'est possible, et par là métaphysiquement nécessaire, le *principe* de l'institution d'une sélection de race, c'est-à-dire non pas < celui > de la simple formation d'une race croissant d'elle-même, mais < bien > la *pensée* de la race se sachant elle-même. »<sup>98</sup>

Cette phrase, manifestement, *n'affirme nullement* que « la sélection raciale », ni même d'ailleurs que « le *principe* de la sélection raciale » (à supposer d'ailleurs que l'on soit déjà censé savoir de quoi il s'agit ici), *serait* (sans autres considérations) « métaphysiquement nécessaire » ! Elle ne prétend pas davantage que « l'installation » ou « l'institution d'une sélection raciale » serait une bonne chose : qu'elle serait « métaphysiquement souhaitable » ! Car la « nécessité métaphysique » dont il y est question pourrait fort bien déjà avoir la signification d'une véritable « catastrophe », dont il s'agirait d'évaluer l'« inflexion », la « tournure », et qu'il s'agirait par ailleurs de réprover ou d'écarter de toutes nos forces ! La phrase, à elle seule — pourvu seulement qu'on daigne la lire (et la citer) dans son *intégralité*, c'est-à-dire aussi dans son *intégrité* —, n'en préjuge pas. Elle prétend seulement indiquer *dans quelles conditions*, et pour ainsi dire *en quels « temps et lieu »* (dans le cours de l'« histoire de la métaphysique occidentale ») quelque chose de tel que « le *principe* de l'installation d'une sélection raciale », à savoir celui « de la *pensée* de la race », d'une « pensée » qui (de « la race ») en serait une « *pensée* se sachant elle-même » — devient « possible, et par là « métaphysiquement nécessaire » — au sens où les « conditions » en question une fois remplies, une certaine « métaphysique » (la « métaphysique de la volonté de puissance » portée « à son comble ») en rendrait alors (mais alors seulement) l'institution « nécessaire » : « fatale », « fatidique », « inévitable ». — Mais *à quelles conditions*, et dans *quels temps et lieu*, une communauté humaine pourrait-elle bien avoir l'« idée », ou la

<sup>97</sup> Voir, par exemple, dans la conférence « *Nietzsches Wort "Gott ist tot"* », in : Martin Heidegger, *Holzwege*, Gesamtausgabe, Bd.5, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1977, p.218 : « Le nihilisme, pensé jusqu'en son aître [*in seinem Wesen gedacht*], est bien plutôt le mouvement de fond [*die Grundbewegung*] de l'histoire de l'Occident. Lequel affiche un tel tirant-d'eau que son déploiement ne saurait plus avoir pour conséquences que des catastrophes mondiales [*Weltkatastrophen*] ».

<sup>98</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, Vorlesung Wintersemester 1941-1942 (angekündigt, aber nicht gehalten), Gesamtausgabe, Bd.50, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1990, pp.56/57.

« pensée » d'instituer au principe de sa propre perpétuation « le *principe* de l'institution d'une sélection raciale », donc celui de l'« élevage »... d'« êtres humains » ? — Voilà, assurément, une bien étrange question ! — Mais la *réponse* qu'apporte le début de la phrase mérite, elle aussi, toute notre attention, car elle nous concerne au premier chef, « nous » et « notre temps ». — À quelles conditions ? En quels « temps et lieu » ? — Réponse : « C'est *seulement là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient la vérité de l'étant dans son entier* »<sup>99</sup>, que cela (à savoir : « le principe de l'institution d'une sélection raciale », ou « de la sélection d'une race ») devient « possible, et par là métaphysiquement nécessaire ». — Il nous faut donc aussi nous soucier de comprendre ce que signifie, dès cette époque, dans la pensée de Heidegger, l'expression : « *là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient la vérité de l'étant dans son entier* ». Mais il faut naturellement aussi nous mettre en peine de nous en donner les moyens. Ce qui implique au moins que l'on acquière quelque teinture de « connaissance » de « ce dont il s'agit » dans « l'histoire de l'Être » en tant qu'« histoire de la vérité de l'Être », dans l'interprétation heideggerienne de l'« histoire de la métaphysique occidentale » (entre autres détails), et — notamment — dans la doctrine nietzschéenne du « nihilisme », du « surhumain » et de la « volonté de puissance »... Toutes « choses » dont il est naturellement expressément question, entre autres lieux, dans l'ensemble des *Cours* de Heidegger sur Nietzsche —, mais dont il n'est jamais sérieusement tenu compte (et pour cause) dans ce qu'il est devenu de bon ton d'appeler « le “Heidegger” d'Emmanuel Faye » !

*Réinscrivons* seulement ici la phrase que nous venons à peine de commencer à lire (dans son intégrité et intégralité restituée) à l'intérieur du *contexte* des pages du *Cours* dans lequel elle est à sa place. — Heidegger s'y attache à comprendre ce que Nietzsche entreprend de donner à penser comme un « *renversement de perspective* » qui aurait conduit l'« être humain » (dans l'entente qu'il a de lui-même) à prendre en considération l'« animalité » qui est la sienne : il s'efforce de reconstituer ce qui est en jeu, ce qui se joue, dans « l'histoire de la métaphysique », lorsque Nietzsche entreprend de reconduire la prise en considération de l'« animalité » de l'« animal rationnel », de l'« animalité », donc, de l'« être humain », à la doctrine de « *la volonté de puissance* » comme constituant proprement l'« essence » de celui-ci. Cela implique, aux yeux de Nietzsche, tout un profond « *renversement de la préséance* » entre la « raison » et le « corps » — lequel constitue un thème puissant de la méditation de Nietzsche. Ce moment de « renversement », de « retournement », dans ce qu'on serait tenté d'appeler l'« anthropogenèse » nietzschéenne, coïncide avec le « moment » du « nihilisme » favorable au surgissement du « *surhumain* » : celui du « *dépassement* » de ce qu'*aura été* jusqu'à présent « *l'être humain* ». L'« être humain » s'y apparaît alors à lui-même comme ce que Nietzsche appelle « *das festgestellte Thier* » : « l'animal avéré », et en quelque sorte « fixé » et « établi comme tel » dans son « empreinte » et dans son « type ». Alors que ce qu'avait été jusqu'alors l'« être humain », dont l'insigne « désignation métaphysique » n'avait été recherchée que dans « la raison », dans la référence aux « idéaux suprasensibles », à la « transcendance », etc., n'était donc encore que « *das noch nicht festgestellte Thier* »<sup>100</sup> : « l'animal non encore fixé < ou établi comme tel > » — « l'animal non encore fixé dans son Type ». Or, ce « Type », où serait atteint dans l'« animal » — tout à la fois au plus aigu du point de « renversement nihiliste » de l'ancienne figure humaine (donc au comble du « nihilisme ») et au plus haut point de la « volonté de puissance » — ce qui en serait désormais l'« empreinte » bien « frappée » —, ce « Type » ultime, ce pourrait bien être ce que Nietzsche appelle « *das prachtvolle “Thier”* » — « l'“Animal” magnifique » — « l'“Animal” à son

<sup>99</sup> Où nous *soulignons* ce qu'Emmanuel Faye, quant à lui, a choisi — délibérément — d'occulter, afin de falsifier tout le sens de la « citation » qu'il prétend en faire — fallacieusement.

<sup>100</sup> Friedrich Nietzsche, *Der Wille zur Macht*, § 667, *Nietzsches Werke (Großoktavausgabe)*, vol. XIII, Naumann, Leipzig 1902, p.385. — Cité par Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.54.

comble » — « l'“Animal“ dans toute sa splendeur » : « La force et [la] puissance des sens — voilà, chez un humain pleinement découplé et entier, ce qui est le plus essentiel : l'“Animal“, dans toute sa magnificence, doit être donné en premier — sinon, à quoi bon toute [cette] “humanisation“ ! ». <sup>101</sup>

Mais que signifie donc ici la mention de cet étrange processus d'« humanisation » ? Il importe au plus haut point de le comprendre. Car ce qui fait l'enjeu de ce « moment critique » de l'« anthropologie » nietzschéenne (où l'« humain » tourne au « Surhumain ») ne se limite donc nullement à la définition de « l'être humain comme type ». Il engage, selon Nietzsche, ce qui pourrait être appelé (dans une assez étonnante consonance avec l'expression même de Marx !) : le processus entier de « l'humanisation de la nature » ! Il engage l'« interprétation » même du « monde » et de la « nature » — celle de « l'étant dans son ensemble » tel qu'il est toujours en effet ressaisi à partir de la « subjectivité » de « l'homme » ainsi entendu : c'est-à-dire à partir du processus — à caractère « anthropomorphique » — de l'« humanisation de la nature » — de ce que Nietzsche appelle « die Vermenschlichung ». Dans une telle perspective — celle que Nietzsche entreprend de penser conformément à l'injonction de Zarathoustra : « Euer Wille sage : der Übermensch sei der Sinn der Erde ! » — « Que votre volonté dise : le surhumain soit le sens de la Terre ! » —, il s'agit donc de penser par quel décisif « renversement de sens » — dans l'entente que « l'être humain » a de lui-même —, la « maîtrise » et « domination » de celui-ci sur la « nature » et sur « la Terre » pourrait autrement s'établir. Ce dont il s'agit essentiellement, avec le thème nietzschéen du « surhomme » ou du « surhumain », c'est donc tout simplement du « combat pour la maîtrise sur la Terre » : « der Kampf um die Erdherrschaft » ! Cette « maîtrise » implique selon Nietzsche toute une « emprise » — et une « empreinte » — de « la subjectivité » (en quelque sorte « générique », comme Marx n'hésite pas à le dire...) de l'« être humain » sur l'ensemble de « la nature », c'est-à-dire tout un processus d'« humanisation » — toute une « Vermenschlichung », dont Nietzsche souligne à plaisir le caractère « anthropomorphique » — « de l'étant comme tel et en son entier ». « Die Welt “vermenschlichen“, d.h. immer mehr uns in ihr als Herren fühlen » <sup>102</sup> : « “humaniser“ le monde, c'est-à-dire nous y sentir toujours davantage les maîtres » —, voilà ce dont il « s'agit », selon Nietzsche, dans ce processus d'« humanisation ».

Et Heidegger de commenter : « Mais l'humain ne se rend pas “maître“ au moyen d'une quelconque violence faite aux choses selon des vues et des caprices arbitraires ». Et il précise : « Herrwerden heißt zuerst, sich selbst dem Befehl zur Ermächtigung des Wesens der macht unterstellen » <sup>103</sup> — « Devenir-maître, cela signifie tout d'abord : se soumettre soi-même à l'ordre donné de s'emparer de la puissance de < et sur > l'« être » de la puissance ». — Où (soit dit en passant) il est possible d'imaginer à qui pouvait s'adresser (en 1940 !) cette « remarque » (adressée en vain « à bon entendeur », éventuellement même par-delà l'écoute de la censure), et même quelle valeur d'avertissement elle pouvait prendre (à bon entendeur...) : Vouloir « être le maître », cela implique l'entière et inconditionnelle « soumission » à une « injonction » qui n'émane jamais, quant à elle, de nulle autre instance que de « l'« être » même « de la puissance » ! Et c'est donc être entièrement sous l'emprise de « la métaphysique de la volonté de puissance » ! — À bon entendeur, salut !

<sup>101</sup> Friedrich Nietzsche, *Der Wille zur Macht*, § 1045, *Nietzsches Werke (Großoktavausgabe)*, vol. XVI, Kröner, Leipzig 1911, p.385. — Cité par Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.54.

<sup>102</sup> Friedrich Nietzsche, *Der Wille zur Macht*, § 614, *Nietzsches Werke (Großoktavausgabe)*, vol. XVI, p.100. — *Großoktavausgabe*, Cité par Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.53.

<sup>103</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.53.

Le sens de la question que se pose Nietzsche (dans les *Fragments* de l'ouvrage qui aurait pu s'intituler *La volonté de puissance* et que scrute ici très attentivement Heidegger) doit encore être précisé, si nous voulons avoir quelque chance de ressaisir l'*enjeu crucial* (et particulièrement brûlant) que l'enseignement de Heidegger permet d'y discerner pour le temps présent. Cette question, c'est celle de savoir si le premier effet du « nihilisme », tel que ressaisi (par Nietzsche) dans ses formes « classiques », de ce « nihilisme », donc, qui, à l'occasion de la « mort de Dieu », nie toute prééminence du « suprasensible » et toute forme de « transcendance » et affirme le primat du « corps » et des « instincts » —, si l'effet même, donc, de ce « nihilisme » ne serait pas au fond d'ouvrir et de déployer la « possibilité » d'une forme de « souveraineté » et de « domination de la Terre » sans précédent jusqu'à nos jours, à la faveur de l'« inversion de sens » qui, désormais, fait de ce qu'avait été jusqu'à présent l'« être humain »... littéralement : un tout autre « homme » : « l'être humain nihilistiquement inversé » qu'est le « Surhomme » !

C'est cette « vue » de Nietzsche sur le « Surhumain », que Heidegger, ici, (loin de la faire sienne en aucune façon) entreprend de *prendre au mot*, en quelque sorte, — et *non pas*, justement « au pied de la lettre » —, en l'interprétant de manière à en appliquer l'« historique » intuition à la situation présente de l'« homme moderne » : celle que marque le déferlement du « nihilisme accompli », c'est-à-dire le règne de « la métaphysique de la volonté de puissance » portée « à son comble » — au comble de son imminent déchaînement « catastrophique ». — Le « nihilisme » dont parle Nietzsche coïncide alors strictement avec l'interprétation de l'« être humain » et de « l'étant dans son ensemble » à partir de la « volonté de puissance » et sous son « empire » : l'avènement de la perspective qui est celle du « surhumain », c'est-à-dire celle de « l'humain inversé », ouvre la « possibilité » — et, potentiellement, ce qui en sera la « nécessité métaphysique » — de ce que Heidegger nomme « l'interprétation de l'étant comme tel et en son entier à partir de cet être humain inversé ». <sup>104</sup> Cette « vue » essentielle de Nietzsche sur ce qu'il faut bien appeler « notre temps » est ce qui donne lieu, dans le *Cours* à des formulations de Heidegger qui ne laissent aucun doute, de par leur insistance même, sur ce qu'il veut dire (à qui, naturellement, « a des oreilles pour entendre », éventuellement aussi « des yeux pour voir », et veut bien se donner la peine de le « lire »). Ainsi, par exemple :

« Et si c'était au prix de ce renversement nihiliste sans pareil, qu'il fallait à ce qu'a été jusqu'alors l'être humain se transformer dans le surhumain, lequel, comme la volonté de puissance à son plus haut, veut < alors > faire être l'étant comme l'étant < qu'il est > ? » <sup>105</sup>

Ou bien encore :

« L'«humanisation», conçue de manière nihiliste, cela signifie donc, d'abord : faire de l'être humain l'être humain par le renversement de la préséance de la raison en la préséance du «corps » ; et cela signifie ensuite et du même coup : l'interprétation de l'étant comme tel en son entier à partir de cet être humain inversé. » <sup>106</sup>

Si c'est bien de « l'étant comme tel en son entier », ainsi « interprété à l'image de l'homme » dans le processus de l'« humanisation anthropomorphique », si c'est bien de cela qu'il s'agit ici dans l'« inversion nihiliste » de l'entente que « l'humain » a de lui-même lorsqu'il « se transforme dans le surhumain » —, tout semble se passer comme s'il devait alors se produire tout un soudain

<sup>104</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, Gesamtausgabe*, Bd .50, *op. cit.*, p.54.

<sup>105</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.53. — Le tour de cette phrase essentielle ne nous semble pas avoir été correctement rendu dans la traduction française (par ailleurs excellente) d'Adéline Froidecourt (*op. cit.*, p.63).

<sup>106</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.54.

*changement de sens* — comme une sorte de très puissant « *changement de signe* » — affectant le *sens même* de l'« *anthropomorphisme* » : « Non plus volonté de conservation, mais bien < volonté > de puissance ; non plus l'humble tournure : “Tout cela *n'est que* subjectif“, mais : “C'est aussi là *notre* œuvre ! — soyons-en fiers !“ ».<sup>107</sup> Où il appert que l'enjeu même de ladite « *humanisation* » est bel et bien celui de la « *maîtrise et possession* » de « l'étant comme tel tout entier », et que la « *subjectivité* » propre au processus « *anthropomorphique* » ici envisagé par Nietzsche est purement et simplement *assumée* — dans la figure humaine étrangement « *inversée* » du « *surhumain* » — ; elle y est en effet *assumée* sans fausse honte : « de manière *nihiliste* » et « *au sens de la subjectivité accomplie de la volonté de puissance* » : « *aber im Sinne der vollendeten Subjektivität des Willens zur Macht* »<sup>108</sup> !

Cependant, si le « *surhumain* » signifie l'« *inversion nihiliste* » de l'« *humanisation* » telle que jusqu'alors afférente au sens traditionnel de l'« *anthropomorphisme* » —, l'avènement du « *surhumain* » ouvre la perspective d'une véritable « *dés-humanisation* » — celle d'une véritable « *Ent-menschlichung* » ! — eu égard à ce qu'avait été jusqu'alors la figure de « l'humain » (depuis Platon !) —. L'œuvre propre de cette « *dés-humanisation* » est précisément de s'engager dans la dangereuse aventure consistant à « *délivrer l'étant des investissements de valeur propres à ce qu'avait été jusqu'alors l'être humain* » :

« Dans cette dés-humanisation, *l'étant se montre “à nu” [“nackt”] comme le passage à l'acte de la puissance et le combat des figures de domination de la volonté de puissance [als das Machten und Kämpfen der Herrschaftsgebilde des Willens zur Macht], c'est-à-dire comme “Chaos” [d. h. als “Chaos”].*<sup>109</sup> L'étant, ainsi à l'état pur, pris à partir de l'âtre de son être [*aus dem Wesen seines Seins*] est : “Nature”. C'est aussi pourquoi on peut lire dans une première esquisse de la doctrine de l'Éternel retour de l'identique la mention suivante : “*Chaos sive natura*” : “*Von der Entmenschlichung der Natur*” [*“De la dés-humanisation de la nature”*]. »<sup>110</sup>

Ce dévoilement de « *l'étant comme tel en son entier* », tel qu'il se montre comme « à nu » au regard du « *surhumain* » — au jour du « *grand Midi* » de Zarathoustra —, Heidegger montre qu'il correspond à ce que permet justement d'envisager la « *métaphysique de Nietzsche* » : en tant que « *métaphysique de la volonté de puissance* » et comme « *métaphysique de l'éternel retour de l'identique* ».<sup>111</sup> Tel serait le sens du mot de Zarathoustra : « “*Morts sont tous les dieux : nous voulons maintenant que vive le Surhomme*” —, que cela soit un jour, au grand Midi, notre dernière volonté ! —. »<sup>112</sup> Ce n'est que sur le fond de « l'éternel retour de l'identique », que prend sens l'affirmation — « *nihiliste* » de toutes « *transcendances* » — du « *Surhumain* »

« Au temps de la clarté la plus claire, alors que l'étant en son entier se montre comme éternel retour de l'identique, c'est alors qu'il faut que la volonté du Surhumain veuille ; car c'est seulement dans la perspective qui regarde vers le Surhumain, que la pensée de l'éternel retour est supportable. Et le

<sup>107</sup> Friedrich Nietzsche, *Der Wille zur Macht*, § 1059, *Nietzsches Werke (Großoktavausgabe)*, vol. XVI, p.395. — Cité par Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.53.

<sup>108</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.53.

<sup>109</sup> Nous soulignons.

<sup>110</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.54. — La citation de Nietzsche est référée à : Friedrich Nietzsche, *Nietzsches Werke (Großoktavausgabe)*, Bd. XII, Kröner, 3. Auflage, Leipzig 1919, p.426.

<sup>111</sup> Et non pas du « *Même* » — s'il nous est permis de le faire remarquer ! Car Nietzsche parle bien de l'« *éternel retour de l'identique* » : « *die ewige Wiederkehr des Gleichen* » — et non pas « *des Selben* » —. Alors que la pensée de Heidegger s'oriente à la « *mêmeté en soi différenciée* » de ce qui est « le *Même* » — « *das Selbe* » !

<sup>112</sup> Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra*, conclusion de la première Partie. — Cité par Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.52.

vouloir qui, ici, veut, n'est point un < simple > désirer ni un y tendre, mais bien : la volonté de puissance. Ceux qui veulent là, ceux qui disent " nous ", sont ceux qui ont expérimenté le caractère de fond de l'étant comme volonté de puissance, et qui savent que ce vouloir veut son être même au plus haut, et qu'il est ainsi l'Accord avec l'étant en son entier. »<sup>113</sup>

Voici le temps venu d'affirmer avec Nietzsche : « *Das Sein ist Wille zur Macht, und Nichts außerdem* » — « L'être est volonté de puissance — et rien d'autre » ! Mais c'est aussi le temps où il convient de remarquer, avec Nietzsche, que « L'homme veut encore plutôt vouloir *le Rien* < sc. vouloir *le néant* >, que de *ne rien* vouloir du tout » : « *Lieber will noch der Mensch, das Nichts wollen, als nicht wollen* ». <sup>114</sup> Avec tout ce que cela entraîne de conséquences incalculable... Ce que Heidegger décèle et donne à envisager, très précisément, dans cette annonce du « grand Midi » —, ce n'est rien de moins que l'annonce même (et de fâcheux augure !) de ce qu'est l'actuelle « *vision du monde* », celle de l'« *homme des Temps modernes* » pris dans le déferlement sans mesure du « nihilisme » et de « la volonté de puissance à son comble », sans autre « but » ni autre « fin », dans l'indétermination de ce qu'il nomme la « *déshérence de l'étant* » — « *die Verwahrlosung des Seienden* » —, que « le combat pour la domination de la Terre ». Et il le dit (à qui veut l'entendre) :

« C'est seulement maintenant que l'injonction de la *Préface* du *Zarathoustra* s'éclaircit : » *Euer Wille sage : der Übermensch sei der Sinn der Erde !* « : »Que votre volonté dise : le Surhomme soit le sens de la Terre ! « L'Être [*das Sein*], qui dit ce »soit«, le fait aussi sur ordre, et puisque l'ordre est y-essentiellement celui de la volonté de puissance, il est aussi de l'ordre de la volonté de puissance. »Que votre volonté dise«, cela signifie d'abord : Que votre volonté soit volonté de puissance. Quant à celle-ci, en tant qu'elle est le principe de la nouvelle institution des valeurs, elle est le fond pour que l'étant, ce soit : non plus l'au-delà suprasensible, mais la Terre d'ici-bas, et comme l'objet même du combat pour la domination de la Terre, et pour que, par là même, le but de cet étant, ce soit : le Surhomme même. Où le »but« ne signifie plus une fin existant »en soi«, mais signifie seulement »valeur« ; et la valeur est la condition dont la volonté de puissance détermine pour elle-même la condition. La suprême condition de la subjectivité est le »Sujet«, dans lequel celle-ci installe elle-même son vouloir inconditionné. Cette volonté dit et pose ce que sera l'étant en son entier. »<sup>115</sup>

Ce dont il s'agit dans tout ce contexte, c'est donc du *moment critique* de l'« anthropogénèse » nietzschéenne où se produirait le « renversement » qui fixe le « type » de l'« être humain » en « inversant » la figure de ce qu'a été jusqu'alors l'« être humain ». L'« Animal » dans lequel vient ainsi culminer la « volonté de puissance », serait ainsi l'œuvre (le « Type ») de « *l'affirmation nihiliste du Surhumain* », ainsi que « le plus haut Sujet » de la « subjectivité inconditionnée » :

« La fixation qui fait de l'être humain l'Animal signifie l'affirmation nihiliste du Surhumain. C'est seulement là où l'étant comme tel est volonté de puissance, et l'étant en son entier éternel retour de l'identique, que *peut* s'accomplir l'inversion nihiliste de ce qu'a été jusqu'à présent l'être humain dans la figure du Surhomme, et que le Surhomme *doit* < alors > être, comme le plus haut sujet qui, de la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance, en soit érigé pour soi < comme le sujet > ». <sup>116</sup>

<sup>113</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., p.52.

<sup>114</sup> Friedrich Nietzsche, *Zur Genealogie der Moral*, op. cit., p.412.

<sup>115</sup> *Ibidem*.

<sup>116</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., p.54.

Heidegger souligne donc ici tout particulièrement l'importance décisive de cette « *inversion nihiliste* » qu'est et doit être *ipso facto* « *l'affirmation nihiliste du Surhumain* » —, « *inversion nihiliste* » au risque de laquelle seulement se produit, selon Nietzsche, le « passage », ou la « mutation » de « l'être humain » (tel qu'il a été compris jusqu'alors) à « l'être humain comme Type », c'est-à-dire au « Surhumain » comme « inversion » de la figure traditionnelle de l'homme ; c'est-à-dire encore : comme l'« Animal » (« dans toute sa splendeur ») où vient culminer « la volonté de puissance » à son comble. Ainsi :

« À la différence de tout simple outrepassement de l'être humain existant, d'un outrepassement qui ne ferait jamais que le porter à la démesure —, le pas qui fait passer au Surhumain transforme y-essentiellement tout ce qu'a été jusqu'à présent l'être humain, et le transforme en son "inverse" < *zum »Umgekehrten* ». Lequel ne constitue pas non plus simplement un »nouveau type« d'être humain ; c'est l'être humain ainsi nihilistiquement inversé < *der nihilistisch umgekehrte Mensch* > qui est, pour la première fois, l'être humain *en tant que Type* < *der Mensch als Typus* > ». <sup>117</sup>

Et Heidegger cite et commente l'un des plus inquiétants des *Fragments* de Nietzsche sur ce sujet — un fragment où affleure la possibilité du « monstrueux » : « Ce dont il s'agit, c'est le Type : l'humanité est simplement le matériau d'expérimentation, le monstrueux excédent de ce qui n'a pas réussi : un champ de décombres ». <sup>118</sup> — Heidegger commente aussitôt :

« Ce que la complète indétermination de la volonté de puissance exige elle-même comme détermination pour son aître propre, c'est que l'humanité qui soit à la mesure d'une pareille subjectivité se veuille elle-même, et ne puisse se vouloir elle-même, qu'en s'imprimant à elle-même, sciemment-et-volontairement, la marque de l'empreinte qui fasse d'elle l'être humain nihilistiquement inversé [*indem es wissentlich-willentlich sich zum Schlag des nihilistisch umgekehrten Menschen prägt*]. » <sup>119</sup>

Ce qu'il y a de « classique » (au sens nietzschéen du terme), dans cette modalité du « nihilisme », donne lieu à une interprétation où peut justement apparaître tout ce que réserve et recèle de « périls » et de « dangers » — proprement « potentiels » — une telle conception de l'« être humain », acquise au prix de l'« affirmation nihiliste du Surhumain » et assujettie à l'« emprise », aussi indéterminée qu'inconditionnée, de « la volonté de puissance ». Ces « périls » et ces « dangers » extrêmes sont eux-mêmes afférents au processus de la « dés-humanisation » qui vient alors de s'amorcer :

« Ce qu'il y a de classique, dans cette entreprise que l'être humain prend lui-même en main de se donner à soi-même sa propre empreinte, consiste dans la simple rigueur de la simplification de toutes choses et [de] tous [les] humains < qui les réduit > à l'Un de la prise de puissance inconditionnée de < et sur > l'aitre < même > de la puissance, pour la domination sur la Terre. Les déterminations de cette domination (c'est-à-dire de toutes les valeurs) sont posées et actionnées au moyen d'une complète »machinalisation« des choses et de l'élevage des humains ». <sup>120</sup>

Le double thème de la « *machinalisation des choses* » et... de « *l'élevage des humains* » (c'est-à-dire aussi de leur « *sélection* » : « *Züchtung* » !) se trouve donc par là introduit — et dans un contexte extrêmement complexe qu'il fallait restituer dans tous ses tenants et aboutissants. Ce

<sup>117</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., p.55.

<sup>118</sup> Friedrich Nietzsche, *Der Wille zur Macht*, § 713, *Nietzsches Werke (Großoktavausgabe)*, vol. XVI, p.171. — Cité par Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., p.55.

<sup>119</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., p.55.

<sup>120</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., pp.55/56.

contexte, c'est bel et bien celui du « nihilisme » et de « la métaphysique de la volonté de puissance », que la pensée de Nietzsche (tel est en effet le sens profond que l'interprétation de Heidegger lui reconnaît) porte à son ultime accomplissement. C'est donc, pour Heidegger, cette « métaphysique »-là : la « métaphysique de la volonté de puissance », c'est-à-dire « la métaphysique de Nietzsche » — devenue manifestement celle des Temps modernes ! —, qui rend d'abord « possible », puis implique « nécessairement » la mise en œuvre de ce que Nietzsche lui-même appelle la « machinalisation » de toutes choses et « l'élevage d'êtres humains » !

Pour montrer de quoi il retourne dans la « machinalisation des choses » qu'ose envisager Nietzsche, Heidegger prend soin de citer tout un paragraphe du *Voyageur et son ombre* consacré (en 1880) à prendre la mesure de ce que Heidegger appelle, ostensiblement : « ... *den metaphysischen Charakter der Maschine* » — à savoir : « le caractère métaphysique <sup>121</sup> de la machine » ! Ce texte de Nietzsche — le paragraphe 218 du *Voyageur et son ombre*, intitulé « *Die Maschine als Lehrerin* » — n'est autre que le suivant :

« *La machine et ce qu'elle enseigne.* — La machine enseigne elle-même par l'exemple comment faire s'encastrent entre elles des foules d'êtres humains, dans des actions où chacun n'a plus qu'une seule chose à faire : elle fournit le modèle de l'Organisation du Parti et de la conduite de la guerre [*sie gibt das Muster der Partei-Organisation und der Kriegsführung*]. Ce qu'elle n'enseigne pas, par contre, c'est la souveraineté sur soi-même de chaque individu : de plusieurs, elle ne fait qu'une seule machine, et de chaque individu un instrument [*ein Werkzeug*] qui ne travaille plus qu'à un seul objectif. Son universelle efficace, c'est : enseigner l'utilité de la centralisation. » <sup>122</sup>

Il faut imaginer l'« effet » que pouvait produire, en 1940/1941, en plein « *Troisième Reich* », la simple lecture d'un tel texte dans le grand amphithéâtre d'une Université allemande, si l'on veut se donner une chance de comprendre un tant soit peu ce que certains des étudiants de Heidegger ont appelé, s'agissant de son enseignement pendant toute cette époque, un acte de « *résistance spirituelle* » ! Ce à quoi introduit l'enseignement immanent de « la machine », ce n'est au fond rien d'autre ni non plus rien de moins que l'organisation d'une société devenue une « machine » et un « système totalitaire » ! Heidegger explicite alors ce que rend possible le processus inhérent à une telle « machinalisation » :

« La machinalisation rend possible une maîtrise en tout temps et de toutes parts synoptique de l'étant, < maîtrise > qui en économise la force et, tout à la fois, l'accumule. À son district d'être ressortissent aussi les sciences. Elles n'en tiennent pas seulement leur valeur ; elles n'y obtiennent pas seulement une nouvelle valeur. Bien plutôt y sont-elles pour la première fois elles-mêmes une valeur. En tant qu'elles y sont une recherche, mise à la mesure d'une entreprise et dirigible, portant sur tout l'étant, elles l'établissent fermement et conditionnent de leurs constats qui sont autant d'in-stallations < » *Fest-stellungen* > le stockage et la mise en sûreté de la volonté de puissance ». <sup>123</sup>

Comment ne pas reconnaître ici une très précise apparition de la thématique de l'« *être de la technique planétaire* » — du « *Wesen der planetarischen Technik* » — (avant la lettre) — et en tout cas celle de la « machination » — du règne universel de la « fabrication » et de la

<sup>121</sup> C'est nous qui soulignons l'adjectif « métaphysique ».

<sup>122</sup> Friedrich Nietzsche, *Der Wanderer und sein Schatten*, § 218, *Nietzsches Werke (Großoktavausgabe)*, vol. III, Kröner, Stuttgart 1921, p.317. Cité par Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.56. — Il n'est sans doute pas inutile de préciser que Nietzsche, dans *Le Voyageur et son ombre*, prend clairement position « contre la civilisation de la machine » (titre du paragraphe 220).

<sup>123</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik, op. cit.*, p.56.

« faisabilité » : « *die Machenschaft* » — déjà puissamment mise en œuvre dans les *Beiträge zur Philosophie*, en 1936-1938, et dans les volumes d'*Écrits scellés*<sup>124</sup> rédigés à leur suite ? — Tous les termes en sont déjà ceux des *Conférences de Brême* et des textes afférents à « la question de l'âtre de la technique » : jusqu'à la mobilisation des « sciences » dans le « stockage » et la « mise en sûreté » de la « puissance » sous toutes ses formes. Et cela ne saurait étonner le lecteur des *Beiträge zur Philosophie* et des textes qui leur sont étroitement apparentés et consécutifs. Emmanuel Faye, quant à lui, n'en tient naturellement aucun compte !

Quant à « l'élevage de l'être humain » ( et à la « sélection raciale ») — la possibilité en est très expressément inscrite par Heidegger dans l'orbe des conséquences, d'abord « possibles », puis tendant à « nécessaires » (c'est-à-dire « fatales » et ainsi désormais peut-être devenues « inévitables » aux yeux de l'homme de l'« extrême modernité »...), d'une « métaphysique » qui n'est autre que celle dont témoignent aussi la « machinalisation » susvisée, le « caractère métaphysique de la machine » : « *la métaphysique de la volonté de puissance* », celle qui partout travaille — de manière activement, voire fanatiquement « nihiliste » — à l'« accumulation et à la purification des forces » — et cela jusqu'à parvenir « à l'univocité de l'«automatisme» strictement maîtrisable de tout agir » — ; cette « métaphysique du Chaos », pourrait-on dire, dont les « centres de souveraineté » et les « figures de domination », à la faveur (et au péril) de cette « figure inversée » de l'humain qu'est censé devoir être le « Surhumain », se situent très précisément « là »... où nous en sommes, au cœur du « Troisième Reich », et d'ores et déjà engagés dans la tourmente de la « deuxième Guerre mondiale » : « *là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient la vérité de l'étant dans son entier* » — ; cette « métaphysique »-là, c'est elle, et elle seule, dans le déchaînement sans précédent de la « volonté de puissance » auquel elle donne lieu, qui rend d'abord possible, puis « métaphysiquement nécessaire » l'impitoyable « sélection » d'une « humanité » littéralement « prête à tout » pour être à la hauteur des « défis » de l'extrême modernité ! — Et c'est bien CELA que dit — en toutes lettres, en 1940-1941, et avec une expressivité sans pareille — le *Cours* de Heidegger aujourd'hui indûment « incriminé »... « par les œuvres » (si l'on ose dire...) d'Emmanuel Faye ! — Lisons (ou relisons) le passage, dûment restitué, cette fois, à son intégrité et à son intégralité contextuelle — c'est-à-dire (n'en déplaise à la censure) à son sens obvie :

« Quant à l'élevage de l'être humain [*die Züchtung des Menschen aber*], ce n'en est pas seulement l'appivoisement [*Zähmung*] compris comme simple amenuisement et engourdissement de sa »sensualité«, mais bien < l'appivoisement > comme accumulation et purification des forces jusqu'à < en obtenir > l'univocité de l'»automatisme« strictement maîtrisable de tout agir. C'est seulement là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient la vérité de l'étant dans son entier, qu'est possible, et par là métaphysiquement nécessaire, le principe de l'institution

<sup>124</sup> Nous renvoyons ici aux *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, *Gesamtausgabe*, Bd.65, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1989, ainsi qu'à la série des volumes qui leur font suite, tous écrits entre 1936 et 1945, mais dont la publication n'a commencé qu'en 1989. Voir notamment, chez le même éditeur : *Besinnung* (1938-1939), GA. Bd.66 (1997), *Metaphysik und Nihilismus* (1938-1939), GA. Bd.67 (1999), *Die Geschichte des Seyns* (1938-1940), GA. Bd.69 (1998), *Über den Anfang* (1941), GA. Bd.70 (2005), etc., ainsi que d'autres à venir... En laissant de côté, entre autres pièces maîtresses de l'œuvre de Heidegger, tous les volumes d'*Écrits scellés* des années 1936 à 1945 (voire 1948), dont la publication posthume, dans la *Gesamtausgabe*, est désormais bien engagée —, et en ne faisant guère que piocher, çà et là, dans les *Cours* sur Nietzsche, les quelques bribes de phrases qu'il détourne grossièrement de leur sens à ses fins —, Emmanuel Faye néglige tout simplement de prendre en considération le cœur même de l'œuvre de Heidegger ! Car c'est en effet là — au cœur de la période nazie, et en dissidence avec elle — que gît toute la patiente méditation de l'« histoire de l'Estre », de « la métaphysique de la volonté de puissance » — et « la pensée de l'Ereignis ».

d'une sélection de race, c'est-à-dire, non pas < celui > d'une simple formation de race croissant < à partir > d'elle-même, mais la *pensée* de la race, et < cette pensée > se sachant elle-même. »<sup>125</sup>

Où l'on voit bien qu'il ne s'agit plus là, purement et simplement, de la thématique nietzschéenne de l'« élevage » et du « dressage » — « immémorial » — dont il est par ailleurs question dans maints écrits, tels les « *Considérations théorétiques sur le mensonge au sens extra-moral* » du *Livre du philosophe, Par-delà bien et mal*, ou la *Généalogie de la morale* — où se trouve posée la question même de « l'origine de la responsabilité » — à savoir : « *Comment élever un animal qui, désormais, puisse promettre ?* »<sup>126</sup> —. Il s'agit ici, comme Heidegger le souligne avec une insistante endurance (celle-là même de toute l'étonnante suite des *Cours* sur Nietzsche professés tout au long de l'« ère national-socialiste ») d'une toute autre sorte de « sélection raciale », de « dressage » et de « conditionnement ». L'« élevage d'êtres humains » dont il s'agit ici, — à savoir : sous le signe du « surhumain » et de l'« inversion nihiliste » de la figure même de ce qu'avait été jusqu'à présent « l'être humain » —, c'est désormais celui de la « mobilisation totale de l'homme et de l'étant comme tel en son entier », au service du « stockage et de la mise en sûreté de la volonté de puissance ». C'est celui qui vise à porter « jusqu'à l'univocité de l'«automatisme» strictement maîtrisable de tout agir » une « maîtrise de l'étant qui en économise la force et tout à la fois l'accumule », et cela de manière « en tout temps et de toutes parts synoptique ». —<sup>127</sup> @ La « *rassische Züchtung* », la « sélection d'une race » dont il s'agit ici — sans préjudice du risque majeur qu'elle ne puisse malheureusement tourner à la « sélection raciale » pure et simple : ce qui s'est d'ailleurs « finalement » produit, effectivement, de la pire façon, dans la figure même de la « catastrophe » majeure du XXe siècle ! —, c'est, dès cette époque et au plus sombre de l'histoire de l'« Europe », l'impitoyable « sélection » qui est censée devoir produire le « type » même de l'« homme nouveau », ou bien encore de l'« homme moderne » : de l'« être humain » capable, quel qu'en puisse être le prix exorbitant, de soutenir et de relever par tous les moyens tous les « défis » de « la métaphysique de la volonté de puissance » (à commencer par ceux de « la technique moderne »). Ainsi voué à devenir celui que Heidegger appelle « *der Herr der unbedingten Machtvollstreckung mit den vollständig erschlossenen Machtmittel dieser Erde* » : « le maître de l'exécution plénipotentiaire, avec tous les moyens de puissance de cette Terre, eux-mêmes enfin complètement mis à découvert »<sup>128</sup> —, tout semble se passer comme si l'« homme des Temps modernes » se trouvait porté à penser que, décidément, « *n'importe quelle humanité n'est point appropriée à rendre historiquement effectif le nihilisme absolu* »<sup>129</sup> ! — D'où l'irrésistible tendance (la voilà bien la « nécessité métaphysique » en question...) qui semble devoir désormais porter l'homme contemporain du « nihilisme européen » à envisager de « sélectionner » une telle « humanité » :

« C'est même là pourquoi un combat [*Kampf*] est nécessaire, afin de décider de la sorte d'humanité qui soit capable de conduire le nihilisme à son achèvement absolu. »<sup>130</sup>

Le malheur veut qu'à la faveur de ce « combat » propre à la logique apparemment irrésistible du « nihilisme accompli » — « combat » dont les « *Führer* » n'auront pas manqué de faire « le

<sup>125</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., pp.56/57. — Nous retraduisons.

<sup>126</sup> Cf. Friedrich Nietzsche, *Zur Genealogie der Moral*, II, § 1 & § 2, Kritische Studienausgabe, hrsg. von Giorgio Colli & Mazzino Montinari, DTV./de Gruyter, München/Berlin/New York 1988, Bd.5, pp.291 & 293..

<sup>127</sup> Toutes ces dernières expressions sont rigoureusement empruntées au texte même du *Cours* de Heidegger, et même au contexte immédiat de la phrase indûment « incriminée » par l'ouvrage d'E. Faye. Lequel n'a strictement aucune excuse à ne pas en avoir tenu le moindre compte.

<sup>128</sup> Martin Heidegger, « *Der europäische Nihilismus* », in : *Nietzsche II*, Günther Neske, Pfullingen 1961, p.125.

<sup>129</sup> Martin Heidegger, « *Überwindung der Metaphysik* », § XXV, in fine, in : *Vorträge und Aufsätze*, op. cit., p.87.

<sup>130</sup> *Ibidem*.

leur » —, et qui, à la faveur d'une mise à l'« aître-en-masse » (au « *Massenwesen* ») sans précédent de l'« être humain » réquisitionné par la « mobilisation totale », n'aura de cesse de s'y assigner pour fin ultime « le Surhumain » : l'immanente « sélection » (car c'est bien de cela qu'il s'agit !) de « la sorte d'humanité » qui seule soit enfin à la mesure des « défis » inhérents à l'« époque de la technique » et s'y meuve désormais sans autres « états d'âme » comme dans son élément natif —, il risque fort de s'avérer avant longtemps *que « sous-humanité et sur-humanité n'y soit le Même »*<sup>131</sup> : « *das Selbe* » !

S'il fallait encore une preuve que la « nécessité métaphysique de la sélection raciale » ressortit bel et bien, pour Heidegger, à la seule « nécessité » de « *la métaphysique de la volonté de puissance* », qu'elle n'en est *nullement* la « justification », ni non plus la « légitimation » —, mais qu'elle vient s'inscrire dans l'emprise même du « domaine de domination » de la seule « métaphysique » dont il soit ici question : la « *métaphysique de la volonté de puissance* » (dont il s'agit d'apprendre à « revenir », c'est-à-dire à « en revenir », en un mouvement de « dépassement de la métaphysique » qui devra consister à « en faire dissidence » dans la perspective de quelque « autre commencement de penser »...) —, Heidegger y insiste encore :

« *Das metaphysische, dem Willen zur Macht entsprechende Wesen aller machinalen Einrichtung der Dinge und rassistischen Züchtung des Menschen liegt deshalb in der Vereinfachung alles Seienden aus der ursprünglichen Einfachheit des Wesens der Macht.* »<sup>132</sup>

« L'aître métaphysique (*das metaphysische Wesen*), celui qui correspond à la volonté de puissance, de toute installation machinale des choses et de toute sélection raciale de l'humain, réside de ce fait dans la simplification de tout l'étant à partir de l'unité originellement simple de l'aître de la puissance. »

Cette « simplification de tout l'étant à partir de l'unité originellement simple de l'aître de la puissance », il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'elle constitue l'ultime figure de « la métaphysique » : celle-là même dont Heidegger enseigne à discerner la prégnance et l'imminence dans « la métaphysique de Nietzsche ». Une figure de la « métaphysique », autrement dit, où l'« unité originellement synthétique » du divers ne saurait plus être, désormais, ni celle de l'« entendement divin » de la tradition onto-théologique classique, ni non plus celle (moderne) de quelque « sujet transcendantal » que ce puisse être, mais — purement et simplement — « *l'unité originellement simple de l'aître de la puissance* », à laquelle tout, désormais, est en passe d'être asservi. Une figure de « la métaphysique », qui plus est, qui, pour répondre et « correspondre à l'aître de la volonté de puissance », n'a de cesse de mettre en œuvre la « sommation » et l'« installation machinale des choses » et « la sélection raciale de l'humain » — c'est-à-dire (et avant la lettre) : « l'aître de la technique planétaire » — avec tous les « dangers » qui lui sont immanents ! — Comment dire de façon plus crue et plus directe que la « métaphysique » — redoutable — dont il « s'agit » là n'est désormais autre que « *la métaphysique de la volonté de puissance* ». Laquelle, décidément, aux yeux de Heidegger, ne comporte pas la moindre trace de « légitimité », mais appelle, tout au contraire, à l'effectuation d'un « *Schritt zurück* », du « *pas esquissé en retrait* » qui seul pût encore éventuellement nous permettre (à condition qu'il en fût

<sup>131</sup> Martin Heidegger, « *Überwindung der Metaphysik* », § XXVI, in : *Vorträge und Aufsätze*, op. cit., p.87.

<sup>132</sup> Martin Heidegger, *Nietzsches Metaphysik*, op. cit., p.57. — Emmanuel Faye ne fait, à notre connaissance, nullement mention de cette phrase (ni non plus de bien d'autres passages de même teneur) : comment pourrait-il en effet la tronquer, de manière à prétendre pouvoir y lire de force une quelconque « justification » de la « sélection raciale » ? Ladite « sélection raciale » y apparaît très clairement « assujettie », c'est-à-dire « asservie » — dans son « aître métaphysique » — à « l'unité originellement simple de l'aître de la puissance ». Laquelle ne saurait conférer aucune sorte de « légitimité » qui vaille ; car comme le dit — lapidièrement — Rousseau : « la force ne fait pas droit ».

encore temps...) d'envisager d'avoir à « nous en dépendre » et à en faire « dissidence », en vue d'un « autre commencement de penser ». Et c'est précisément en vue d'un tel « autre commencement de penser » que se déploie toute la « méditation » à l'œuvre dans le « travail de penser » entrepris par Heidegger dans les *Écrits* scellés, dans les « traités impubliés »<sup>133</sup> des années 1935 à 1945, — et dont témoigne (magistralement, à qui veut l'entendre...) tout son enseignement, dispensé tout au long de l'ère « national-socialiste ». — Encore faudrait-il lui en donner acte !

Tel est donc le *contexte* — extrêmement *dense* et riche en perspectives multiples convergentes sur le lien puissant qui noue étroitement ensemble la pensée nietzschéenne du « surhumain », celle de l'« *humanisation anthropomorphique* » comme « rapport de l'homme à l'étant », avec la pensée du « nihilisme », de la « *métaphysique de la volonté de puissance* » et de « *la mobilisation technique de l'homme et de l'étant* » y-afférente — ; tel est, donc, le *contexte* dans lequel apparaît la mention de la « *sélection raciale* », ou du moins de l'« *élevage* » de « races d'êtres humains ». Peut-être aurait-il convenu d'en tenir compte ? De chercher à comprendre un tant soit peu « de quoi il s'agissait » ? Et surtout d'accepter de reconnaître que Heidegger, loin d'« approuver » ce menaçant « processus » dont il juge explicitement les conséquences « terrifiantes » et l'emprise « dévastatrice », lance bel et bien alors un continuel *avertissement* contre les « dangers », les « atrocités » et les « monstruosité » prévisibles du « nihilisme » inhérent au règne incontesté de ladite « *métaphysique de la volonté de puissance* » ! — Tout ce contexte — qui tient au sens profond de l'œuvre et de la pensée de Heidegger — E. Faye et ses alliés entreprennent tout simplement *de le « nier »* — purement et simplement : en faisant l'impasse à son sujet ! Leur lecteur — s'imaginent-ils — n'ira pas chercher si loin !...

Rien n'y fait, on l'aura compris. Décidément : Heidegger *ne saurait en rien être suspect* (encore moins « coupable » !) « d'avoir soutenu [*sic !*] que la sélection raciale est nécessaire » — au sens où elle serait « recommandable » (!?), ni même au sens où elle serait le moins du monde « inévitable »... Il ne devient « possible » de l'envisager, et cela n'a tendance à devenir « une nécessité », que pour autant que l'« on » a d'emblée accepté de laisser déferler à toutes fins utiles sur l'« Époque » — dans le feu de l'« universel lâchez-tout » postmoderne ! — le « nihilisme » propre au déchaînement inconditionné de « la *métaphysique de la volonté de puissance* ». Or, c'est précisément là ce dont la pensée de Heidegger prend, dès au cœur des années 1930 — résolument — *le contre-pied*.

C'est seulement à l'intérieur du « *domaine de domination* » que semble devoir « régir » — à perte de vue — la « *métaphysique des Temps modernes* » en question, que ladite « *sélection raciale* » — celle d'une « race d'hommes » qui soit enfin (comme on l'entend dire) « à la mesure des défis du monde moderne » — a tendance à se transformer (et de nos jours encore, sur des modes extrêmement divers, voire apparemment anodins et particulièrement surnois, au nom des « nécessités » de l'« adaptation » et de la « flexibilité », de la « modernisation », voire de la « liquidation » de tout ce qui est déclaré « obsolète », etc.) en une « *nécessité* » inéluctable et proprement « catastrophique ». — Et c'est de cette « *métaphysique* »-là, qu'il s'agit, selon

<sup>133</sup> À la manière dont le peintre Emil Nolde, à la suite de l'« interdiction de peindre » qui lui fut signifiée par les autorités nazies, dut se consacrer en secret à esquisser sur de simples cartons de format minuscule, ce qu'il a lui-même appelé des « *Ungemalte Bilder* », littéralement des « tableaux non-peints » — néanmoins peints, secrètement, envers et contre tout ! — (cf. Werner Haftmann, *Emil Nolde : Ungemalte Bilder*, DuMont Schauberg, Köln 1971) —, de même, toutes proportions gardées, les « *unveröffentlichte Abhandlungen* » des années 1935-1945 pourraient bien représenter, dans l'œuvre de Heidegger, autant de « *Traités impubliés* » (mais néanmoins *écrits*, envers et contre tout) — au sens où l'« *implication* » même en constituerait le statut, revendiqué comme tel : celui de *témoignage* et de *contrepoint* — proprement « *inactuel* » — au *déferlement* du « nihilisme à son comble ».

l'enseignement constant de Heidegger, d'entreprendre désormais de « revenir », c'est de cette « métaphysique » qu'il s'agit désormais de travailler à « s'en remettre » : à la faveur d'un véritable « dépassement », ou plutôt d'un « surmontement de la métaphysique » — qui de celle-ci fasse « *dissidence* ». — Mais ne serait-ce pas justement de *CELA*, que M. Faye et ses amis — et ceux qui s'empressent de lui apporter leur soutien, fût-ce en hurlant avec les loups — ne veulent pour rien au monde entendre parler ? — Voilà, en tout cas, le genre d'*occultation massive*, de la part d'Emmanuel Faye, que certains « intellectuels » de notre temps se permettent de recommander — avec toute l'apparente « bonne conscience » de véritables parangons de vertu — comme une « véritable méthode scientifique », et recommandable en tous points... Voilà bien, comme le dit joliment M. Lacoue-Labarthe : « une démarche sans conteste honnête et probe »... à laquelle (on l'aura compris) « on ne peut que souscrire » (...) L'on nous permettra, quant à nous, s'agissant de la lecture des grandes œuvres de la pensée, de celles qui ne peuvent que « déranger » les certitudes « bien-pensantes » afférentes à tout « Nouvel Ordre Mondial » — et singulièrement de celle de Heidegger, en l'occurrence —, d'avoir à cœur de satisfaire à de tout autres exigences.

### Le dernier volet du « Triptyque »

#### 3.

< Jean-Michel Salanskis >

ou

**Comment *ne pas* être à la mesure de « la chose même » :  
De l'art de faire les « distinctions » qui ne sont pas les bonnes**

« Garder la capacité de faire des distinctions » ! — À la bonne heure ! Heureuse précaution, en effet ! Car c'est bien là ce dont il risque fort de ne pouvoir plus même être question, une fois que l'ignorance crasse, le délire, la diffamation, la censure et le fanatisme auront été ainsi irrémédiablement « introduits dans la philosophie ». Lorsqu'il avoue, à la fin de son propos, (de manière si apparemment contristée) « n'être pas sûr de jamais pouvoir parler de Heidegger de la même façon après avoir lu la page 276 du livre d'Emmanuel Faye » —, Jean-Michel Salanskis se garde bien d'évoquer plus précisément ce que pourrait bien concerner cette fameuse page 276... Il lui suffit de laisser planer l'impression qu'il ne saurait y être question que des plus monstrueuses abominations, à peine imaginables... Ajoutons que pour qui a déjà eu l'occasion d'entendre M. J.-M. Salanskis « parler de Heidegger » en public — par exemple : pour l'accuser sans autre semblant d'argument de n'avoir jamais fait dans toute son œuvre que pratiquer « l'escroquerie à l'*alètheia* »<sup>134</sup> (*sic !*) —, c'est-à-dire étaler au sujet de Heidegger et de sa pensée la plus pénible ignorance (et quelques grossières inepties) —, la perspective qu'il ne puisse plus jamais à l'avenir « parler de Heidegger de la même façon » n'aurait vraiment rien de très regrettable... Mais lorsqu'on sait que la page 276 de l'immortel ouvrage d'Emmanuel Faye concerne une partie du Cours de 1933/1934 dans laquelle Heidegger — bien loin de se livrer à une coupable « apologie de la guerre mondiale », et qui fût supposée confiner à un appel au « génocide » et à l'« extermination » — lit et interprète dans l'horizon du monde grec le sens de la doctrine *héralitéenne* du « *polémos* » —, on est fondé à se demander sérieusement ce qu'Emmanuel Faye a bien pu y ajouter de son *cru* pour persuader le lecteur prévenu (ou influençable) qu'il s'agirait là

<sup>134</sup> Propos tenu en public par J.-M. Salanskis le 8 mars 2004, et réitéré à l'occasion d'une conférence intitulée « Heidegger et la science », prononcée par lui-même le 10 mai 2004, à la galerie Léo Scheer, à Paris, dans le même cadre : celui d'un séminaire (« Dispositions philosophiques ») autour de la question « Heidegger aujourd'hui », sous la direction de Catherine Malabou. — Au vu des quelques notes précieuses que nous en avons conservées, dans la conférence de M. Salanskis l'« escroquerie à l'*alètheia* » n'était pas absente ; mais elle n'était pas le fait de Martin Heidegger. L'« *alètheia* » — quant à elle — en était — assurément — la grande absente.

de « l'une des pages les plus abominables de Heidegger »... J.-M. Salanskis, quant à lui, ne paraît guère être en mesure de résister à la tentation de suivre là-dessus, aveuglément, la pente du *délire interprétatif* caractérisé qui, pour qui a lu le *factum* de M. Faye, semble devoir constituer l'inépuisable « ressource » de ce qu'Emmanuel Faye s'obstine à nommer ses « recherches »...

Rien de très surprenant, dans ces conditions, à voir J.-M. Salanskis entonner un nouvel éloge du laborieux travail de M. Faye junior, lequel se voit reconnaître « le mérite de montrer le nazisme » en une « description vraie », prouesse d'autant plus méritoire que, de notre côté, selon J.-M. Salanskis, « nous n'entretenons pas une juste mémoire de ce nonpareil syndrome »... Il se peut que M. Salanskis, sur ce point, ne croie pas si bien dire... Il faut, en effet, selon nous, ne s'être pas beaucoup soucié de comprendre « ce dont il s'est agi » dans « la réalité du nazisme » (et dont Heidegger, quant à lui, a dû entreprendre de le « penser », au jour le jour, de l'intérieur même de « l'Allemagne nazie », en s'y réclamant d'une « Allemagne secrète » destinée à y demeurer invisible) —, il faut, décidément, ne s'être pas beaucoup soucié de ce dont il « s'agissait », très concrètement, dans « la réalité du nazisme », pour avouer ingénument qu'à la « description vraie » qu'est supposé donner dudit « nazisme » l'ouvrage assez édulcoré d'Emmanuel Faye (nous en connaissons, quant à nous (hélas !) de beaucoup plus « vraies », de beaucoup moins complaisantes et de beaucoup moins romancées) —, pour avouer, donc, aussi ingénument qu'à la « description vraie » qu'est censé en donner E. Faye, « nous sommes surpris, nous suffoquons » (*sic !*). Il en faut bien peu, à ceux qui font mine de découvrir ainsi, grâce à l'œuvre de M. Faye (et même à ses patientes « recherches »...), l'horreur du nazisme, pour perdre le souffle ! Certes, comme J.-M. Salanskis se plaît à le souligner, Emmanuel Faye s'applique à « raconter » (*sic !*) « les placards des associations d'étudiants, les camps d'éducatons nazie, les cours infestés de substance nationale-socialiste, les fêtes géantes de Nuremberg »... En fait, son principal mérite, aux yeux de M. Salanskis, c'est, bien entendu, qu'« il montre aussi la personne et la philosophie de Heidegger investies sans réserve dans cette machine odieuse » (*sic !*). Mais c'est encore là *ce qu'il aurait fallu démontrer ! Et qui est loin de l'avoir été* — dans l'hétéroclite *compilation* d'arguments controuvés, de pseudo-« documents inédits » supposés devoir être « à charge », de rapprochements saugrenus, d'allégations fallacieuses, d'« hypothèses » fantasmatiques, de citations tronquées, d'anachronisme, etc., dont se compose l'étonnant *pensum* de M. Faye. En quoi donc, on se le demande, « la personne et la philosophie de Heidegger » (ou plutôt sa « pensée », car il n'y a pas de « philosophie de Heidegger ») pourraient-elles bien être dites « investies sans réserve dans cette machine odieuse » que fut « l'ère national-socialiste » ? Il suffit de lire les *Cours* publiquement professés par Heidegger à cette époque pour se rendre compte qu'il n'en est rien.

Car en fait de « cours infestés de substance nationale-socialiste », par exemple, Emmanuel Faye ne se prive certes pas d'en proférer contre Heidegger, à toute occasion, l'*accusation*, lourde de conséquences diffamatoires. Mais n'en a nullement étudié ni la *teneur*, ni le *sens*, ni le *propos*, ni non plus ressaisi la véritable et abondante « substance ». Il n'en a retenu que certaines bribes, quelques lambeaux, arrachés à leur véritable contexte et brutalement détournés de leur sens, lequel n'a pas même été pris en considération, mais purement et simplement *défiguré*. Nous venons, pour le moins, d'en avoir un singulier aperçu, à propos d'un *Cours* sur Nietzsche dont nous venons de montrer qu'il n'a tout simplement *pas été lu*. La démonstration pourrait en être administrée de même à propos de chacun des nombreux *Cours* de Heidegger dispensés tout au long de l'« ère national-socialiste ». *A fortiori* est-ce encore le cas de l'ensemble des « *Traité impubliés* » — dont la « substance » semble être restée « ignorée » de M. E. Faye... Et pour cause !

Mais M. Salanskis ne semble pas être en état de s'en rendre compte (ni d'ailleurs non plus disposé à vouloir seulement en prendre connaissance). Il préfère, manifestement, *abonder dans le sens de l'accusation* portée par M. Faye, en *la reconduisant aveuglément* dans quatre de ses

principaux chefs — tous quatre également *infondés* par ailleurs, mais dont « la presse unanime » s'est complue à diffuser largement la *rumeur* dont elle est si friande, au point que le « grand public » en est désormais pour longtemps marqué —. Ces quatre chefs d'accusation fallacieux sont les suivants : 1°/ Heidegger aurait « mobilisé » (*sic !*) « la “résolution“ de *Sein und Zeit* et la notion maîtresse de la “différence ontologique“ au profit du nazisme » ! 2°/ Heidegger se serait rendu coupable de « célébrer une affirmation de soi du peuple allemand en sa destinée qui enveloppe la persécution de l'ennemi intérieur » ! 3°/ E. Faye serait parvenu à mettre en évidence « la pensée de la race ou de l'État qui affleure (?) dans les séminaires de 33/35 » (*sic !*). Enfin : 4°/ E. Faye « nous montre[rait] que les thèmes de l'*Ereignis* et du revirement époqual espéré datent de la période nazie et en reçoivent l'empreinte » (*sic !*). — Nous n'en saurons naturellement pas plus. Mais il suffirait d'examiner ces quatre chefs d'accusation *au regard des textes* de Heidegger (lesquels semblent ici purement et simplement « ignorés » par l'accusation...), pour sonder l'abyssale absence de fondement de l'accusation — et par conséquent aussi pour en faire paraître toute l'« insoutenable légèreté ». Esquissions, même très brièvement, pareil examen critique de ces prétendus « chefs d'accusation »<sup>135</sup>, de cette fausse monnaie aussitôt prise pour argent comptant par les milieux « journalistiques » et le demi-monde des « intellectuels médiatiques » (ou surtout soucieux de le devenir, fût-ce au prix d'une vilennie).

1°/ Heidegger aurait « mobilisé » (*sic !*) « la “résolution“ de *Sein und Zeit* et la notion maîtresse de la “différence ontologique“ au profit du nazisme » ! — Le *contresens* caractérisé sur le sens de la « résolution » — « *Entschlossenheit* » — dans *Être et temps* est ici manifeste. Il est évident à qui s'est véritablement donné la peine de lire sérieusement *Être et temps*, que « *die Entschlossenheit des Daseins* » ne signifie pas autre chose que l'attitude qui est et doit être celle du « *Dasein* » dans la mesure où il se décide en conscience à assumer — résolument — sa propre dimension d'« ouvertude » : « *die Erschlossenheit des Daseins* ». Il faut proprement être aveugle au « travail de l'œuvre » et dans l'incapacité de lire (ce qui s'appelle « lire »), pour ne pas discerner à l'œuvre dans l'architectonique d'*Être et temps* cette symétrie d'entr'appartenance entre « *Erschlossenheit* » & « *Entschlossenheit* » — qui les apparente à l'expérience fondamentale « de la vérité ». Nul « élan brutal » inhérent à quelque déchaînement d'« action » susceptible de « mobilisation » ne saurait être ici discerné. Ce dont il s'y agit proprement, c'est de « soutenir résolument la vue de l'Être », ainsi que de ne pas se laisser aller à « faire la sourde oreille à son propre soi-même » en évitant soigneusement de se rendre à l'« appel de la conscience ». Quant à la « mobilisation » de la « différence ontologique » —, contentons-nous ici de renvoyer aux quelques remarques faites ci-dessus (aux dépens de Michèle Cohen-Halimi) — et, plus bas, à celles que nous avons dû faire aux dépens de J.-M. Salanskis.

2°/ Heidegger se serait rendu coupable de « célébrer une affirmation de soi du peuple allemand en sa destinée qui enveloppe la persécution de l'ennemi intérieur » ! — Renvoyons simplement, là-dessus, aux analyses que nous avons déjà faites dans la section III de « *La censure à son comble !* », ainsi, par exemple, qu'à la subtile étude de Peter Trawny, récemment parue dans le numéro 95 de *L'Infini* consacré au thème : « *Heidegger : Le Danger en l'Être* ». <sup>136</sup>

<sup>135</sup> Pour un examen plus précis de ces prétendus « chefs d'accusation » — et de maints autres, s'il se peut encore plus aberrants —, nous nous permettons de renvoyer à nos essais critiques (« *La censure à son comble !* », ou encore « *Heidegger — contre vents et marées* »), déjà mentionnés, mis en ligne sur « *Paroles des Jours* », ainsi qu'à l'ouvrage collectif à paraître aux Éditions Gallimard sous le titre : *Heidegger / à plus forte raison*.

<sup>136</sup> Cf. Peter Trawny, « *Avis aux Barbares !* », in : *L'Infini*, n° 95 (Été 2006) : « *Heidegger : Le Danger en l'Être* », Gallimard, Paris 2006, pp.66-93. — Où l'on aura quelque chance d'apercevoir combien la conception que Heidegger avait du « peuple », et du « peuple allemand » en particulier, est loin de correspondre à celle que veulent nous en donner ceux qui se sont fait une spécialité, dès qu'il s'agit de Heidegger, de « peindre le Diable sur le mur » (selon une aimable locution allemande) !

3°/ E. Faye serait parvenu à mettre en évidence « la pensée de la race ou de l'État qui affleure (?) dans les séminaires de 33/35 » (*sic !*). — Là encore, nous pouvons nous contenter de renvoyer à nos analyses antérieures — telles que produites dans « *La censure à son comble !* » et, ici même, dans notre réfutation de l'« inconséquente palinodie » de Ph. Lacoue-Labarthe et dans l'« *Intermède* » édifiant dont nous avons tenu à le faire suivre.

Enfin : 4°/ E. Faye « nous montre[rait] que les thèmes de l'*Ereignis* et du revirement époqual espéré datent de la période nazie et en reçoivent l'empreinte » (*sic !*). — La belle affaire ! Et la magnifique « découverte » que voilà ! M. Salanskis semble ici « découvrir » avec une belle naïveté (et sans que, manifestement, l'état de ses lectures heideggeriennes lui ait jusqu'à présent permis de s'en rendre compte), que « la pensée de l'*Ereignis* » s'est fait jour, en effet, dans une patiente « méditation » menée au cœur des années 1930 et jusqu'au plus fort de la catastrophe de la « seconde guerre mondiale » — dans toute une série de « *Traité impubliés* » qu'inaugurent les *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, écrits de 1936 à 1938 ! Ce que ne soupçonne même pas M. Salanskis (qui fait aveuglément confiance aux savantes « recherches » de M. Faye Jr.), c'est ce qui ne saurait pourtant passer inaperçu un seul instant à quiconque ne ferait, ne fût-ce qu'entr'ouvrir l'un de ces ouvrages décisifs (où gît le cœur de la pensée de Heidegger et, tout ensemble, le principe du « retournement », de l'« inflexion » de la « *Kehre* »). Ce que ne saurait soupçonner M. Salanskis, c'est que ladite « pensée de l'*Ereignis* », quant à elle, bien loin de « recevoir l'empreinte » de la « période nazie » (comme il s'émerveille de l'apprendre), entreprend bel et bien d'y *faire résolument face*, de *se mesurer avec elle* en une « *Auseinandersetzung* » de tous les instants, afin d'*en sonder les abîmes* et d'*en souligner les périls extrêmes* : ceux-là mêmes du « nihilisme à son comble » —, le tout à la lumière d'une méditation de l'« *histoire de l'Être* » et de l'« *Événement* » — l'« *Ereignis* » même — dont celle-ci nous est la « dispensation » — « dangereuse » autant que « mouvementée ». — Mais qu'importe tout cela à la petite « histoire des sciences » dont semblent devoir se contenter les lecteurs habituels de M. Salanskis ?

L'éloge de la « méthode » de M. Faye n'est plus à faire — ; d'autres l'auront fait avant M. J.-M. Salanskis... Mais il convient encore, selon M. Salanskis, de se demander « quelle est la morale à tirer » (*sic !*) des si précieux enseignements du travail de M. Faye, et de saluer en lui (dans l'infatigable « chercheur » (*sic !*) que M. Faye ne manque pas une occasion de singer) celui qui « énonce courageusement la maxime » (*sic !*) selon laquelle : « une œuvre strictement ignorante de la chose éthique perd son droit à être philosophique. » — Nous serions en droit, quant à nous, de nous demander (non moins courageusement, peut-être) si un ouvrage « *strictement ignorant de la chose dont il s'agit dans la pensée* » ne perd pas *ipso facto* tout « droit » de prétendre en juger, et en tout cas son « droit » à prétendre être « philosophique » — et à « faire la morale aux autres »..., mais au prix de la calomnie et des pires procédés de l'obscurantisme militant ! Mais cela n'empêche nullement M. Faye (sans que cela dérange outre mesure M. Salanskis !) de tirer de cette « courageuse maxime » la conséquence, et même la sanction, qui semble devoir s'imposer à un esprit fanatique : « Il demande qu'on range donc [l'œuvre] de Heidegger dans les archives du nazisme et pas dans l'histoire de la philosophie, lui refusant toute éminence intellectuelle » — (*sic !*). Si M. Salanskis — ô surprise ! — déclare qu'il « ne le suivra pas dans cette conclusion » (!) — « malgré ma sympathie », croit-il bon d'ajouter aussitôt pour faire bonne mesure (!) —, c'est au nom de la sauvegarde assez précaire d'une « capacité de faire des distinctions », « capacité » toute résiduelle, mais à laquelle M. Salanskis semble rester très attaché : « *sinon, c'est la philosophie elle-même comme exercice droit de la lucidité conceptuelle qui est perdue, sans que la morale y gagne rien* » ! Nous serions tentés de lire là, malgré la « sympathie » affichée, une sérieuse *réserve* à l'égard de la pertinence de la « méthode-Faye », à l'égard des procédés déloyaux et de l'étonnante confusion conceptuelle d'une prétendue

« enquête » — confinant en effet au fanatisme à l'emporte-pièce le plus débridé. Appréhendant un tel risque — celui que n'aille effectivement « *se perdre* », à suivre M. Faye et les siens, « *la philosophie elle-même comme exercice de la lucidité conceptuelle* », et cela en pure perte, puisque cela risque bien en effet de se faire « *sans que la morale y gagne rien* » ! —, M. Salanskis semble faire preuve, l'espace d'un instant fugitif, d'une sorte de « lucidité somnambulique » à propos du bilan tout à fait désastreux de l'opération de MM. Faye et de leurs amis... D'où l'urgence apparente d'assurer le « sauvetage » — *in extremis* — de quelque ultime et précaire « capacité de faire des distinctions » — dont il faudra, apparemment, se contenter de sauver du naufrage ce qui pourrait encore en surnager...

Mais de quelles précieuses « distinctions » s'agit-il là ? Quelles sont donc les inestimables « distinctions » dont il s'agirait de sauvegarder à tout prix la salutaire « capacité » ? — Voici les quelques exemples que M. Salanskis juge bon d'en donner, concernant, exclusivement, la fameuse « différence ontologique » — une « différence ontologique » dont on se demande véritablement, à en juger par ce qu'en dit M. Salanskis, si le *sens* même et les *enjeux de fond* en ont même seulement été entrevus. Car la « différence ontologique » en question, si nous en croyons ce que nous en dit M. Salanskis, « n'est pas seulement la différence du peuple et de l'État », comme elle serait censée l'être « dans les cours de 1933-1935 » (tels du moins que prétend les lire M. Faye) ! Mais dire ainsi que « la différence ontologique n'est pas seulement la différence du peuple et de l'État », c'est donner à entendre qu'elle le serait *aussi* (!) —, alors qu'elle *ne l'est pas du tout* ! Quant à la « distinction » *pseudo-savante* entre « les cours de 1933-1935 », d'une part, et — d'autre part — un Heidegger d'« *avant guerre* » et le Heidegger qui se donne à lire « dans les écrits *d'après guerre* » — lesquels paraissent pouvoir être, pour ainsi dire, « sauvés du naufrage » (encore qu'avec des pincettes) —, cette laborieuse « distinction » d'aspect prophylactique semble devoir faire office de l'invention de ces fort ingénieux « compartiments étanches » qui auraient dû éviter au *Titanic* de se perdre corps et bien, mais qui en ont en effet précipité la catastrophe...

Même si cela part d'une « bonne intention » (de celles, bien entendu, dont l'Enfer est pavé...), prétendre sauver « *la différence ontologique* » telle qu'elle apparaît « *avant guerre*, à l'époque de *Sein und Zeit* et des textes sur Kant », sous l'étonnant prétexte qu'elle ne serait « pas loin de coïncider, parfois, avec la différence entre transcendantal et empirique » (*sic* !) —, est un *contresens* affligeant, un *déni de lecture* de toute l'entreprise de l'« ontologie fondamentale » et de l'« analytique existentielle » d'*Être et temps* : cela revient à vouloir « sauver » Heidegger à la seule condition qu'il se contente... de reconduire la « métaphysique » de Kant ! C'est s'obstiner à ne pas donner acte à Heidegger de l'amorce de « dépassement de la métaphysique » qui s'esquisse dans *Être et temps*, dans l'« analytique du *Dasein* » et la « dé-struction de l'histoire de l'ontologie ». Quant au « sauvetage » de la « différence ontologique » — telle du moins qu'elle se donnerait à lire à l'œil expert de M. Salanskis « dans les écrits *d'après guerre* » —, la tentative en est plus approximative et plus naïve encore s'il se peut. Car la « différence ontologique » en question y est, selon lui, « présentée, volontiers, en termes d'une réflexion sur le langage et sa ressource verbale profonde » (*sic* !), « ou bien en termes d'une réflexion sur l'actualisation de tout étant, de style physique ou métaphysique » — (*sic* !) —. Pour peu que l'on ait un peu lu Heidegger, on croit rêver ! L'on a en tout cas le plus grand mal à discerner dans le flou de cette vaporeuse évocation de la « différence ontologique » ce dont il pourrait véritablement s'agir dans la pensée de Heidegger ! Tout semble se passer comme si, aux yeux de M. Salanskis, ladite « différence » devait être « sauvée », soit par son « verbalisme » : parce qu'il en serait rendu compte « en termes d'une réflexion sur le langage et sa ressource verbale profonde » (Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !) —, soit encore parce qu'il en serait rendu compte (mais où donc M. Salanskis peut-il prétendre « lire » rien de tel dans les textes de Heidegger ?) « en termes d'une réflexion sur l'actualisation de tout étant, de style physique ou métaphysique » ! La « différence ontologique »

ne pourrait donc être sauvée que pour autant qu'elle demeurerait cantonnée dans le domaine d'une « philosophie linguistique » assez fumeuse, ou bien dans le domaine dans lequel M. Salanskis (« professeur de philosophie des sciences, logique et épistémologie à l'Université Paris-X-Nanterre », nous est-il précisé, décidément !) se sent manifestement plus à son aise que dans la « topologie de l'Être », à savoir dans le domaine de ce qui se laisse dire « en termes d'une réflexion sur l'actualisation de tout étant, de style physique ou métaphysique » ! Malheureusement pour M. Salanskis, il ne s'agit justement *plus du tout de cela* dans la pensée de Heidegger — si ce n'est pour en effectuer le salutaire « dépassement » : le « dépassement de la métaphysique », et plus encore : le « surmontement » de celle-ci ! Quant à la « physique » elle-même, il est assez clair que, si Heidegger lui accordait bien, en effet, la plus grande importance (de la « physique » des Grecs à celle d'Einstein ou de Werner Heisenberg y comprise), elle n'en est pas moins, telle qu'elle s'est configurée comme « physique moderne », inextricablement impliquée dans la « métaphysique » elle-même (cette autre sorte de « physique »), et dans l'« aître de la technique planétaire » qui en est devenu le fatidique aboutissement. Ce qui fait que s'il s'agissait même encore pour une part, dans le « second Heidegger » (mais alors : dès le début des années 1930), de mener en quelque façon quelque chose comme « une réflexion sur l'actualisation de tout étant », et sur une « actualisation » de celui-ci qui soit « de style physique ou métaphysique » (?), ce ne serait jamais que pour produire la critique de ladite « actualisation de l'étant » en tant que donnant lieu, à même la « gestion » du seul « étant » (dans le « délaissement de l'Être » et l'affairement à la « maîtrise de l'étant dans son ensemble »), au déferlement du « nihilisme à son comble » et de la « métaphysique de la volonté de puissance » — ; et il ne pourrait par conséquent s'y agir d'autre chose que d'une « critique », prononcée au nom d'une tout autre « pensée » — et qui ne fût plus, quant à elle, le moins du monde « de style physique ou métaphysique », mais bel et bien « pensée de l'Être » — et à partir d'une « pensée autre », qui fût « pensée de l'Ereignis » ! —

Mais voilà justement ce dont ni MM. Faye, ni M. Salanskis, ni même probablement M. Lacoue-Labarthe (et pas davantage, on s'en doute après ce que nous avons lu d'elle à l'instant, M<sup>me</sup> Cohen-Halimi...), ne semblent encore s'être aperçus... Autrement dit : la seule façon acceptable de « sauver » Heidegger, aux yeux de M. Salanskis, ce serait que « Martin Heidegger »... ne fût justement plus en rien Martin Heidegger : et qu'il fût resté sagement « métaphysicien » — et mieux encore, si possible : « épistémologue de la physique » ! La balance serait alors, et alors seulement, assurément, plus égale qu'il n'est seulement possible de l'imaginer sans sourire, entre MM. Faye, Salanskis, Lacoue-Labarthe, etc. d'une part, et... Heidegger d'autre part ! — On mesure, alors, toute l'étendue du « malentendu » : il est proprement « incommensurable » ! — Dans l'étrange et sommaire « compartimentage » de l'œuvre de Heidegger auquel se livre ici M. Salanskis, on remarque en tout cas (tout comme dans l'ouvrage d'Emmanuel Faye...) une singulière lacune — la lacune centrale : celle-là même des sombres années 1935 à 1945 et de la tournure décisive qu'y prit la méditation de Heidegger — c'est-à-dire précisément : la méditation qui s'exprime dans les grands *Cours* sur Nietzsche et sur Hölderlin, sur Schelling, sur Parménide et Héraclite, professés au cœur même de la période « nazie », à contre-courant de l'idéologie et de la « vision du monde » « national-socialistes », ces *Cours* dans lesquels se déploie — contre vents et marées — l'impitoyable analyse heideggerienne des ravages du « nihilisme » afférent à « la métaphysique de la volonté de puissance » (dont « la métaphysique de Nietzsche » avoir constitué l'annonce) ; celles aussi (les « années sombres ») des « *Traité impubliés* » (écrits de 1935/36 à 1945), où s'articule secrètement la pensée de l'« histoire de l'Être » et de l'« Ereignis » — dont MM. Faye, Salanskis et consorts semblent ne pas même être en état de soupçonner la véritable nature ni la véritable portée, tout ensemble « critique » et très crûment « révélatrice », à propos d'une « époque de l'Être » où l'« aître » même de « l'être humain » se trouve essentiellement (voire brutalement et cruellement) « menacé » et « mis en danger » jusque dans la précarité même de sa survie —, d'une « Époque » qui, pour l'essentiel, est

aujourd'hui sur d'autres modes, malheureusement, demeurée la nôtre : hantée qu'elle est par les « enjeux de puissance » de la « technique planétaire »... Au vu des enjeux — majeurs et décisifs — dont il s'agit au cœur de la pensée de Heidegger —, les « distinctions » auxquelles semble devoir se cramponner M. Salanskis apparaissent clairement pour ce qu'elles sont : *dérisoires* ! Et dépourvues de tout semblant de pertinence : *désuètes* autant que *surannées* — malgré le trompe-l'œil de la référence épistémologique (à la physique moderne), dont use et abuse M. Salanskis (sans toutefois parvenir à nous abuser). Entre « l'aventure de la pensée » et le « principe de précaution » — rudimentaire — consistant à se contenter de « garder la capacité de faire des distinctions » (lesquelles, au fond, cela importe peu, au point où nous en sommes !...), M. Salanskis a manifestement *choisi* — probablement à la mesure de ses capacités —. Encore faudrait-il que les « distinctions » en questions soient pertinentes... Il n'en est malheureusement rien.

Cela ne l'empêche pourtant pas — tout au contraire ! —, prenant fait et cause pour Emmanuel Faye, s'agissant des indispensables « précautions » à prendre à l'endroit de la dangereuse « dissémination » de la pensée de Heidegger (de sa puissance de « rayonnement », c'est à croire !), de prétendre encore devoir « formuler néanmoins *quelques maximes en vue de la décontamination d'une zone intellectuelle encore radioactive* » — (*sic* !) —. On s'y croirait ! — Dans la « zone intellectuelle » dans laquelle se complaisent MM. Faye, Salanskis et consorts, en revanche, soyons sûrs qu'aucune trace de « radioactivité » qui puisse être imputable à l'intensité même de « la pensée à l'œuvre » ne saurait être décelée. Autant dire que, n'y détectant aucune sorte de « rayonnement », nos « compteurs Geiger » restent obstinément silencieux... Les mesures afférentes à ces opérations dite de « décontamination d'une zone intellectuelle encore radioactive » (!) équivalent, en tout cas, de manière assez savoureuse, à autant d'*interdictions de penser* — à autant de « *mesures de précautions* » contre l'*éventualité de « penser* », soigneusement énumérées et religieusement révérees. — Qu'on en juge à ce pitoyable « morceau d'anthologie », qui semble bien devoir témoigner d'un poignant désarroi théorique, et doit être à ce titre cité *in extenso* :

« Je formule néanmoins quelques maximes en vue de la décontamination d'une zone intellectuelle encore radioactive. Des maximes de contenu : suspecter dans *Sein und Zeit* ce qui est lié à l'être-pour-la-mort, et le motif du dépassement de la métaphysique chez le second Heidegger. Un précepte méthodologique : ne plus commenter Heidegger en reprenant son langage, sa rhétorique, sa pose. La manière immanente n'est pas possible avec un tel auteur. Enfin j'exprime un espoir et j'avoue une blessure. J'espère que la gauche française va cesser de reconnaître dans ce qu'évoque Heidegger quoi que ce soit qui ait rapport avec la promesse (de liberté, d'égalité, de participation de tous à l'esprit) à laquelle elle est légitimement attachée. Et j'avoue que je ne suis pas sûr de jamais pouvoir parler de Heidegger de la même façon après avoir lu la page 276 du livre d'Emmanuel Faye. »<sup>137</sup> — *Sic* ! —.

Que dire d'une série d'*aveux d'impuissance* exprimée de façon aussi *désarmante* ? L'on ne sait plus très bien ce qui est le plus pitoyable dans ces quelques « maximes », en matière de « renoncement méthodologique » à caractère « phobique ». L'on hésite entre des « *maximes de contenu* », d'une part, qui ne consistent plus qu'à « *suspecter* » lesdits « contenus » : ce que l'on semble devoir redouter par-dessus tout (non seulement « suspecter dans *Sein und Zeit* tout ce qui est lié à l'être-pour-la-mort », mais aussi « suspecter le motif du dépassement de la métaphysique chez le second Heidegger ») — et un « *précepte méthodologique* », d'autre part, qui ne consiste plus qu'à s'interdire de « commenter » Heidegger de manière immanente (« ne pas commenter Heidegger... », sous prétexte que « la manière immanente n'est pas possible avec un tel auteur »)

<sup>137</sup> J.-M. Salanskis, « *Garder la capacité de faire des distinctions* », in : *Le Magazine Littéraire*, n°443, juin 2005, *op. cit.*, p.26.

— ! Étrange « exception méthodologique », décidément, que celle qui est ici réservé au seul Heidegger : il importe surtout de *ne plus même oser s'aventurer à le commenter* de la seule « manière » qui puisse laisser quelque chance d'en découvrir le véritable enseignement, avant d'en entreprendre la « critique » éventuelle ! Belle « leçon de méthode », en effet, où la nécessité herméneutique d'une « lecture immanente » s'efface devant l'*a priori* de la « suspicion » et de l'« évitement » ! Où la « méthode », invoquée en trompe-l'œil, le cède manifestement à une sorte de « principe de précaution » de nature purement et simplement « phobique ». Et cela semble devoir assez fatalement conduire, en lieu et place de toutes véritables « maximes » ou de tous « préceptes méthodologiques » dignes de ce nom, au *pathétique aveu d'impuissance* final : « Enfin » (et « c'est la fin de tout », en effet) « *j'exprime un espoir et j'avoue une blessure* » — *sic* ! —. En voilà, en effet, une « méthodologie philosophique » ! En voilà, en effet, des « préceptes de la méthode » : après avoir « *suspecté* », et *renoncé à commenter* (de manière « immanente », s'entend...) un auteur qui évoque l'éventualité de « la mort » comme horizon de la « finitude », et nous menace d'avoir à affronter le « dépassement de la métaphysique » (« Non, tout, mais pas cela, s'il vous plaît ! ») —, il ne resterait donc plus qu'à « *exprimer un espoir* » (adressé, c'est un comble : à « la gauche française » !) et à « *avouer une blessure* » (!?) —. « Avouer une blessure » est assurément à la mode : « blessure avouée », telle une « faute avouée », semble devoir être « à moitié pardonnée » (ce qui est déjà, par les temps qui courent, une gratification non négligeable). Mais c'est aussi — *ipso facto* — s'être par là même acquis (à bon compte) le droit d'être « plaint » par autrui : car une « blessure » n'est pas une « faute », mais tout au contraire un « mérite », celui de la « vulnérabilité » eu égard à un « principe de cruauté » — dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître « Heidegger » lui-même (à qui revient la « faute » d'être à l'origine de la « blessure »). Toute la stratégie argumentative (toute la « tartufferie » caractérisée) de ce genre d'« aveu » ultime ressortit strictement aux principes d'une « victimocratie » bien comprise, dont il s'agit de savoir jouer. Si M. J.-M. Salanskis fait l'« aveu d'une blessure », c'est bien entendu pour attirer *la haine et la réprobation morale* sur le « méchant » (devinez qui !) — lequel est supposé être à l'origine de la « blessure » en tant que cela même « dont vient tout le mal ». La « blessure », ici, fait sourire : elle pourrait empêcher M. Salanskis « de pouvoir parler de Heidegger de la même façon » qu'à son habitude, « après avoir lu la < fatidique > page 276 du livre d'Emmanuel Faye » ! Avouons, comme nous l'avons dit, que nous pourrions nous faire à cette idée sans trop de regrets... Quant à l'appel (poignant) fait « à la gauche française » —, il est, à notre avis, *désespéré*... Quant à « la promesse », en effet, à laquelle ladite « gauche française » (dont M. Salanskis nous fait connaître, par la même occasion, qu'il partage les magnifiques idéaux) « est légitimement attachée » (voilà, évidemment le camp des « gens de bien »), elle nous est ici résumée de manière bien émouvante : « liberté » — « égalité » — et (en lieu et place de « fraternité », peut-être ?) « *participation de tous à l'esprit* » ! Ce dernier vœu, à tout le moins, risque de demeurer plus que les autres encore, un « vœu pieux » : à en juger par son état actuel, M. Salanskis nous semble encore assez loin de pouvoir prétendre avoir pleinement part à une aussi enviable « participation »... Reste la consolation des « béatitudes » : « Heureux les pauvres en esprit... » ! — Cela soit dit, bien sûr, *cum grano salis* !

Reprenons quelque peu notre sérieux. — À quel étrange substitut de « *Discours de la méthode* » un tel « document psychologique » nous donne-t-il — assez indécemment — accès ? Sur quels abîmes de « dépression épistémologique » et de « détresse méthodologique » ne nous ouvre-t-il pas les yeux ? Crainte de la mort *quasi* phobique et « *suspicion* » (à l'égard de la « différence ontologique » et de la perspective d'un « dépassement de la métaphysique »), en lieu et place de toute « méthode philosophique » digne de ce nom —, *renoncement herméneutique* sans précédent, sous prétexte de « principe de précaution » à l'égard de quelque fantasmatique principe de « contagion » supposée —, appel (comme pour couronner le tout) à mettre nos derniers espoirs dans une « gauche française » dont la « participation de tous à l'esprit » semble bien être le cadet

de ses soucis —, enfin : le pathétique « aveu d'une blessure » — d'une « blessure » dont M. Salanskis aura sans doute du mal à se remettre, mais qui ne désole véritablement que lui-même... Où en sommes-nous ? À quel étrange et indécent spectacle, à quelle débâcle psychologico-conceptuelle sommes-nous ainsi conviés malgré nous ? Où pareille attitude de *renoncement plaintif à la philosophie* peut-elle encore conduire ce qu'il reste de la « philosophie française » ? De quelle « philosophie » pareille attitude peut-elle encore longtemps prétendre devoir *nous tenir lieu* ? — Quant aux exigences propres de la « pensée » elle-même, mieux vaut encore ici n'en rien dire...

L'étrangeté de l'« appel » fait à « la gauche française » (...) n'est pas seulement ici un assez poignant *symptôme* du malaise, voire du *désarroi* des « intellectuels français » à l'égard de la « question politique ». Ils sont tous ici manifestement dans l'impasse : « exprimer un espoir » en un « idéal » partout ostensiblement bafoué jusqu'à la caricature (« liberté — égalité — et, *last but not least* : « participation de tous à l'esprit »...) —, voilà à peu près tout ce à quoi « nous » en sommes (en serions) désormais réduits en matière de « politique » ! Faute d'avoir pensé « la politique », il ne reste plus guère à se poser, périodiquement, que la question triviale : « Pour qui voter ? » Mais l'appel que lance ici M. Salanskis est plutôt encore une bien étrange « supplique ». Ce dont il supplie ladite « gauche française », c'est tout simplement de « *cesser de reconnaître dans ce qu'évoque Heidegger quoi que ce soit qui ait rapport avec la promesse (de liberté, d'égalité, de participation de tous à l'esprit) à laquelle elle est légitimement attachée* » — *sic* ! —. L'aveu (involontaire ?) de cette instantane supplique est celui d'un authentique « déchirement » : se pourrait-il donc qu'il y eût « dans ce qu'évoque Heidegger » (...) « quoi que ce soit qui ait rapport avec la promesse (de liberté, d'égalité, [etc.] ) à laquelle elle < sc. la gauche française > est légitimement attachée » ? Et la « gauche française » en question serait-elle donc elle-même vraiment suspecte d'avoir « reconnu », entre ses nobles « idéaux » et « ce qu'évoque Heidegger », une sorte d'étroite affinité ? Y aurait-il donc en France une « gauche heideggerienne » et des « heideggeriens de gauche » ? Y aurait-il donc place en France pour une manière « politiquement correcte » d'être « heideggerien » ? Heidegger serait-il donc devenu, secrètement, indûment et à l'insu de tous, l'un des « maîtres à penser » de « la gauche française » ? — L'état actuel du « paysage politique » ne permet assurément pas d'en discerner la moindre trace... Et nous soupçonnons qu'il doit plutôt y avoir là, en cette affaire, quelque profond malentendu... Mais quel « crève-cœur », assurément, pour MM. Faye, Droit, Salanskis et leurs amis ! Là se situe peut-être bien l'ultime « blessure » de J.-M. Salanskis. Et l'aveu (assez désarmant) de ce « déchirement » personnel ne manquera pas de lui attirer la consolation relative de la pitié des âmes compatissantes. Nous ne sommes, quant à nous, nullement tentés de nous laisser aller à cette inclination : la pitié est toujours mauvaise conseillère lorsqu'il s'agit de vérité. Il n'y a pas d'excuse à se laisser aller à feindre de parler en expert de ce que l'on ne connaît pas — surtout lorsque l'on s'exprime à seule fin de condamner publiquement ce que l'on ne s'est pas donné les moyens de comprendre.

### Question ouverte :

Où la haine de la pensée peut-elle bien prendre sa source ?

À en juger par l'étroitesse de vue, la volonté opiniâtre de *ne pas* comprendre et l'acuité du *ressentiment* dont témoignent les trois volets de ce triste « Triptyque », il apparaît crûment que *la mesure même de la grandeur* de la pensée de Heidegger n'a manifestement pas été prise : qu'elle

n'est pas même soupçonnée. Plutôt même que de commencer à se mettre en état d'en prendre la mesure, ne fût-ce que de très loin, les « intellectuels » français de référence ont visiblement préféré s'ingénier à *la dénier* — pour ne pas avoir à s'y mesurer. La *disproportion* de leurs entreprises à l'ampleur même de l'œuvre (sans même parler de sa teneur et de son sens), la *disproportion* — proprement incommensurable — de leurs « us et coutumes » intellectuels, de leurs procédures habituelles de manipulation des « objets » philosophiques —, à la *démésure* même de la véritable *révolution de penser*, de la *volte* et de l'*inflexion* sans précédent qu'induit la pensée de Heidegger dans les « modes de pensée et de représentation » de notre temps —, cette *disproportion*, décidément, n'est devenue que trop criante. Il leur est donc plus expédient (du moins se l'imaginent-ils) de s'efforcer — par tous les moyens, même les plus grossiers ! — de *dénier* à cette pensée toute *grandeur* — et même au penseur toute « humanité » (*sic !*) —, pour ne pas avoir à y mesurer leur misère, ni non plus d'ailleurs l'étroitesse d'une « humanité » (la leur propre) qui se révélerait sans doute, à l'analyse, n'être autre que celle de ce que Nietzsche avait nommé « le dernier homme » (lequel à tout propos et à propos de tout « cligne de l'œil »)... À cette esquive, tous les artifices seront bons, les manières peu regardantes — et l'« énergie » (celle-là même qui ressortit au « *ressentiment par excellence* »), apparemment inépuisable...

Quoi qu'il en soit, l'insondable question du retour *aux sources (et ressources) de la haine de la pensée* doit être posée. À quoi les péripéties et modalités des actuelles campagnes de dénigrement et de diffamation de la pensée de Heidegger n'ont assurément pas fini de procurer un édifiant matériau.

À quelle étrange sorte de *pulsion* — et de *compulsion* — l'impulsion fanatique qui porte certains à s'ingénier à *défigurer* et à *détruire* une œuvre majeure de la pensée (que l'on n'a manifestement pas pris le temps de *lire* (ce qui s'appelle « lire » !), ni non plus d'*étudier* afin de devenir véritablement capable de l'« envisager », voire de la « dévisager »...) —, à quelles sortes de *pulsions* une telle « *impulsion* » peut-elle bien ressortir et obéir ? À quelles *obscures ressources* une telle *impulsion* à « *défigurer* » — faute de pouvoir « *envisager* », faute d'oser « regarder en face » — peut-elle bien aller puiser ? À quelle obscure sorte de « psychologie des profondeurs » une telle ténébreuse et brouillonne « *impulsion* » pourrait-elle bien encore ressortir ? À quelles « sources » secrètes — d'« amertume » et de « *ressentiment* » — une telle « volonté », aveugle et compulsive, de *censure* et d'*iconoclastie* pourrait-elle bien puiser l'« énergie négative » qui lui est, malgré tout, nécessaire ? Et quel « malin plaisir » y est-il pris ? Quelle sorte de « jouissance » perverse y est-elle éprouvée ? Telles sont encore quelques-unes des questions qu'il nous faut bien ici nous poser..., quitte à devoir en poursuivre ailleurs, plus amplement, la patiente et féconde investigation.

Il n'est pas difficile de deviner quel genre de satisfaction perverse certains esprits sont capables de retirer de *la propension au dénigrement des grandes œuvres*. Il suffit pour cela de se laisser aller à suivre *la ligne de plus grande pente* des pulsions les plus basses de l'âme humaine. Cette *propension* de l'âme comporte pourtant par devers elle une sorte d'étrange *amertume*, qui se trouve être aussi *son propre châtiment immanent*. Si l'*énergie* qui en constitue la ressource semble bien devoir être *quasi* inépuisable, l'*efficace* en est purement *destructive* — voire intimement *dévastatrice* — et par définition, *triste* et *stérile*. Donc aussi condamnée à la litanie de son propre *ressassement*. Il est d'autant plus étonnant de voir nombre d'« intellectuels » de notre temps lui consentir un abandon aussi total, une aussi complète absence d'objection, une aussi indécente complaisance, une aussi entière absence de scrupules (voire, chez nombre d'intellectuels qui auraient dû pouvoir y trouver à redire : un silence complice et une certaine lâcheté). La « honte » même d'y avoir cédé « sans vergogne » semble s'y être délayée dans l'« *amertume* » sans fond, à l'égard de laquelle une sorte d'étrange addiction (comme sous l'empire de l'« Étoile d'absinthe »

de l'*Apocalypse* de saint Jean de Patmos) paraît bien s'être durablement installée dans certaines âmes. Nul doute que ce « noir mélange » (dans lequel la « bile » pourrait être pour quelque chose) ne soit étroitement apparenté à celui qui constitue la formule de cet étonnant excitant des Temps modernes : la « nihiline ». Le « nihilisme », en effet —, tel pourrait bien être le « mouvement de fond des Temps modernes » (si atrocement « illustré » par le déferlement du « nazisme » et de ses suites sur l'Europe) auquel la complaisante accoutumance au dénigrement des grandes œuvres doit l'essentiel de son « énergie » paradoxale. La « pudeur » même et la « décence » (ne fût-ce que la crainte d'être « percé à jour » par quelques personnes isolées) ne sauraient plus même retenir de recourir aux procédés les plus dégradants (une ignorance militante, portée jusqu'à la calomnie, à la diffamation la plus grossière, à la malhonnêteté intellectuelle la plus sciemment éhontée...) —, si c'est là le prix de cette étrange jouissance, du « malin plaisir » éprouvé à la défiguration aux yeux du « grand public » d'une grande œuvre de la pensée. Ce qui suffirait « à faire rougir de honte » (au sens que Hölderlin donne à cette expression) l'homme un tant soit peu exigeant, l'homme un tant soit peu soucieux d'une *exigence de vérité* digne de ce nom —, cela n'a plus aucune prise sur ce qui, désormais, tient lieu de « conscience » à celui que Nietzsche aurait dû nous apprendre « à voir venir » — et qu'il nommait « le dernier homme » : celui qui, à propos de tout, y compris à propos des choses les plus sérieuses et les plus graves (les plus belles et les plus sublimes, mais aussi les plus monstrueuses et les plus abominables), « cligne de l'œil », singeant ainsi l'« intelligence » — mais une « intelligence » qui ne consiste guère qu'à se montrer, dès qu'il le faut et comme il faut, « d'intelligence » avec qui il faut.

Comme le savait bien Aristote, la nature de l'« éloge » est malheureusement ainsi faite que celui-ci ne vaut guère plus que ce que valent ceux-là mêmes qui le décernent... Le triste ouvrage d'Emmanuel Faye ne reçoit donc strictement ici de ses promoteurs empressés que l'« éloge » qu'il mérite, dont le caractère triplement unilatéral ne saurait tripler la valeur (ne fût-ce même que de manière si infinitésimale que ce puisse être), mais ne peut jamais que répercuter en échos la bassesse. Le juste châtement de ce qui constitue l'imposture de tout l'ouvrage sera à la mesure de la compétence de ses véritables lecteurs, présents et avenir, qui ne s'en laisseront pas conter.

### Tombeau de Heidegger

À supposer qu'un penseur puisse même avoir eu « sa part d'ombre », le combattre impliquerait encore que ce fût « à visage découvert » : que lui soit du moins reconnu son véritable *visage* — que son propre visage puisse encore être dûment *envisagé* — de face. Chacun a, là-dessus, sa propre conception de l'affrontement et du « combat spirituel » (lequel pourrait être autre que l'horrible « bataille d'hommes », telle du moins que Rimbaud l'avait vu venir de très près...). Heidegger pensait, quant à lui — à *son honneur* —, que l'« explication » véritable avec une pensée, dût-elle être sans complaisance, ne saurait jamais consister qu'à « rendre encore plus grand ce qu'il y a de grand » en un penseur. Nos nouveaux « inquisiteurs » ont manifestement de tout autres mœurs et usages : pour calomnier et diffamer à loisir un penseur, mieux vaut l'avoir rendu « méconnaissable », non seulement aux yeux du « grand public » pris en otage, mais, si possible, aux yeux des siens ; mieux vaut lui avoir préalablement infligé l'*ablation du regard*, et

même, si possible — l'*arrachement du visage*. Mieux vaut l'avoir *privé de ce par quoi il est lui-même*, privé de *sa propre pensée*, irrémédiablement *défigurée* : rendu ainsi *méconnaissable*, nul n'en prendra plus (espère-t-on) la défense... Et l'on pourra ainsi, croit-on, frapper... « sans coup férir » ! En tout cas : sans prendre de coups. — Mais il y aura toujours, au nombre des « hérétiques » désignés à la vindicte publique par cette nouvelle « Inquisition », la ressource de ces « quelques-uns », assez soucieux de *justice* et de *vérité* pour « prendre à cœur », envers et contre tout, à partir des lieux les plus reculés, la tâche de *rendre au penseur son vrai visage*, par-delà toute entreprise concertée de défiguration.

Mais il est plus que temps pour nous de revenir à l'essentiel, et de retourner à l'étude sérieuse — c'est-à-dire aussi à la *méditation* — de *ce qui gît vraiment au cœur de la pensée* et du constant *enseignement* de Heidegger, tout au long de son « chemin de pensée ». Il faut donc aussi laisser à eux-mêmes, à la pente de leurs obsessions et au *jugement immanent* (impitoyable, à leur insu) de leurs propres pratiques de dénigrement, tous les esprits chagrins que la présence d'une grande pensée, à l'horizon lointain de leur paysage philosophique habituel, semble avoir contraints au ressassement de leur propre *ressentiment*. Leurs velléités *inquisitoriales*, leur *propension fanatique à la censure*, trahissent sans doute quelque chose du sentiment qui, confusément, est le leur : celui de leur propre « disproportion » à l'égard de « la chose dont il s'agit » dans la pensée. C'est cela même, au fond, qu'il « s'agit » pour eux de détruire et de compromettre : en s'y ingéniant par tous les moyens, quitte à devoir faire fond pour cela *sur l'ignorance entretenue du public*. (Ce qui est tout de même un comble pour des « universitaires », dont la vocation aurait pu devoir être d'« enseigner », plutôt que d'« influencer » à la faveur de l'ignorance...). — Ce qui nous reconduit à ce qui pourrait devenir notre « *ceterum censeo* » : Au lieu de se fermer « comme des huîtres » à tout ce qui pourrait ressembler à *de la pensée*, nos contemporains feraient mieux d'accepter d'entendre — partout autour d'eux — l'immense mugissement de la mer : c'est-à-dire aussi ce qui s'y donne parfois à entendre comme les « silences de la mer »... Il leur faudrait alors prêter l'oreille à ce qu'enseigne — contre vents et marées et à qui veut l'entendre — l'œuvre (et la pensée) de Martin Heidegger. Mais il n'est assurément de pires « sourds » que ceux qui ne veulent rien entendre. À ce qui désormais semble bien être en marche en notre temps, et dont Heidegger nous est le témoin — et peut-être aussi le « prophète de malheur » —, ceux qui ont choisi d'être à la fois « aveugles et sourds » — manifestement — ne changeront rien.

Et pour finir par où nous avons commencé — en exergue —, toute (dis)proportion gardée au cœur de ce qui, très intimement, unit *et* sépare « pensée *et* poésie » —, ce qui peut-être dit du poète au poète « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change » — de Mallarmé à Edgar Poe —, cela soit dit aussi du poète au penseur — et à *l'honneur de Heidegger* en un « Tombeau » — « Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur » :

« Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du blasphème épars dans le futur. »

*Quelque part, l'été 2005, puis au printemps/été de 2006,  
et — toujours — en dissidence de l'« Époque »,*

**G é r a r d   G u e s t .**